GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



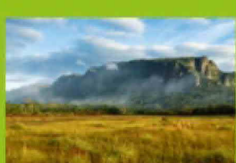
LAS VEGAS DANS LE RÉTRO

N° 452. OCTOBRE 2016



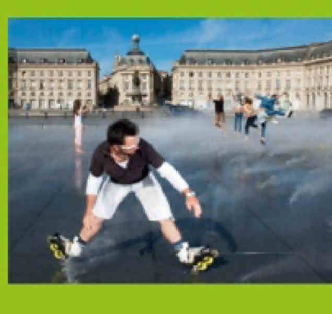
Angkor et le Cambodge

- LE SITE MYTHIQUE, EN DEHORS DES SENTIERS BATTUS
- LA DOUCE «RIVIERA KHMÈRE»
- ROCAMBOLESQUE PHNOM PENH...



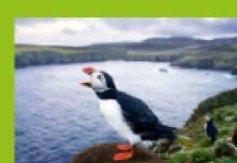
Venezuela

LE MONDE PERDU DE SARISARIÑAMA



LA FRANCE, TERRE D'HISTOIRE

BORDEAUX ET SA RÉGION

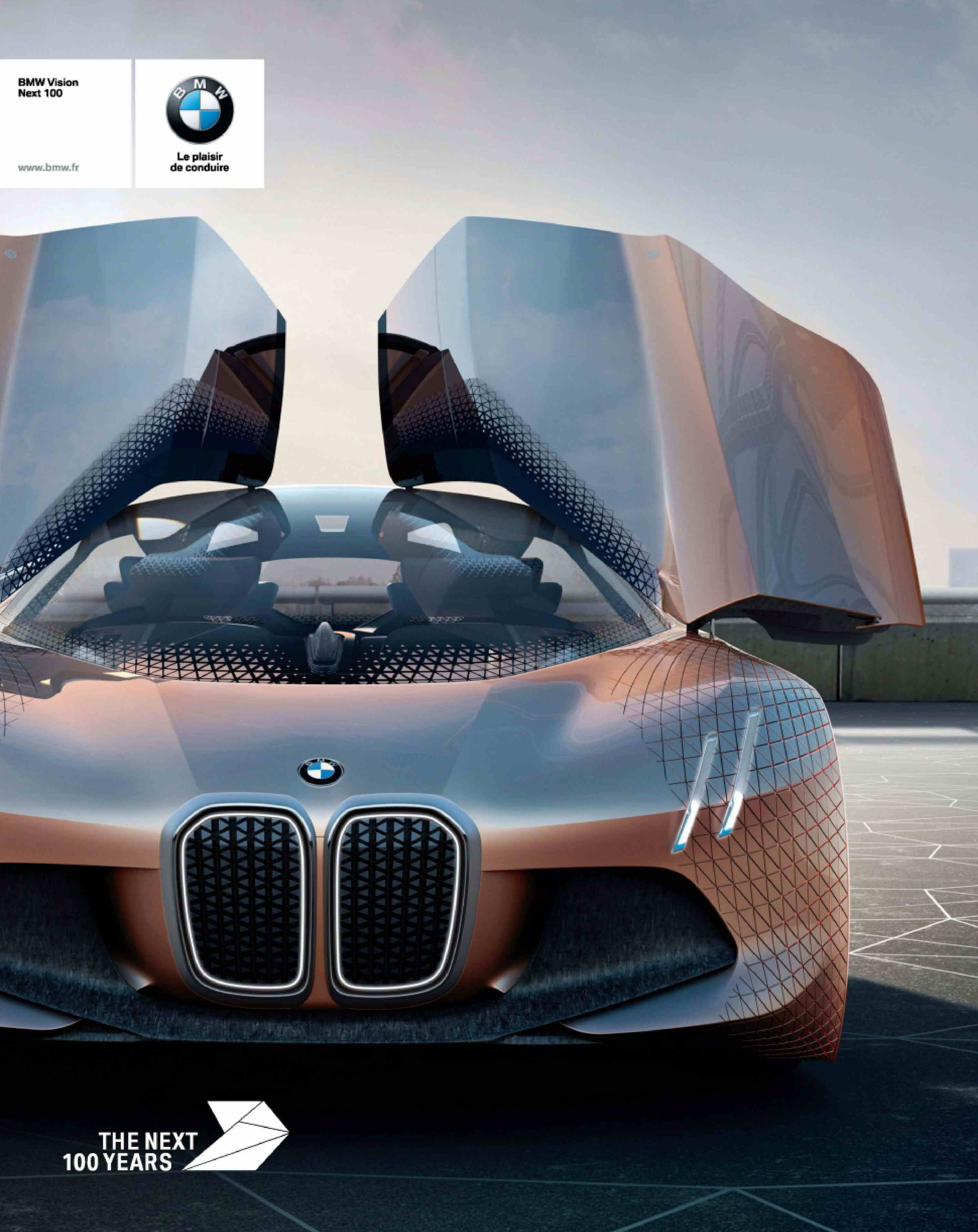


Ecosse

AUX SHETLAND, LE SANCTUAIRE DES OISEAUX

www.geo.fr

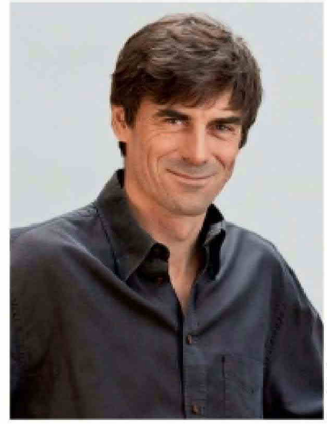
BEL : 6.50 € – CH : 10,50 CHF – CAN : 11.50 CAD – D : 7,50€ – ESP : 6.90 € – GR : 6.90 € – ITA : 6.90 € – LUX : 6.50 € – PORT.CONT. : 6,90 € – DOM : Avion : 9 € ; Surface : 6,50 € – MAY : 13 € – Maroc : 69 DH – Tunisie : 11 TND – Zone CFA Avion : 6 300 XAF ; Bateau : 5 000 XAF – Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF.


BMW Vision
Next 100
www.bmw.fr
Le plaisir
de conduire
THE NEXT
100 YEARS


THE NEXT 100 YEARS – LES 100 PROCHAINES ANNÉES
L'AVENIR S'ANNONCE PASSIONNANT.
Depuis 100 ans nous ne cessons d'innover, de bousculer les codes, dans tous les domaines de la mobilité individuelle.
Et ce, pour vous proposer ce que nous avons de meilleur à offrir : le plaisir de conduire.
Pour BMW, la mobilité de demain est déjà en marche. L'avenir s'annonce passionnant. Rejoignez-nous.
Vivez une nouvelle expérience sur www.bmw.fr/next100

ÉDITORIAL

Les deux mirages d'Angkor


Derek Hudson

Il faut se méfier des civilisations disparues. Quelle séduction exercent-elles sur nous ! Quel spectacle présentent-elles ! Les Egyptiens, les Romains, les Crétois, les Etrusques, les Celtes, les Khmers... Les ruines qu'ils nous ont léguées attirent les touristes par millions. Leurs vases ou leurs palais sont restaurés, exposés, érigés au rang de chefs-d'œuvre. Leurs héros inspirent des films et des jeux vidéo. Les archéologues, à l'aide de procédés d'imagerie ou de datation, dévoilent des modes de vie et des techniques restés jusqu'alors mystérieux. Et les éclairages se précisent, qui nous expliquent pourquoi ces peuples ont disparu, eux qui avaient inventé des mondes. Passionnante question que celle de la fin de ces mondes.

Troublante aussi. Il est curieux de constater combien ces civilisations sont aujourd'hui habillées d'un voile de gloire, de prestige, de raffinement. Angkor, c'est là un premier mirage, ne fait pas exception, avec ses déesses souriantes, ses temples ciselés, témoins d'une «nation éclairée». C'est la belle histoire du pays khmer, son histoire sacralisée, notamment par les gouvernements qui ont à cœur d'alimenter des penchants nationalistes ou identitaires. Cette histoire-là occulte des pages moins avouables : les souverains entretenant des milliers de concubines, employant des centaines de milliers de paysans pour trimbaler des cailloux. Et bien sûr, engageant des peuples dans la guerre. Les bas-reliefs d'Angkor Vat montrent des armées, des éléphants, des boucliers, des armures... Derrière la nation éclairée, il y a eu une nation martiale.

Nous avons tendance, second mirage, à analyser les causes de leur disparition à l'aune de nos propres peurs. La catastrophe écologique d'abord. A Angkor, l'alternance, entre 1322 et 1453, de moussons et de fortes sécheresses a provoqué la fracture initiale du royaume. Mais d'autres facteurs ont joué (la déforestation, la réorientation du Cambodge vers sa façade maritime, des voisins plus conquérants...), ces causes se nourrissant les unes les autres. A ces analyses d'archéologues et d'historiens, les philosophes ajoutent la perte des valeurs. Une civilisation mourrait quand elle se couperait de ses racines, ses coutumes, ses rites. Ou de ses mythes, ajoutait Nietzsche, qui assurent «l'unité d'une culture en mouvement». Là aussi, la réalité oblige à nuancer. Les civilisations grecque, romaine, indienne, égyptienne, khmère ont disparu, mais les Indiens, les Grecs, les Romains, les Egyptiens et les Khmers existent toujours. Et c'est à eux de choisir de se complaire dans l'héritage des brillants ancêtres ou de consacrer leur énergie à inventer les modes de vie, les systèmes politiques, les technologies et les arts de demain, bref exactement ce qui formera... les civilisations futures. ■

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

@EricMeyer_Geo

Photos : Robbie Shone


Robbie Shone


Lars Abromeit

ENQUÊTE DANS UN MONDE PARALLÈLE

Descendre d'un hélico en vol stationnaire, dormir au bord d'à-pics monstrueux, escalader des pierres instables, économiser sa nourriture... «J'ai déjà vécu des expéditions un peu folles, dans des océans, des déserts polaires ou à plus de 7 000 mètres, mais celle-ci fut certainement la plus extrême», reconnaît le journaliste **Lars Abromeit** qui a réalisé notre reportage dans les tepuis du Venezuela, en quête de vie préhistorique. Le photographe **Robbie Shone** qui l'a accompagné est tout aussi médusé, alors qu'il explore des grottes depuis déjà quinze ans : «Jamais je n'avais ressenti à ce point l'impression d'errer sur une autre planète, dit-il. Ces cavernes de quartzite offrent des lignes et des formes étonnantes, comme découpées sur une carte en relief... C'était magnifique.»


Lindt
EXCELLENCE
EBOOKDZ.COM
Posted by galsavosik
À LA POINTE DE FLEUR DE SEL
Un chocolat noir incroyablement soyeux. Une subtile pointe de fleur de sel. Une alliance exceptionnelle de saveurs. Laissez-vous surprendre... Succombez au raffinement... Et goûtez aux délices de l'inattendu.
LINDT EXCELLENCE. L'ULTIME PLAISIR. SI FIN. SI INTENSE.
www.lindt.com
À LA POINTE DE FLEUR DE SEL
NOIR
Aux cristaux de Fleur de Sel
POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE. WWW.MANGERBOUGER.FR

SOMMAIRE

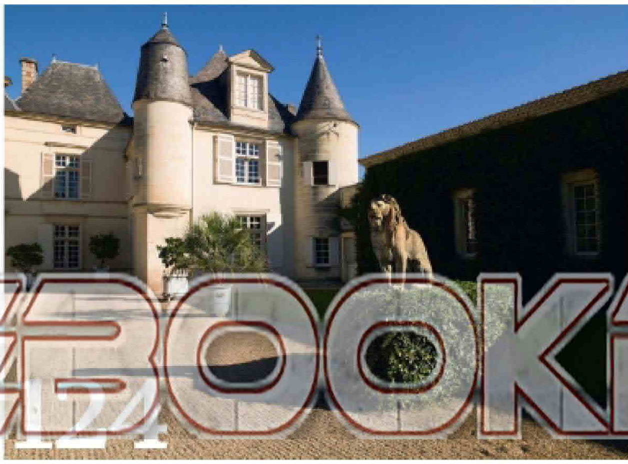

Pascal Meunier / Cosmos

Une atmosphère de sérénité au cœur de la bouillonnante Phnom Penh.

SOMMAIRE



Robbie Shone



Laurent Moniati



Kirian Dodds / REA

Couv. nationale : Kike Calvo / National Geographic Creative. En haut : Jay Wolke, en bas et de g. à d. : Robbie Shone ; Robbie Shone ; Yves Gellie ; Kieran Dodds / REA. **Couv. régionale** : Yves Gellie. En haut : Tuul et Bruno Morandi / hemis.fr **Encarts marketing** : abonnement : 4 cartes jetées kiosques France, Belgique Suisse ; encart Welcome pack ADD/ADI jeté sur la 4e de couverture, diffusés sur une sélection d'abonnés ; lettre extension ADD / ADI, jeté sur la 4e de couverture, diffusé sur une sélection d'abonnés. VPC : encart VSD, jeté sur la 4e de couverture, diffusé sur tous les abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 140.

À LA TÉLÉ

En octobre, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360°», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 140.

SUR INTERNET

Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.

Imaginer le **confort**

Imaginez un espace de bien-être vous offrant toute la liberté et la détente dont vous rêvez, où le temps n'a plus de prise sur vous. Un fauteuil Stressless® suivra chacun de vos mouvements en douceur et sans contraintes. Passez du rêve à la réalité : venez faire l'expérience dans la zone de confort de votre revendeur Stressless®. Vous y découvrirez toutes les options de confort que seul Stressless® peut vous offrir.

Stressless®

THE INNOVATORS OF COMFORT™ (1)



NOUVELLE COLLECTION



Piétement Étoile



Piétement Signature



Piétement Classic

*Avec Stressless®, lombaires et nuque sont maintenues de manière synchronisée, pour un confort absolu dans toutes les positions. Avec le piétement Signature, vous avez, en plus, la sensation de **flotter dans les airs**.*

*Tous les modèles de fauteuils sont disponibles en piétement Classic et Signature et en 3 tailles pour **s'adapter à votre morphologie**.*

www.stressless.fr

(1)Les innovateurs du confort

EKORNES®

VOUS @ GEO

Courrier des lecteurs :
13, rue Henri-Barbusse,
92624 Gennevilliers Cedex.
E-mail : lecteurs@geo.presse.fr
Site GEO : www.geo.fr
facebook.com/GEOmagazineFrance
@GEOfr
Instagram @magazinegeo

BLOGS DE VOYAGEURS

Chaque mois, GEO met à l'honneur un blog de voyageurs. Si vous souhaitez inscrire le vôtre et rejoindre ainsi notre communauté de baroudeurs, rendez-vous sur blogs.geo.fr

DES POTINS DE BLOG-TROTTEUSE



Elinka

« Je suis Cécile, une sage-femme de 28 ans… à mes heures perdues, évidemment ! Car la plupart du temps, je suis surtout Elinka, ex-blogueuse de mode repentie, un peu déjantée et beaucoup trop bavarde, globe-trotteuse dans l'âme, qui t'embarque, ainsi que son mystérieux «Binôme», dans ses péripéties de voyages… »

lespotinsdelinka.com



Le lac de Mývatn, dans le nord de l'Islande.



Les maisons colorées de l'île de Burano, à Venise.

COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

LA PLUS FASCINANTE DES CITÉS INCAS



Les vestiges du Machu Picchu, au Pérou.
Jacques Richard photos.geo.fr/member/15041-Jacques-Richard

L'HONNEUR PRÉSERVÉ DES SENIORS JAPONAIS

Marcel Baily

Vous avez su avec beaucoup de tact nous faire découvrir la vie des personnes âgées au «pays du soleil couchant». Contrairement à l'Europe, les aînés y servent leur pays malgré un âge avancé. Cela leur permet de transmettre aux plus jeunes leur expérience et leur savoir-faire. J'ai été surpris d'apprendre qu'ils sont friands de jeux électroniques et de salles de sport. Je trouve ingénieuse l'idée des robots pour une meilleure fin de vie. […] Félicitations pour vos articles qui nous permettent de nous enrichir, de rêver, de nous évader…

@Charles Myshkin

Encore un superbe numéro de @GEO sur ma #Provence chérie cette fois-ci… Mais trop court ! Merci à vous #LaBeautésauveralemonde

Laetitia Brémont

Nous avons une activité familiale sympathique : chaque jour, regarder le calendrier perpétuel GEO puis aller sur Google Street View pour visiter les lieux en question. Le Jal Mahal en Inde, La Havane, la Cité interdite à Pékin…

Avec Énergies E.Leclerc vous savez où aller pour faire des économies.





Lorsque vous faites réaliser des travaux d'économies d'énergie, E.Leclerc vous offre des cartes cadeaux* Primes Énergie, valables dans nos magasins pour vos courses du quotidien. Selon vos conditions de revenus, le montant de votre prime peut être multiplié par 4. Rendez-vous sur **lenergiemoinscher.com**

*Voir conditions de l'offre sur lenergiemoinscher.com. Sur lenergiemoinscher.com, vérifiez les critères d'éligibilité, les magasins participants (hors carburants, fioul, billetterie, services et Drive) et estimez le montant de votre Prime Énergie en cartes cadeaux. Pour en bénéficier, inscription impérative avant tout engagement des travaux (signature d'un devis, d'un bon de commande, versement d'un acompte...) et sous réserve de l'acceptation de votre dossier. Vos travaux doivent être réalisés par un professionnel titulaire de la mention RGE (Reconnu Garant de l'Environnement). L'énergie est notre avenir, économisons-la !

énergies E.Leclerc





LEXUS



SALINES DE USELESS LOOP, AUSTRALIE

DU GRAND ART À FLEUR DE SEL

Des tableaux abstraits faits d'eau, de soleil et de sel. Cette composition rappelle certains chefs-d'œuvre des peintres Poliakoff ou Mondrian, mais il s'agit en réalité de salines, proches de la ville minière de Useless Loop, sur la côte ouest de l'Australie. Avec leurs bassins sillonnés de routes où l'eau bleu pastel se transforme en cristaux blancs, «elles offraient tous les ingrédients d'une grande photo pour mon projet *Esthétique de l'inattendu*», explique le photographe Simon Butterworth. Lequel a décidé de prendre le risque d'aller contre la règle du métier qui interdit de prendre des clichés lorsque la lumière est éblouissante : «Dans le cas présent, l'absence d'ombre et la brillance du ciel bleu reflétée par les cristaux de sel renforçaient l'aspect irréel du lieu.»

Simon BUTTERWORTH
Ancien clarinettiste, ce photographe basé en Ecosse a une passion : la mise en valeur de la dimension artistique des paysages.



Simon Butterworth / Caters - Sipa

RÉGION DE BESAZIO, SUISSE

QUAND LE PAPILLON MIME LE TAUREAU

A deux pas de chez lui, dans un vignoble proche de la localité de Besazio, dans le sud de la Suisse, le photographe italien Ettore Silini a saisi ce piéride de la rave *(Pieris rapae)* à l'air farouche posé sur un pistil de fleur. Le cliché fait partie de son projet *Rencontres de proximité*, qui rassemble des portraits d'insectes en gros plan, accordant une «personnalité» à chacun d'eux. «A première vue, ce papillon n'est pas reconnaissable et fait penser à une créature fantastique avec ses antennes en forme de cornes de taureau, explique Ettore. C'est cette particularité que j'ai voulu souligner avec ce cadrage.» La photo a été réalisée par emboîtement d'images, un procédé numérique qui combine plusieurs prises de vue en une seule afin de restituer le moindre détail.



Ettore SILINI
Epris de macrophotographie, il aime montrer les formes et les couleurs invisibles à l'œil nu, qui font la beauté cachée des insectes communs.





Ettore Silini





JOLLY HARBOUR,
ANTIGUA-ET-BARBUDA

UN DON DU CIEL... NUAGEUX

Cet alignement de chaises longues et de parasols sur une plage de Jolly Harbour, sur l'île d'Antigua, dans les Antilles, a captivé le photographe anglais Tommy Clarke. Suspendu par un harnais à un hélicoptère, il était sur le point de renoncer à cause de la pluie qui commençait à tomber. «En réalité, le ciel couvert a fait ressortir les couleurs, et les nuages ont joué le rôle de réflecteurs, en adoucissant les contrastes : un de ces moments imprévus et magnifiques de la photo aérienne !» se réjouit-il. Pour profiter de ce cadeau du mauvais temps et obtenir le cadrage vertical parfait, Tommy a dû demander au pilote d'effectuer plusieurs passages. «J'étais sidéré de voir à quel point ce qui ressemble à un fouillis vu du sol peut être si beau et graphique observé d'en haut !»

Tommy CLARKE
Ayant grandi sur la côte sud de l'Angleterre, il est fasciné par les plages et photographie les plus belles depuis les airs.

Tommy Clarke / Rex / Shutterstock - Sipa



Un événement en Chine : l'arrivée de Disney, symbole de l'Amérique. Pour séduire les 330 millions de personnes qui vivent à moins de trois heures de Shanghai, le parc a vu grand (sept fois plus vaste que celui de Paris), mais surtout multiplié les aménagements pour s'adapter à la culture chinoise.

A Shanghai, c'est Mickey Mao(se)

Le jeu de mots, en anglais, est tentant. A Shanghai, Disney, c'est Mickey Mao(se). Pour son premier parc en Chine continentale, inauguré le 16 juin, l'entreprise a cherché le subtil équilibre entre l'affirmation (nécessaire) de la culture américaine et le respect (obligé) des traditions chinoises. Marier la souris et le dragon, ou Mickey et Mao, comme on veut. Le président de Disney, Robert Iger, l'a affirmé le jour de l'inauguration : «Nous avons créé ensemble un lieu magique et unique au monde, où l'Ouest rencontre l'Est.» Aux côtés du boss américain figurait Fan Xiping, le président du partenaire chinois de Disney, le Shanghai Shendi Group, contrôlé par l'Etat chinois, et qui possède 57 % des parts de la société commune. Aux côtés de MM. Iger et Fan on notait la présence de Wang Yang et Hang Zheng, membres éminents du Parti communiste. A tous, Iger a souhaité la «bienvenue dans ce monde de bonheur».



Le monde de Mickey-Mao, donc. Les visiteurs entrent dans le parc par la Mickey Avenue, mais l'hymne du monde enchanté (*When you wish upon a star*, Quand on prie la bonne étoile) a été adapté pour «refléter l'équilibre entre l'esprit culturel chinois et la magie de Disney» (on n'a pas écouté la bande-son pour vérifier le résultat). Un simulateur de vol propose un tour au-dessus de la Muraille de Chine. *Le Roi Lion* est joué en mandarin, comme la chanson des Sept Nains. Les troubadours de *La Reine des neiges* sont équipés d'instruments chinois, le parc est riche de maisons de thé et de massifs de pivoines, et les restaurants proposent une cuisine 70 % chinoise. Le parc insiste sur une autre compétence distinctive : «L'hospitalité chaleureuse et le très réputé service Disney, assuré par les *cast members* maison.» Sur ce point, les Américains ont choisi de diluer quelque peu le poids de la culture chinoise. La société qui gère le parc est détenue par eux à 70 %. Et ils ont placé à la tête du parc, un président… français, Philippe Gas. Ce manager avait fait partie, dans les années 1990, de l'équipe de création du parc de Marne-la-Vallée, puis dirigé Eurodisney. Quand on a réussi à adapter Mickey à la culture gauloise et à circuler dans les arcanes de l'économie mixte à la française, on est visiblement armé pour affronter le dragon. ■

Pascal Rey


*Bonjour Demain
Goûtez la
BEAUTÉ DE L'INSTANT
en Extrême-Orient
Entre villes trépidantes et ports animés, forêts de bambous et plages idylliques, faites votre choix parmi 23 destinations sur emirates.fr
Bali
Bangkok
Canton
Cebu
Clark
Hanoï
Hô Chi Minh Ville
Hong Kong
Jakarta
Kuala Lumpur
Manille
Osaka
Pékin
Phuket
Séoul
Shanghai
Singapour
Taipei
Tokyo Haneda
Tokyo Narita
Yangon
Yinchuan
Zhengzhou
FAITES PLUS QUE VISITER LE MONDE, VIVEZ-LE.
Hello Tomorrow*
Emirates



Le steak haché made in Hambourg

C'est une *success story* comme les Américains en raffolent. Pourtant, les Etats-Unis ne sont pas pour grand-chose dans la naissance du hamburger – même s'ils revendiquent haut et fort la paternité du sandwich le plus célèbre de la planète. La folle histoire de ce plat a en réalité commencé il y a sept siècles, dans les steppes de l'Asie centrale. En quelques décennies, l'impitoyable Gengis Khan et ses descendants conquièrent un immense territoire allant de la mer Méditerranée jusqu'à la côte Pacifique, et de l'Inde à la Sibérie, formant l'empire le plus vaste de l'histoire. Pour ne pas perdre de temps au cours de leurs chevauchées, les guerriers mongols se sustentent tout en galopant. Ils prennent ainsi l'habitude de glisser sous leur selle de fines lamelles de viande, ce qui permet de les attendrir. Voilà donc l'ancêtre du roi des fast-foods ! Cette façon originale de déguster un steak débité en petits morceaux a petit à petit séduit l'Europe. D'abord les Russes, devenus friands du bœuf haché cru, qu'ils baptisent «tartare» (ce mot désigne les peuples nomades d'Asie). Puis les habitants de Hambourg, grande cité portuaire du nord de l'actuelle Allemagne, mettent leur grain de sel : ils adaptent si bien la recette qu'elle a gardé leur nom. Surtout, ce sont eux qui ont exporté le hamburger outre-Atlantique.

Au XIXe siècle, des millions d'Européens veulent vivre le rêve américain. Beaucoup embarquent sur les paquebots de la Hapag, la ligne maritime reliant Hambourg à New York, où la cuisine se résume à d'infects brouets. Sauf quand est servi à bord le steak à la mode hambourgeoise, haché, légèrement salé ou parfois fumé, relevé d'oignons, et surtout, glissé entre deux bonnes tranches de pain. Roboratif et savoureux. A l'arrivée, des immigrants allemands, un brin nostalgiques, n'hésitent pas à faire commerce de ce *Hamburg style steak*. Le Nouveau Monde l'adopte vite et améliore la préparation. On cale la viande entre des *buns* moelleux, on l'arrose d'une sauce tomate à la saveur sucrée, on rajoute des cornichons et du fromage fondu… Aujourd'hui, on estime que cinquante milliards de burgers sont consommés chaque année aux Etats-Unis. Le pays célèbre même le *Hamburger Day*, chaque 28 mai. Mais il a oublié que son plat préféré est né à l'autre bout du monde, et a traversé l'Atlantique à fond de cale… ■

Carole Saturno

VERSION GOURMANDE

Le légendaire sandwich est de plus en plus décrié : on le dit trop gras, on l'associe volontiers à la malbouffe, on l'accable pour son empreinte carbone… Mais depuis quelques années, il tente une renaissance loin des enseignes de fast-food, avec des recettes spéciales pour les gourmets. On trouve ainsi des burgers accompagnés de fromages du terroir (bleu, reblochon, cheddar…), de légumes anciens (chips de chou kale, julienne de panais…) ou de produits de luxe (truffe, homard, foie gras…). Il existe même des variantes végétariennes, à base de tofu. Plus étrange : en 2013, une équipe de chercheurs de l'université de Maastricht, aux Pays-Bas, a mis au point un steak de viande artificielle. Coût du burger in vitro : 250 000 euros !

Joe Viesti / Ask Images


LES GOÛTS
D'UNE LÉGENDE*
BLANCHE
AMBRÉE
BLONDE
ROUGE
KRIEK
GRIMBERGEN
1128
GRIMBERGEN
BIÈRE D'ABBAYE - ABDIJBIER
*Grimbergen, une gamme large de bières, la légende de la marque née en 1128.
BK RCS Saverne 775 614 308
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Notre sélection de films, expos, livres et DVD sur un thème.

L'ARGENTINE



DR

Le docteur Pedro Ara (joué par Imanol Arias) embauma, en 1952, le corps d'Eva Perón pour préserver sa beauté, avant qu'il soit montré aux Argentins, pour lesquels elle était une héroïne.

DVD

EVA PERÓN : LE POUVOIR POUR L'ÉTERNITÉ

A sa mort à l'âge de 33 ans, en 1952, Eva Perón était une idole pour le peuple argentin : ils furent des millions à venir embrasser son cercueil. Son corps fut embaumé et conservé au siège de la CGT, le principal syndicat, à Buenos Aires. Trois ans plus tard, lorsque les militaires prirent le pouvoir, ils le firent disparaître. Il resta caché seize ans. Motif : l'épouse du président Juan Perón (à la tête du pays de 1946 à 1955) avait incarné les aspirations des ouvriers et des femmes au point d'être devenue un symbole, sacré pour les plus démunis, maudit pour la dictature. C'est l'histoire qu'a filmée Pablo Agüero, dans *Eva ne dort pas*. Le cinéaste relate l'histoire de l'embaumeur qui transforma la dépouille d'Eva en Belle au bois dormant ; celle du transporteur qui la fit sortir du pays ; du général qui fut interrogé par la guérilla péroniste pour savoir où elle était cachée ; et de l'amiral qui avait fini par l'ensevelir sous six mètres de béton. Lequel constate, amer, que «morte, enterrée, disparue, cette mère de l'insurrection continue à enfanter». De fait, les visiteurs se pressent encore autour du tombeau où elle repose désormais, au cimetière portègne de la Recoleta. ■

Faustine Prévot



Eva ne dort pas, de Pablo Agüero, éd. Pyramide, 20 €.



DR

Evita, par Stephan Druet, à la Comédie Bastille, à Paris, jusqu'au 28 décembre. Contact : comedie-bastille.com

SPECTACLE

Dans la peau d'Evita

Une réincarnation d'Eva Perón se tient seule sur scène dans une robe blanche de princesse. Des images d'archives, projetées sur le jupon, rappellent les temps forts de l'entrée dans l'Histoire de cette jeune fille des environs de Buenos Aires qui nourrissait «une ambition aussi grande que son village était petit», sa métamorphose en ange blond, son mariage avec le futur président et, surtout, ses discours galvanisants. L'acteur argentin Sebastián Galeota s'empare avec verve du monologue percutant et poétique écrit par Stephan Druet.

ROMAN

Quête de vérité

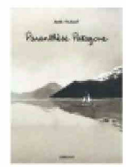


Dans les années 2000, une mère récupère le cadavre de son fils, un marin mort pendant la guerre des Malouines (1982), et son journal de bord. Elle demande à une journaliste de retrouver son petit-fils dont elle vient d'apprendre l'existence. L'enquête est l'occasion de dénoncer la solitude des vétérans, les passe-droits réservés aux péronistes et la crise économique.

Naufragés, de Fernando Monacelli, éd. Livre de Poche, 7,10 €.

CARNET DE VOYAGE

Confins patagons

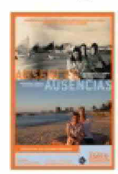


Son père lui avait confié que c'était son endroit préféré pour naviguer. En novembre 2013, Aude Picault est partie dix jours pour la Patagonie, à bord d'un voilier charter. Son carnet de voyage à l'aquarelle est imprégné du souffle romanesque de ce bout du monde : glaciers bleu gris et vents des quarantièmes rugissants.

Parenthèse patagone, d'Aude Picault, éd. Dargaud, 17,95 €.

EXPOSITION

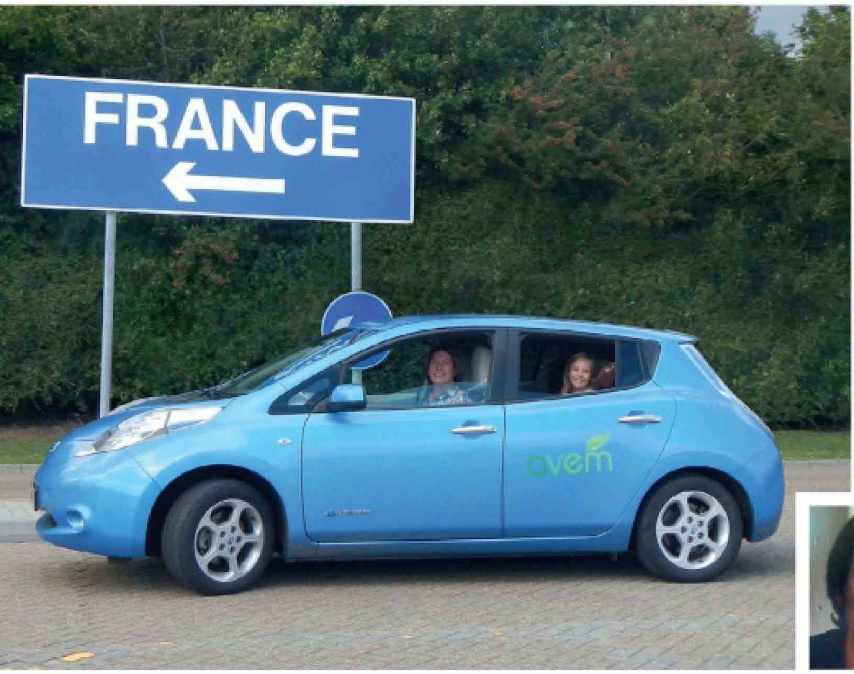
Desaparecidos



Entre 1976 et 1983, 30 000 personnes ont été éliminées par la dictature militaire. L'exposition *Ausencias/ Absences* du photographe Gustavo Germano fait cohabiter des clichés «avant» et «après» de familles touchées par les assassinats. Sur les plus récents, le vide laissé par les *desaparecidos* saute aux yeux.

Ausencias/Absences, au musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère, à Grenoble, jusqu'au 17 octobre. Contact : resistance-en-isere.fr





C'est parti pour trois semaines de vacances estivales en famille et en Nissan LEAF ! Un voyage de plusieurs milliers de kilomètres.



MARK NITTERS
INGÉNIEUR EN ÉLECTRONIQUE
43 ANS

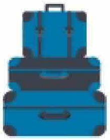
Périple électrique en mode zen

POUR MARK NITTERS ET SA FAMILLE, TOUT LE PLAISIR DES VACANCES EST DANS LE VOYAGE. UNE TRAVERSÉE PAS COMME LES AUTRES OÙ VÉHICULE ÉLECTRIQUE RIME AVEC DÉCOUVERTES LOCALES.

C'était il y a quatre ans. Mark Nitters s'apprête à partir en vacances avec femme et enfants au volant de sa nouvelle Nissan LEAF 100 % électrique. Au total, 4 468 km à travers les routes de campagne, des Pays-Bas à l'Irlande en passant par l'Angleterre et l'Écosse. « À l'époque, nous n'étions pas nombreux à rouler en véhicule électrique, se souvient le jeune quadra. Et forcément, les bornes de recharge étaient rares. On ne savait jamais si les hôtels allaient accepter de nous laisser recharger la voiture chez eux. » Mais la petite famille peut compter sur l'hospitalité des locaux. Depuis, chaque été, Mark et les siens s'organisent un périple électrique. Et les bornes ne sont plus une préoccupation. « Aujourd'hui, on peut faire Londres-Glasgow dans la journée sans aucun problème », assure le Hollandais.

Mark fait figure de pionnier dans l'univers des possesseurs de véhicule électrique. Au point qu'il a créé un site (www.leafdays.eu) pour raconter son voyage en images et en coups de cœur. De quoi nourrir de nombreux échanges avec d'autres conducteurs avides de partager des conseils. « Nous n'avons jamais rencontré un seul incident mécanique sur la route, précise Mark Nitters. Il faut juste planifier son trajet et prévoir des plages de recharge. » L'occasion de profiter de ces temps de pause pour visiter les curiosités locales. Côté conduite, Mark Nitters est enthousiaste. « Le confort est impeccable, pas de bruit, pas de vibrations et les enfants peuvent regarder une vidéo à l'arrière sans monter le son. » Bref, de véritables vacances.

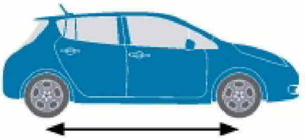
> ***"À l'avenir, il suffira d'une seule carte à puce pour activer les bornes de recharge dans tous les pays d'Europe."***



124 kg
C'est le poids de bagages transportés par Mark Nitters et sa famille avec la Nissan LEAF.



Sur l'itinéraire des vacances de Mark
Un périple de plus de 4 000 km à travers les Pays-Bas, la France, l'Irlande et la Grande-Bretagne.



2,7 m d'empattement
La Nissan LEAF offre un espace très confortable pour toute la famille.



2 526 525 230[1]
C'est le nombre de kilomètres parcourus mondialement par les conducteurs de la Nissan LEAF.

(1) Données fin juin 2016.



L'île de Noss abrite 8 000 couples de fous de Bassan. Ceux-ci peuvent parcourir une centaine de kilomètres à la recherche de poisson, avant de regagner leur nid.



SHETLAND

LE SANCTUAIRE DES OISEAUX

Chaque été, un million d'oiseaux de mer viennent se reproduire ici, dans le nord de l'Ecosse. Un spectacle visuel et sonore étonnant. Mais pour combien de temps encore ?

PAR MATHILDE SALJOUGUI (TEXTE) ET KIERAN DODDS (PHOTOS)

Photos : Kieran Dodds / Rea





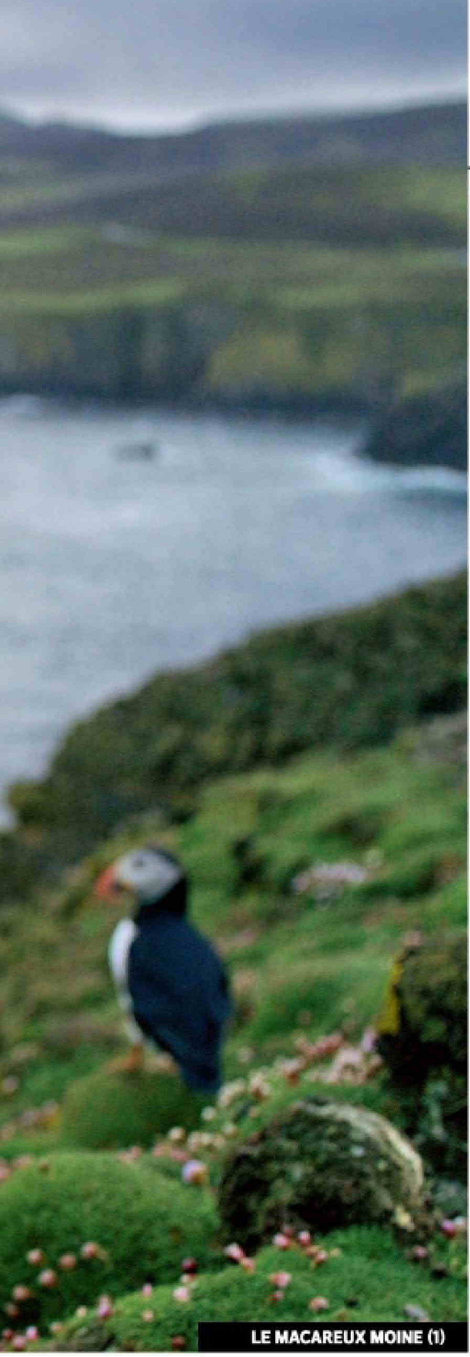
Les parois rocheuses d'Hermaness, dans le nord-ouest de l'archipel, se transforment en «HLM» pour 100 000 locataires ailés. Les oiseaux y trouvent leur place en fonction de leur morphologie : les imposants fous de Bassan nichent sur des parties plates, les fulmars dans des crevasses et les mouettes tridactyles s'installent sur des roches escarpées.

L'été, dans ce théâtre de mer, les sternes, les macareux et les guillemots donnent leur concert

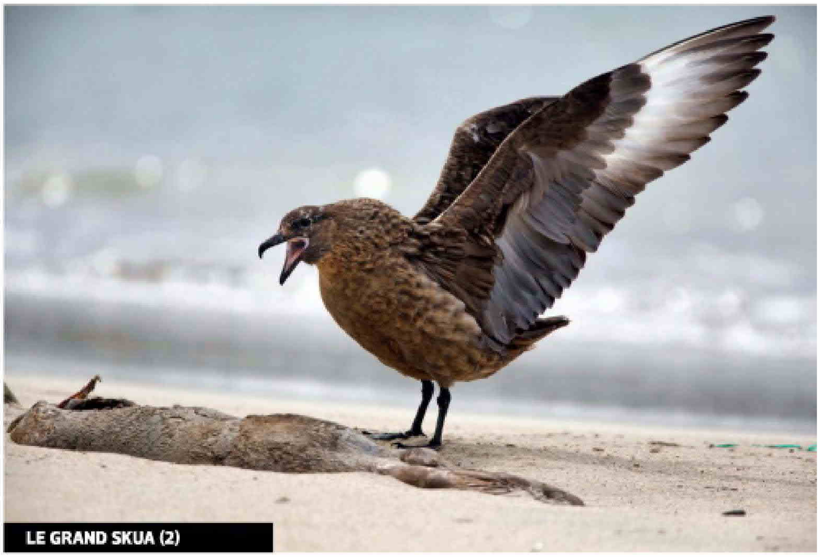


UN PARADIS POUR VINGT ET UNE ESPÈCES D'OISEAUX MARINS

La superstar des Shetland est sans conteste le macareux moine (1). Cent vingt-cinq mille couples nichent ici, au creux de terriers qu'ils creusent avec leurs griffes ou qu'ils volent aux lapins. Autre espèce emblématique de l'archipel, le grand skua, ou grand labbe, surnommé *bonxie* (2). On en recense 16 000 couples, répartis à travers les îles Féroé, l'Islande, la Norvège et l'Ecosse. Les Shetland en abritent plus de la moitié. Ces «oiseaux pirates» n'hésitent pas à voler le poisson pêché par leurs congénères et à se nourrir de charogne, comme cette carcasse de phoque, ou d'autres oiseaux marins, tels les macareux. A l'instar des *bonxies*, les sternes pierregarins (3) nichent au sol et défendent farouchement leur territoire. Lorsqu'elle se sent menacée, c'est toute la colonie qui se soulève, certains individus frappant l'intrus avec leur bec. Les fous de Bassan (4), eux, sont les plus gros oiseaux marins de l'Atlantique Nord. Ils peuvent plonger jusqu'à 30 m et passer quarante secondes en apnée.



LE MACAREUX MOINE (1)



LE GRAND SKUA (2)



LA STERNE PIERREGARIN (3)



LE FOU DE BASSAN (4)




Les guillemots de Troïl, ici sur les falaises de Sumburgh Head, dans le sud de l'île principale, font corps avec la pierre, nichant sur d'étroites vires rocheuses. C'est sous la garde du père que le poussin saute de la corniche dans l'océan, où le mâle continuera à le nourrir jusqu'à ce qu'il sache voler.
Pour leur baptême de mer, les petits guillemots de Troïl se jetteront de ces falaises

Pendant l'été, l'archipel ressemble à une nursery où les oiseaux marins pouponnent

Prenez garde aux grands skuas : ils viennent de pondre, et les colonies protègent farouchement leurs nids. Ils vous frapperont à la tête si vous vous approchez. Bienvenue à Fair Isle !» Susannah Parnaby sait planter le décor. Cela fait près de six ans que son mari David est le gardien de l'Observatoire ornithologique de cette petite île située tout au sud de l'archipel des Shetland. Susannah est chargée de l'accueil des touristes, photographes — amateurs ou professionnels — et scientifiques venus y séjourner pour observer les oiseaux marins. Arriver jusqu'ici est déjà une aventure. A chaque escale sur la route de Fair Isle, les avions deviennent plus petits. Jusqu'au *Britten-Norman Islander*, un bimoteur de huit places qui assure en vingt minutes, si la météo capricieuse des Shetland le permet, la liaison entre Mainland, l'île principale, et Fair Isle.

Ils passent l'hiver en haute mer et gagnent la terre ferme pour se reproduire

Lorsque le vent ou le brouillard empêche l'avion de décoller, reste l'option du ferry, qui peut transporter douze passagers : une traversée de deux heures et demie sur une mer souvent démontée, que même les habitants de Fair Isle préfèrent éviter. Mais pas de quoi décourager les passionnés d'ornithologie, car l'île est une destination mythique, une sorte de «hub international» pour oiseaux marins. Sternes arctiques, guillemots de Troïl, macareux moines... D'avril à août, plus de un million d'oiseaux de mer nichent dans les Shetland. Fair Isle en abrite une centaine de milliers. Et pour cause : ce caillou de 4,8 kilomètres de long sur 2,4 kilomètres de large, battu par les vents et dépourvu d'arbres, a des airs de paradis pour oiseaux marins. Ici, les courants doux de l'Atlantique se mêlent à ceux froids de la mer du Nord, un mélange parfait pour des eaux riches en •••





Excellents plongeurs, les fous de Bassan pêchent en groupe, repérant les bancs de poissons depuis le ciel avant de plonger, parfois d'une trentaine de mètres de hauteur, comme ici, au large de l'île de Noss.

La plupart des couples regagnent leur ancien nid et restent ensemble pour la vie

••• poissons. L'île, quant à elle, est restée sauvage, l'essentiel des cinquante-cinq habitants vivant dans le sud à l'écart des colonies d'oiseaux qui sont particulièrement sensibles au dérangement. Il suffit de s'éloigner des *crofts*, petites fermes tenues par les Shetlandais, pour observer des guillemots de Troïl, des pingouins torda ou des mouettes tridactyles qui nichent sur les corniches rocheuses ; des sternes arctiques qui installent leurs nids sur les plages caillouteuses ; des macareux qui élisent domicile dans des terriers sur les pentes herbeuses au sommet des falaises. Et aussi des grands skuas, ou grands labbes, qui préfèrent les landes tourbières de l'île. Dans l'archipel, on les surnomme *bonxies*. En explorant l'île, on réalise que la mise en garde de Susannah Parnaby, qui pouvait prêter à sourire, est loin d'être inutile...

Cet après-midi, David emmène ses deux filles, Grace, 7 ans, et Freyja, 4 ans, compter les nids et œufs de *bonxies* dans les tourbières de l'ouest de l'île. «Fair Isle est un endroit auquel on s'attache vite, explique-t-il. Deux anciens gardiens de l'observatoire ont même choisi de rester vivre ici une fois leur mission terminée.» David avance à grands pas dans la lande, suivi par ses filles, qui ralentissent aux abords des pierres et des trous pour s'assurer qu'il n'y a pas de *trows*, des créatures surnaturelles du folklore des Orcades et des Shetland. Mais c'est dans les airs que la menace plane. Plusieurs grands skuas tournoient en poussant des cris stridents. «C'est un premier avertissement, explique David. Nous devons être près d'un nid. La plupart des couples reviennent au même emplacement chaque année, précise-t-il en scrutant la lande avec des jumelles. Ils vont se mettre à fondre sur nous pour nous faire fuir», prévient-il. Avec Grace et Freyja, il s'enfonce dans le territoire des grands skuas d'un pas assuré. La riposte est immédiate. Un premier oiseau pique à toute vitesse et, d'un puissant battement d'ailes, redresse sa course au dernier moment. «Plus de peur que de mal», plaisante David. Facile à dire ! Il faut imaginer un oiseau de la taille d'un goéland, d'une envergure de 1,50 mètre et pesant 1,5 kilo lancé sur l'intrus à 80 kilomètres/heure. Certains individus vont jusqu'à frapper la tête à l'aide de leurs pattes palmées. Le *dive bombing* ou bombardement en piqué, voilà la spécialité des *bonxies*. Pas étonnant que ces oiseaux aient donné leur nom à un avion de combat des années 1930, le *Blackburn Skua*. «Voici ce qu'ils protègent», précise David en montrant le sol : un nid contenant deux œufs tachetés. Il enregistre les coordonnées GPS du lieu. «Nous les avons assez dérangés, conclut-il. Tant que nous sommes là, la femelle ne peut pas couver, et les œufs restent exposés au vent du Nord, qui souffle fort aujourd'hui. Nous reviendrons après l'éclosion pour suivre l'évolution des poussins.» Ce recensement, qui peut sembler fastidieux, est essentiel pour mesurer la santé des colonies. Et celles-ci ne se portent pas bien. D'après les données recueillies depuis 1986 par les équipes de l'Observatoire, le nombre d'oiseaux marins de Fair Isle est passé de 250 000 à 100 000. «Les taux de reproduction sont mauvais, déplore David. Les couples ont du mal à trouver de la nourriture. Alors certaines années, ils ne pondent pas. Il arrive aussi qu'ils soient obligés d'abandonner leur nid et de laisser les petits mourir de faim. C'est affreux d'arriver à un nid pour baguer un poussin et de le découvrir mort.»

Ce déclin ne se limite pas à Fair Isle : la tendance est mondiale. A l'échelle de la planète, la population d'oiseaux marins a diminué de 69,7 % entre 1950 et 2010, selon une étude parue en 2015 dans *Plos One*, une revue scientifique internationale de référence. Ce qui représente la disparition de 230 millions d'oiseaux. Une hécatombe. Les espèces pélagiques, adaptées à la vie en mer depuis soixante millions d'années et ne gagnant

Repères

LE MONDE À TIRE-D'AILE



BTO

C'est un ballet immuable : chaque année, à l'automne, des dizaines de millions d'oiseaux migrateurs quittent leurs sites de reproduction et s'envolent vers leurs zones d'hivernage, qui peuvent être situées à des milliers de kilomètres. Ils y resteront jusqu'au printemps, puis regagneront les sites de nidification. Des oiseaux bagués dans l'archipel des Shetland ont été observés en Islande, au Groenland, dans le nord-est du continent américain, dans le sud de l'Europe, et jusqu'au littoral en Afrique du Sud.



la terre ferme que pour s'y reproduire, font partie des groupes d'oiseaux les plus vulnérables. «Ces prédateurs sont en haut de la chaîne alimentaire et nous renseignent sur l'état de santé et les changements qui se produisent dans les écosystèmes», explique David Grémillet, du CNRS. Parmi les menaces, la surpêche, qui a réduit les stocks de lançons, des petits poissons vivant près des côtes et dont se nourrissent, par exemple, les cormorans. Les chats ou les rats aussi, qui peuvent décimer des colonies en s'attaquant aux œufs et aux poussins des sternes arctiques. Les captures accidentelles dans des filets de pêche, qui touchent surtout les fous de Bassan. Ou encore les déchets en plastique, fléau pour toutes les espèces, et particulièrement celles qui pêchent en surface comme les fulmars boréals. Sans oublier les marées noires. Ici, tous se souviennent de celle qui a frappé les Shetland en 1993 : 84 700 tonnes de pétrole brut déversées dans la mer du Nord par un navire libérien. «Au-delà de la tristesse, il y avait un sentiment de frustration et d'impuissance, se rappelle Helen Moncrieff, responsable de l'ONG Royal Society for the Protection of Birds (RSPB) aux Shetland, qui, lycéenne à l'époque, avait participé au sauvetage des oiseaux mazoutés par milliers. De la colère aussi envers l'industrie pétrolière dont on dépend pourtant tellement.» La mer du Nord renferme encore un cinquième des réserves de pétrole et de gaz naturel du Royaume-Uni. Une ressource exploitée depuis la fin des années 1970 et qui a largement contribué à la prospérité des Shetland. Malgré la baisse des cours de l'or noir, cette industrie reste le deuxième secteur de l'économie de l'archipel, derrière la pêche, générant 152 millions d'euros de revenus par an. «Il ne faut pas oublier que le *Braer* était un pétrolier libérien en transit de la Norvège vers le Canada, rappelle Martin Heubeck. Il n'avait rien à voir avec l'industrie locale.» Cela fait quarante ans que cet ornithologue travaille pour l'université d'Aberdeen et le Shetland Oil Terminal Environmental Advisory Group (SOTEAG). Sa mission : mesurer l'impact environnemental de l'exploitation du pétrole aux Shetland. Depuis 1978, il collecte les corps d'oiseaux marins échoués pour voir s'ils ont été mazoutés. «L'industrie pétrolière a fait ici beaucoup d'efforts», reconnaît-il. Et il ajoute en souriant : «Arpenter les plages est ennuyeux, on ne trouve rien !» Aujourd'hui, ce qui inquiète la communauté scientifique, c'est plutôt le changement climatique. A Fair Isle, en quarante ans, la température moyenne de la surface de la mer a augmenté de un degré. Et entraîné un bouleversement dans les écosystèmes marins. C'est ce qui amène Ellie Owen, ornithologue de la RSPB, en mission de deux semaines à Fair Isle.

Le pétrole, exploité depuis la fin des années 1970, a apporté la prospérité aux Shetland. Mais tout le monde se rappelle de la marée noire due au naufrage du *Braer*, en 1993, qui affecta des milliers d'oiseaux.

Il est quatre heures du matin, et le soleil, qui, en été, ne se couche que brièvement sous ces latitudes, est déjà haut. Avec son équipe, Ellie dresse un filet au pied d'un réseau de terriers en bordure des falaises du nord-est de l'île. C'est là que niche une colonie de macareux. «Parfois, ils se battent avec des lapins pour les exproprier et voler leur terrier, chuchote Ellie. Ils peuvent être sacrément coriaces.» Une fois le filet installé, les scientifiques s'assoient dans l'herbe humide à une dizaine de mètres. Ils attendront deux heures avant qu'un premier macareux vole droit dans le piège. Il est aussitôt libéré des mailles, bagué, pesé, mesuré. Son bec est pris en photo pour estimer son âge avant qu'Ellie ne scotche délicatement un GPS sur ses plumes. «Cet appareil transmet les données de localisation en temps réel, explique-t-elle. •••

Repères

FAIR ISLE, L'ÎLE AUX OISEAUX



Avec son observatoire ornithologique, cette île de l'archipel des Shetland est un des meilleurs spots pour observer une grande variété d'espèces.

QUAND PARTIR ?
La meilleure période pour visiter Fair Isle s'étend de mai à août, durant la période de reproduction des oiseaux marins. A noter : les températures restent fraîches (une dizaine de degrés) et le vent, parfois glacial, souffle fort. Mais les jours sont longs et permettent de profiter de l'île pendant de longues heures.

COMMENT Y ALLER ?
Il faut compter au moins une escale depuis la France pour gagner les Shetland en avion. Il est possible de prendre un ferry depuis Aberdeen, en Ecosse. Sur Mainland, l'île principale des Shetland, deux options pour rejoindre Fair Isle :
- l'avion, vol de 20 min depuis Tingwall, près de Lerwick, à réserver auprès de Directflight (directflight.co.uk/shetland).
- le ferry, 2h30 depuis Grutness (shetland.gov.uk/ferries/timetable.asp).

OÙ DORMIR ?
A l'Observatoire ornithologique de Fair Isle, qui propose un hébergement confortable en pension complète. A ne pas rater : les balades organisées par les rangers pour observer les colonies et assister à la capture et au baguage des oiseaux. (fairislebirdobs.co.uk/accommodation.html). Vous trouverez plus d'informations sur : shetland.org/ (site très complet, en anglais).

Les skuas protègent leur nid bec et ongles en pratiquant le *dive bombing*

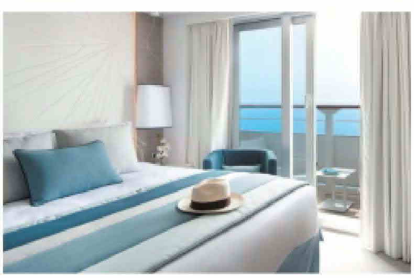
••• Et d'ici quatre ou cinq jours, le scotch se décollera dans l'eau de mer, les oiseaux seront débarrassés du dispositif sans nouvelle intervention humaine.» L'opération aura duré moins de cinq minutes. «Cela peut sembler cruel de les priver d'un repas, poursuit Ellie en examinant les poissons que l'oiseau rapportait au nid, mais nous devons savoir de quoi ils se nourrissent.» Une fois le macareux relâché, l'équipe reprend position et attend la prochaine prise. «Le réchauffement des eaux a modifié la composition du zooplancton, dont se nourrissent les lançons, explique l'ornithologue. Ces derniers contiennent désormais moins de lipides, les oiseaux ont donc une alimentation de moins bonne qualité, comme s'ils mangeaient de la *junk food*.» Autre facteur aggravant, selon Bob Furness, ornithologue à l'université de Glasgow, l'augmentation, depuis l'an 2000, dans les eaux des Shetland des stocks de harengs, cabillauds, haddocks et merlans, qui mangent eux aussi des lançons. Certaines espèces d'oiseaux sont donc contraintes d'aller chercher le poisson pour leurs poussins de plus en plus loin de leurs nids. «En 2010, des pingouins torda et des guillemots, qui nichaient à Fair Isle, ont été suivis par GPS dans leurs déplacements, confirme Ellie Owen. Ils ont dû aller à 300 kilomètres, soit trois fois plus loin qu'habituellement... Un voyage de deux jours !»

Depuis quinze ans, les habitants de Fair Isle réclament une aire marine protégée

Les mouettes tridactyles sont les premières à souffrir de cette pénurie de ressources alimentaires car elles sont incapables de plonger profondément ou d'effectuer des vols sur des centaines de kilomètres. Résultat : à Fair Isle, les colonies se sont effondrées. Ce que confirme Deryk Shaw, gardien de l'Observatoire de 1999 à 2010. «Il y a une quinzaine d'années, le déclin avait commencé, mais la situation n'avait rien à voir avec ce que l'on constate aujourd'hui. Les cris des oiseaux étaient assourdissants, il y avait dix mille couples de mouettes tridactyles. Aujourd'hui, il y en a dix fois moins. Et qui sait combien de temps encore on verra des sternes arctiques à Fair Isle...» En •••







Croisière d'exception en Afrique du Sud

Le Cap, Port Elizabeth, Richards Bay, Durban… Au cours d'un seul et même voyage, partez à la rencontre des multiples trésors de l'Afrique du Sud : tribus aux rituels ancestraux, plages de sable blond, parcs nationaux au cœur de la savane et faune emblématique… À bord d'un superbe yacht 5 étoiles, de 122 cabines seulement, vivez des instants de voyage rares et privilégiés.

Équipage français, service raffiné, gastronomie, mouillages inaccessibles aux grands navires : avec PONANT, **accédez par la Mer aux trésors de la Terre.**

Le Cap - Durban (Afrique du Sud) - 9 jours / 8 nuits
Du 25 mars au 2 avril 2017, à partir de **4 690 €** (1)
Vols A/R depuis Paris inclus

Contactez votre agent de voyage ou appelez le **0 820 20 31 27***   www.ponant.com

(1) Tarif Ponant Bonus par personne sur la base d'une occupation double, sujet à évolution, vols en classe économique depuis/vers Paris inclus sous réserve de disponibilités, pré et post acheminements inclus sous réserve de disponibilités, taxes portuaires et aériennes incluses. Plus d'informations dans la rubrique « Nos mentions légales » sur www.ponant.com. Droits réservés PONANT. Document et photos non contractuels. *0.09 € TTC / min. Crédits photos : © PONANT - Adobe Stock / Philip Plisson / François Lefebvre.

PONANT
YACHTING DE CROISIERE

Les éoliennes plaisent aux hommes politiques, mais pas aux fous de Bassan

●●● attendant, la petite île reste un formidable terrain d'aventure que l'on arpente librement, bonnet vissé sur la tête, enjambant les clôtures, à l'écoute et les yeux rivés au ciel. Sur la route du phare du Nord, on peut surprendre des *bonxies* barbotant dans un petit étang. Au pied du phare, là où niche une colonie de guillemots, il faut s'équiper de jumelles pour repérer les poussins, cachés par leurs parents. Et parfois, il faut faire marche arrière à l'approche d'une sterne arctique prête à attaquer à coups de bec pour défendre son nid.

C'est pour préserver cet écosystème fragile que les habitants de Fair Isle réclament au gouvernement écossais, depuis le début des années 1990, une aire marine protégée. «Notre projet est d'établir dans un périmètre de cinq kilomètres une zone ouverte à la recherche scientifique et excluant toute pêche commerciale afin de suivre l'évolution du milieu marin, explique Stewart Thomson, ancien pêcheur et gardien de phare. Nous sommes sur le point d'obtenir gain de cause, mais le combat a été long car il a fallu convaincre un groupe puissant : l'association des pêcheurs des Shetland.» Dans l'archipel, l'industrie de la pêche génère 418 millions d'euros de revenus chaque année, soit un tiers du PIB des Shetland et emploie un millier de personnes. «Nous soutenons la proposition d'aire marine protégée. La pêche commerciale et la conservation des espèces ne sont pas contradictoires, assure Simon Collins, porte-parole de la Shetland Fishermen's Association. Il faut comprendre que les Shetland n'ont pas d'autres ressources qui pourraient compenser la baisse de l'activité économique générée par la pêche. Sans poisson, nous mourrons : il n'y aura plus de travail, les écoles devront fermer et les habitants partir, comme cela s'est produit dans de nombreuses îles écossaises depuis un siècle. Du coup, on ne peut pas se permettre de pêcher de manière irresponsable.»



Un ornithologue a sorti un macareux de son terrier. Le baguage et le suivi par GPS des oiseaux marins permettent de savoir ce qu'ils mangent et jusqu'où ils doivent voler pour trouver leur nourriture.

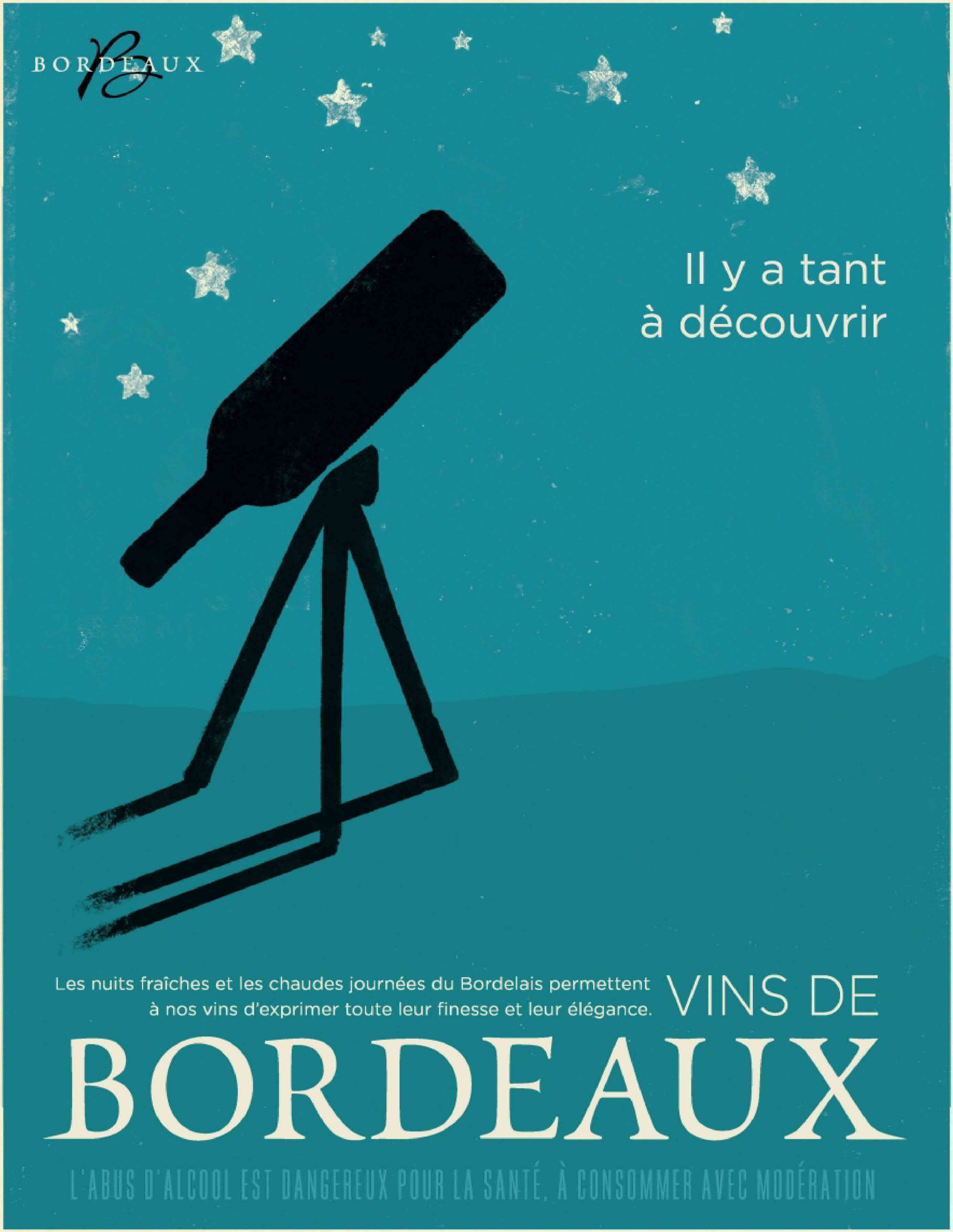
Les aires marines protégées sont aussi essentielles pour préserver les oiseaux des risques de collision avec les éoliennes offshore, dont le développement est en plein boom en Ecosse. Les autorités écossaises se sont fixé l'objectif ambitieux de produire d'ici à 2020 et grâce aux énergies renouvelables 100 % de l'électricité consommée. Les projets d'éolien offshore se sont donc multipliés depuis 2008. Mais la première carte de zones maritimes sensibles n'a été établie qu'en 2016. «Les projets d'éolien offshore de Firth of Forth, près d'Edimbourg, parmi les premiers approuvés par le gouvernement écossais, se situent à proximité de la plus grande colonie de fous de Bassan au monde, s'attriste Ellie Owen. La construction de ces éoliennes provoque d'importantes vibrations dans le sol marin, ce qui peut déranger les lançons, qui ont déjà du mal à se reproduire. Sans compter les risques de collision avec les oiseaux.» La Royal Society for the Protection of Birds a mené une étude sur l'impact environnemental et s'est opposée à ces projets en faisant appel à la justice, qui les a suspendus. «Face au changement climatique, nous aussi souhaitons que l'Ecosse avance en direction des énergies renouvelables, conclut Ellie. Mais pas à n'importe quel prix.»

Peu avant dix-huit heures, le soleil perce les nuages, ravivant le rose des œillets marins qui poussent au sommet des falaises et le vert des eaux du large. Mais impossible de se réchauffer à cause du vent, qui semble ne jamais faiblir, même en plein été. Des silhouettes convergent vers l'Observatoire ornithologique de Fair Isle. Touristes, photographes et scientifiques, partis en vadrouille aux quatre coins de l'île, rentrent pour le dîner servi à 18 heures pile. La météo annonce du brouillard pour le lendemain. C'est donc par bateau qu'il faudra quitter Fair Isle au petit matin. La traversée s'annonce mouvementée, mais ce sera une occasion unique d'observer les vagabonds des mers sur leur terrain de prédilection : le grand large, fragile royaume de sel et d'écume. ■

Mathilde Saljougui

RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES SUR bit.ly/geo-photos-shetland-oiseaux

DÉCOUVREZ DES VIDÉOS DE FAIR ISLE SUR bit.ly/geo-video-shetland-oiseaux


BORDEAUX
Il y a tant
à découvrir
Les nuits fraîches et les chaudes journées du Bordelais permettent
à nos vins d'exprimer toute leur finesse et leur élégance.
VINS DE
BORDEAUX
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Un voyage tout en contrastes de Luang Prabang à Phnom Penh spécialement conçu pour les lecteurs de GEO.

MERVEILLES DU LAOS ET DU CAMBODGE

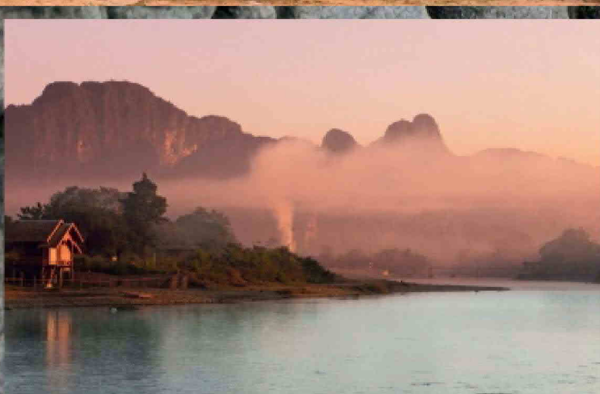
Le Laos, ancien royaume du “Million d'Éléphants”, pays de montagnes traversé par le majestueux Mékong, séduit par sa quiétude, son authenticité. Ici, l’impression de temps suspendu se retrouve dans les rencontres avec les chatoyantes ethnies, que vous découvrirez au fil du grand fleuve mythique. Au Cambodge, vous serez ébloui par l’atmosphère envoûtante des sites de Koh Ker et Beng Mealea, trésors cachés au milieu d’une végétation luxuriante. En point d'orgue de votre voyage, le site magique d'Angkor, joyau de l'art khmer à son apogée.



yuksel555 Fotolia



Xtravagant Fotolia



Galyna Andrushko Fotolia



GEO

CIRCUIT DÉCOUVERTE

Du 6 au 18 mars 2017
à partir de **3 270€***

Vous aimerez

- *La présence exceptionnelle de Serge Sibert, reporter photographe, fidèle collaborateur de GEO depuis 1988.*
- *La visite insolite des vestiges préservés de Koh Ker et Beng Mealea, en dehors des circuits touristiques.*
- *Créer un magazine unique de votre voyage conçu avec vos photos et celles des autres participants.*

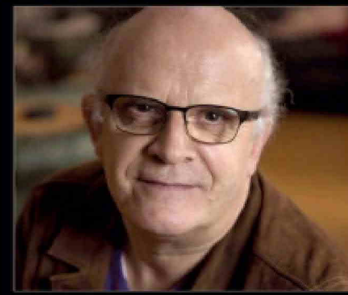


LA MAISON DE L'INDOCHINE

76, rue Bonaparte 75006 Paris
01 53 63 39 10
geo@maisondelindochine.com
www.maisondelindochine.com

Frank Waldecker Look Photononstop

Votre accompagnateur



Serge Sibert est reporter-photographe pour de grands magazines français et étrangers, notamment collaborateur du magazine GEO depuis 1988. Il sillonne l'Asie depuis des années et a publié "Laos, sur les rives du Mékong : de Luang Prabang aux provinces du nord" aux Editions du Chêne.

Qui sommes-nous ?

La Maison de L'Indochine est une marque du groupe Les Maisons du Voyage. Un concept d'agences unique en son genre qui propose de découvrir le monde à travers le regard d'experts-destinations qui feront bénéficier de leur réseau dans le pays de votre séjour, en y ajoutant ce petit pas de côté qui fera de votre voyage une expérience inoubliable.

VOYAGES INOUBLIABLES 25 ANS

Ce 25ème anniversaire des Maisons du Voyage est une fantastique occasion de célébrer ce quart de siècle avec nos clients.
Des attentions particulières, des cadeaux jalonneront votre route si vous voyagez en 2016.
Découvrez tous ces cadeaux sur www.lesmaisonsduvoyage.com

** Tarif à partir de, soumis à conditions*



Sur cette image de 1987, la vue depuis l'hôtel Hilton est encore ouverte sur le désert du Nevada, qui s'invite jusque sur un bâtiment en trompe-l'œil. C'était avant



qu'une multitude de *resorts* ne viennent boucher l'horizon.

LAS VEGAS

dans le rétro

UN GRAND CIRQUE DE BÉTON ET DE PAILLETTES, LA CAPITALE DU NEVADA ? PAS SUR CES CLICHÉS DES ANNÉES 1980, OÙ ELLE EST ENCORE UN LIEU DE TRANSGRESSION ET DE LIBERTÉ. VOYAGE DANS LE TEMPS, À LA RECHERCHE DU RÊVE AMÉRICAIN.

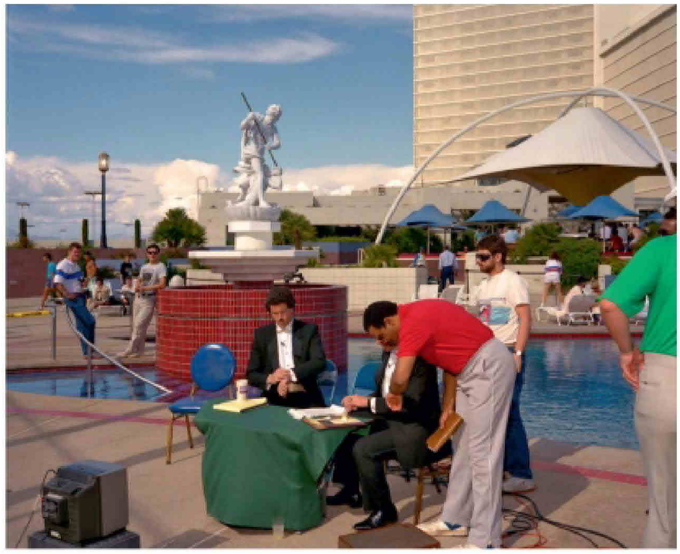
PAR JAY WOLKE (PHOTOS)



Dans une limousine intérieur velours louée pour l'occasion, ce client entame sa tournée des casinos. Encore plus qu'aujourd'hui, aller à Las Vegas dans les années

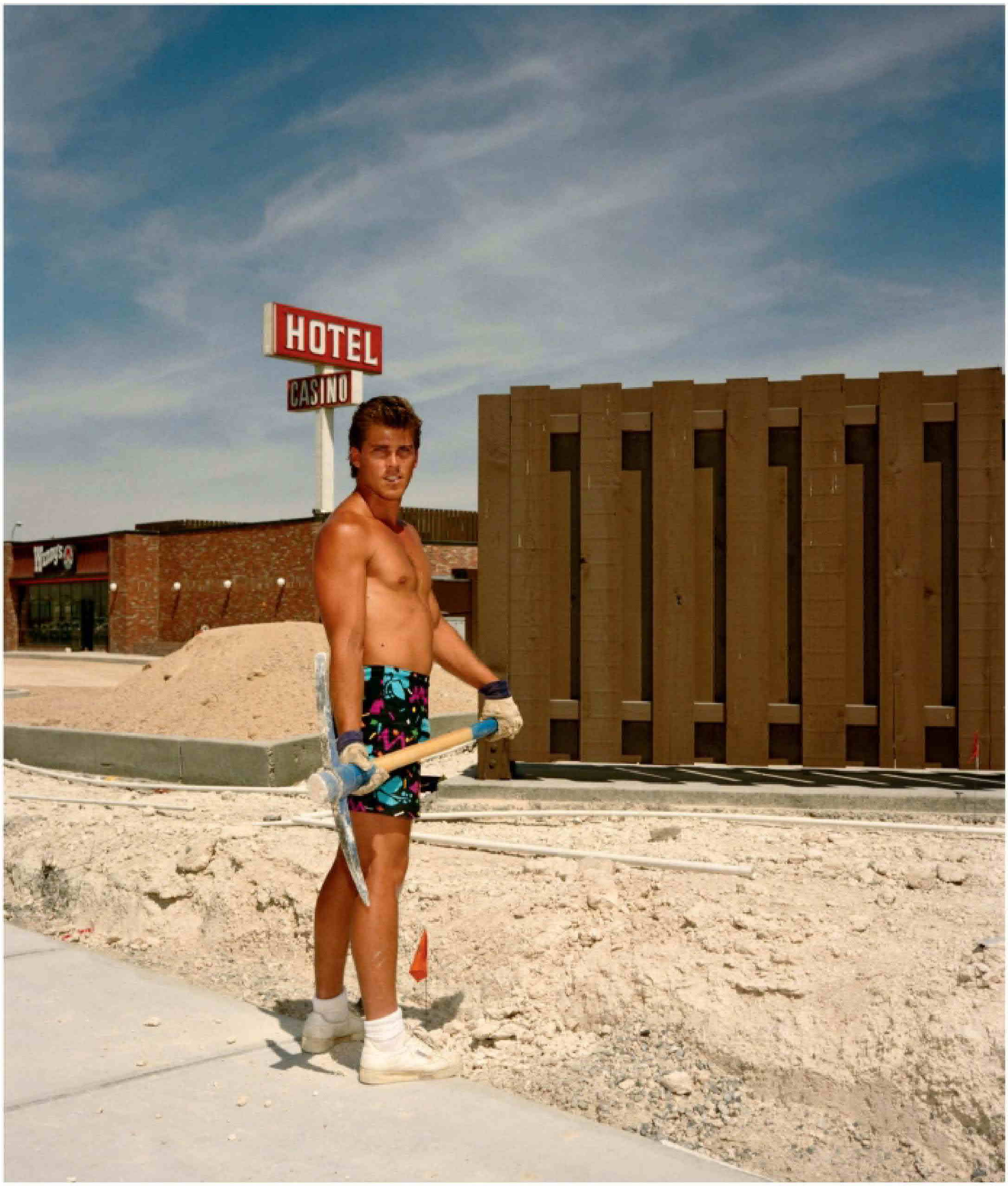


1980, c'était s'offrir une tranche du rêve américain.



Commentateurs sportifs avant un combat de boxe, Caesars Palace, 1987.

«On croisait là toutes les catégories de la société, starlettes, boxeurs, jeunes mariés, mafieux et bourgeois ruinés»



Sur Tropicana Avenue, ici en plein chantier, se trouvaient petits hôtels, casinos et fast-foods. Depuis, des palaces les ont remplacés.

«Chantiers à tous les coins de rue, projets immobiliers par dizaine : Vegas était en train de vivre un tournant de son histoire»



Perroquet et moquette kitsch dans le hall du Tropicana, 1988.



Bain de soleil dans les jardins de l'hôtel Mirage, 1992.



Un break familial passe devant le Caesars Palace, 1989.



Un garçon s'ennuie au bord de la piscine du Hilton, 1987.



Changement d'enseigne pour une chapelle du Las Vegas Boulevard, 1987.



Sur le Strip, l'artère principale, on pouvait encore manger pour quelques dollars dans des *diners*, ces restaurants de route typiques du Midwest. Las Vegas oblige,



l'établissement possédait ses propres bandits manchots.



Limousine sur le parking d'un motel de Henderson, 1988.

«Restaurants bon marché, motels... tout était pensé pour que l'Américain moyen économise ses dollars et dépense tout au jeu»



Avec son décor western, le Sassy Sally était l'un des derniers casinos indépendants de Fremont Street. Le terrain a été racheté en 2016 pour y édifier un palace.

«Sur l'artère principale, on pouvait encore trouver des établissements familiaux, rachetés depuis par des entrepreneurs milliardaires»



Las Vegas sans bling-bling, en mobil-home, 1987.



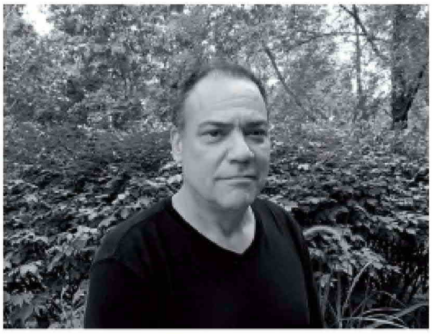
Statue de cow-boy et client de casino à chaussures roses, 1992.



Chercheur de trésor dans un terrain vague, 1988.



Sur le parking de l'hôtel Marina, avant sa reconstruction, 1992.



JAY WOLKE | PHOTOGRAPHE

Cet artiste américain, professeur au Columbia College de Chicago, porte une attention spéciale à la couleur, à ses yeux «trame essentielle d'un cliché réussi». Ses travaux sur les communautés juives des Etats-Unis ou sur ce qu'il a appelé les «villes-rêves», Las Vegas et Atlantic City, ont été exposés par les musées d'Art moderne de New York et de San Francisco.

Quelle surprise ! Quel monde inattendu ! Quand le photographe Jay Wolke a récemment ouvert ses archives, il a été frappé par la présence de clichés qu'il avait pris il y a trente ans à Las Vegas. En 1987, il avait décroché une bourse de 5 000 dollars pour mener à bien le projet artistique de son choix. Et décidé de s'embarquer pour Las Vegas, dans l'espoir de saisir l'âme d'une ville alors en pleine métamorphose. Jusqu'en 1992, il a effectué cinq voyages dans la «ville du péché», arpentant les casinos, les bars, les milieux interlopes et les chantiers des futurs palaces. Ces photos montrent une Vegas à taille humaine, ouverte sur le désert du Nevada, résolument libre... bien loin du parc d'attraction bling-bling qu'elle est devenue aujourd'hui.

GEO Qu'aviez-vous en tête en vous lançant dans ce travail de longue haleine sur Las Vegas ?

Jay Wolke A l'époque, je m'intéressais à ce que j'appelle les "usages temporaires de l'espace public", en particulier à ces scènes qui relèvent de la sphère privée mais se déroulent dans des lieux ouverts à tous. Les villes-casinos sont des endroits idéaux pour dénicher ce genre de situations, puisqu'elles ont été entièrement conçues pour des gens de passage s'adonnant justement à des activités temporaires ! Et à Las Vegas, une cité vouée corps et âme aux jeux de hasard, aux spectacles, aux distractions, à la recherche du plaisir, qui incarne tous les excès du consumérisme américain, et qui exploite le goût du risque ou la promesse d'une fortune fulgurante pour séduire les chercheurs de rêve, le phénomène est poussé à l'extrême.

«Dans les années 1980, le caractère libertaire de Vegas s'exprimait à plein»

Comment travailliez-vous au quotidien ?

Pour m'imprégner de l'ambiance, j'avais pris pour habitude de descendre dans les motels miteux qui donnaient sur Fremont Street [encore aujourd'hui, l'une des principales artères de Vegas]. Il faut comprendre que dans les années 1980, la ville était conçue pour l'Américain moyen. On y trouvait un grand choix d'hôtels bas de gamme et de restaurants bon marché, afin que les gens dépensent l'essentiel de leur argent dans les jeux de hasard. Je passais mes jours et mes nuits à déambuler et à prendre en photo toutes les scènes qui m'interpellaient. Et quand j'avais faim, je me livrais au même rituel : je poussais la porte d'un petit casino, je m'installais à une machine à sous et je jouais jusqu'à avoir gagné suffisamment pour me payer l'un de ces cocktails de crevettes à deux dollars qui sont toujours proposés au bar. Je le mangeais, je sortais, et je reprenais le travail.

Quelle était l'atmosphère de la ville, à l'époque ?

Depuis sa création en 1911, Las Vegas a été la ville de toutes les libertés. Jeux d'argent, lois libérales sur le mariage et divertissements pour adultes constituaient sa raison d'être, ce qui contrastait fortement avec la politique ultraconservatrice de l'Utah, l'Etat voisin où la consommation d'alcool, par exemple, était, et continue d'être, très rigoureusement encadrée. Dans les années 1980, ce caractère libertaire de Vegas s'exprimait à plein. C'était un espace à part, où les règles qui régissaient le reste de la société américaine ne s'appliquaient pas. Une sorte de fantasme de "gangster cow-boy chic", avec en gros, comme devise : "Ici, vous pouvez faire tout ce que voulez."

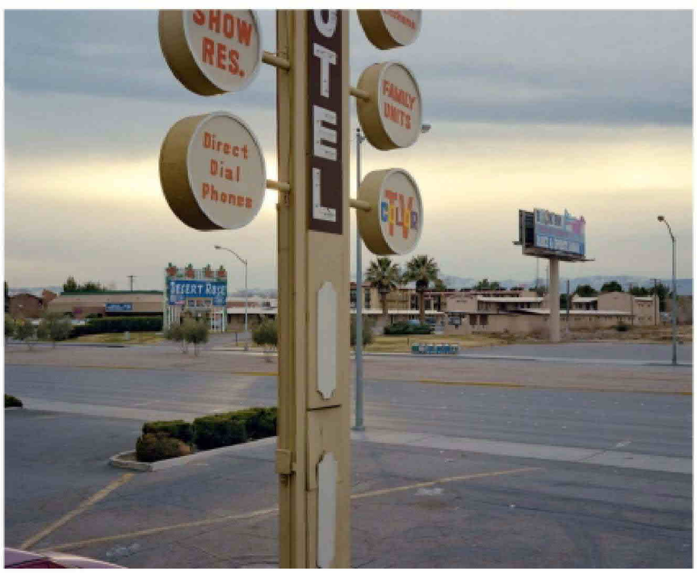
Ce n'est plus le cas aujourd'hui ?

Disons plutôt que ce message transgressif est devenu un argument commercial au service de l'industrie du divertissement ! L'image sulfureuse de la *Sin City*, la ville du péché, s'est muée en un vernis tape-à-l'œil, cachant une réalité plus lisse, entièrement pilotée par de grandes (et très lucratives) entreprises. Vegas n'est plus ce monde ●●●





Sur la terrasse du casino El Rancho (démoli depuis), 1987.



La vue depuis une chambre du Monie Marie Motel, 1989.

••• interlope où se croisaient, dans leur quête de liberté, toutes les catégories de la société, starlettes, boxeurs, jeunes mariés, bourgeois ruinés, mafieux et jeunes reines de beauté. C'est devenu un lieu de loisir comme un autre. Aujourd'hui, on peut très bien la visiter en famille.

Cette évolution est particulièrement visible dans l'architecture de la ville…

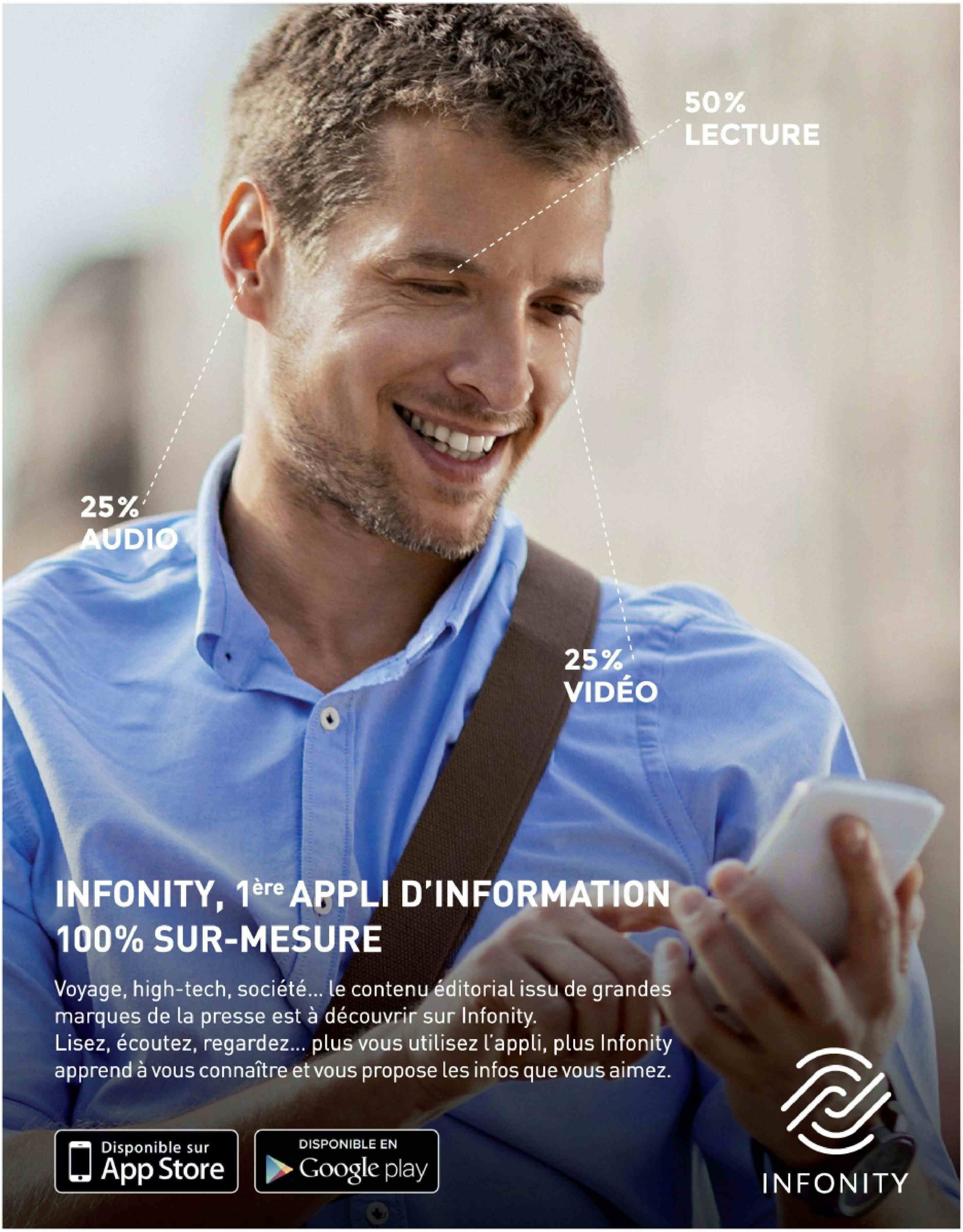
En effet, la fin des années 1980 a marqué un tournant majeur pour Vegas. A l'époque, c'était la ville des Etats-Unis qui se développait le plus rapidement. Il y avait des chantiers à tous les coins de rue, des projets immobiliers par dizaines qui allaient rendre milliardaires des entrepreneurs comme Steve Wynn. Mais les palaces extravagants et démesurés que nous connaissons aujourd'hui n'étaient pas encore sortis de terre. Du coup, la ville conservait une dimension humaine. Ses panoramas ouvraient sur les espaces sauvages de l'Ouest américain, sur le désert du Nevada, omniprésent. Tout le long du Strip [l'artère principale] se succédaient des établissements familiaux, des magasins de souvenirs un peu de bric et de broc, des casinos sans prétention où l'on espérait tout de même décrocher le jackpot, des petites salles de théâtre et des chapelles pour se jurer l'amour éternel sur un coup de tête. Vegas était le visage du rêve américain.

Vous êtes retourné cette année dans cette ville que vous avez tant photographiée. Cela a dû être un choc…

J'ai été sidéré de constater à quel point la ville était entrée dans un autre monde, avec ses hôtels surdimensionnés, ses immenses centres commerciaux et ses complexes mégalos aux thématiques exotiques : le Mandalay Bay et son décorum asiatique, les délires égyptiens du Luxor, les campaniles et les fausses gondoles du Venetian. Ces architectures fantaisistes sont comme des miroirs grossissants, qui exagèrent les stéréotypes qui les ont inspirées. Du coup, certains disent : "Je n'ai plus besoin de voyager, je vais à Vegas." Toutes ces constructions barrent l'horizon, bouchent la vue autrefois ouverte sur les paysages. On a l'impression d'évoluer dans un labyrinthe en trois dimensions, avec ses ponts, ses escalators, ses ascenseurs, ses tunnels. Et même si l'on y croise encore des joueurs compulsifs et des gens de passage en quête de plaisirs, l'âme de la ville n'est plus la même. Elle s'est métamorphosée en un monstrueux parc à thème, entièrement dédié à l'argent. Voilà pourquoi, en retombant sur ces clichés d'il y a trente ans, j'ai eu l'impression d'ouvrir une capsule temporelle. Toute la magie d'un monde disparu, soudain, resurgissait. ■

Propos recueillis par Clément Imbert

RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-jay-wolke



50%
LECTURE
25%
AUDIO
25%
VIDÉO
INFONITY, 1ère APPLI D'INFORMATION
100% SUR-MESURE
Voyage, high-tech, société… le contenu éditorial issu de grandes marques de la presse est à découvrir sur Infonity.
Lisez, écoutez, regardez… plus vous utilisez l'appli, plus Infonity apprend à vous connaître et vous propose les infos que vous aimez.
Disponible sur
App Store
DISPONIBLE EN
Google play
INFONITY

La collection événement GEO

La France comme vous ne l'avez jamais vue !



Cette collection vous invite à un voyage richement illustré à la découverte de notre pays, ses somptueux trésors comme ses pépites les plus insolites.

Belle, diverse et riche de son patrimoine unique, ce n'est pas un hasard si la France est toujours, et de loin, la destination la plus visitée au monde par les touristes étrangers. Un engouement qui n'est pas seulement dû à nos articles de luxe ou à nos bonnes tables.

LA FRANCE SÉDUCTRICE

En 2015, près de 84,5 millions de visiteurs étrangers se sont pressés sur nos routes, dans nos musées ou le long de nos plages. Une conjoncture propice ? Une position favorable au cœur de l'Europe ? Pas seulement. Où se situe d'après vous le monument le plus visité au monde ? Et le musée plébiscité par le plus grand nombre de globe-trotters amateurs d'art ? Notre-Dame de Paris et ses douze millions de visiteurs annuels, le Louvre et ses neuf millions d'esthètes, mais aussi le Mont-Saint-Michel, les collines de Vézelay, le pont du Gard, le château de Versailles, les calanques de Piana ou les gorges de l'Ardèche… Ce qui rend la France si extraordinaire et si séduisante, c'est bien cette incroyable profusion de sites historiques, cette variété de reliefs, de paysages, de climats ou encore d'époques, que le flâneur peut traverser en quelques heures de route seulement. La France n'a pas un seul visage mais mille !

TOUTES LES FACETTES D'UN PATRIMOINE UNIQUE

L'Italie, tout le monde le sait, est réputée pour ses palais et ses églises. L'Espagne pour son littoral. La Grande-Bretagne pour sa campagne et ses châteaux. L'Allemagne pour ses cours d'eau. La Suisse pour ses reliefs et la Grèce pour ses vestiges archéologiques. Et la France, quel aspect la rend donc unique ? Ce qui fait de notre pays un lieu de visite inoubliable, c'est justement qu'il concentre sur son sol toutes ces richesses. Et comme il ne suffirait pas d'une vie pour tout découvrir, GEO a souhaité mettre cet incroyable patrimoine à votre portée, dans une collection exceptionnelle. Pour la première fois, les plus beaux sites naturels et culturels de France sont réunis dans une collection inédite, à lire, à feuilleter et surtout à conserver.

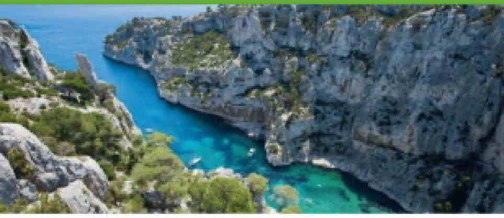
PAYSAGES D'EXCEPTION

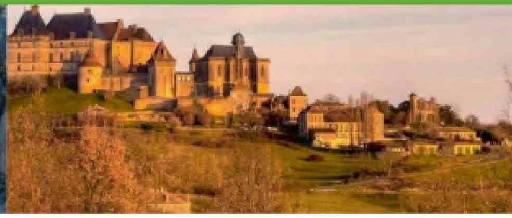
« Riche de sa culture, la France est aussi riche de son incroyable diversité géographique. Dans ce second volume, GEO vous invite à un voyage à travers les plus beaux paysages de notre pays, dans leur état naturel ou façonnés par l'homme. Retrouvez le vertige enivrant procuré par la dune du Pyla ou le viaduc de Millau. Rafraîchissez-vous dans la vallée de la Restonica ou sur l'île d'Ouessant. Enfin, plongez dans les divines calanques de Cassis ou dans les somptueuses gorges du Verdon. Merveilles, couleurs et sensations sont les maîtres-mots de ce nouveau livre. »

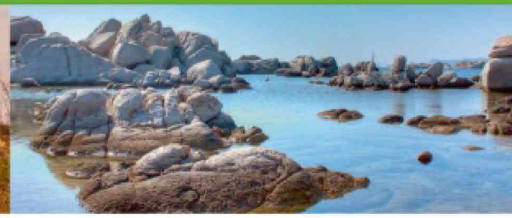
QUELQUES SITES REMARQUABLES

Parmi les sites que vous découvrirez au fil des premiers volumes de la collection, voici une sélection d'incontournables:

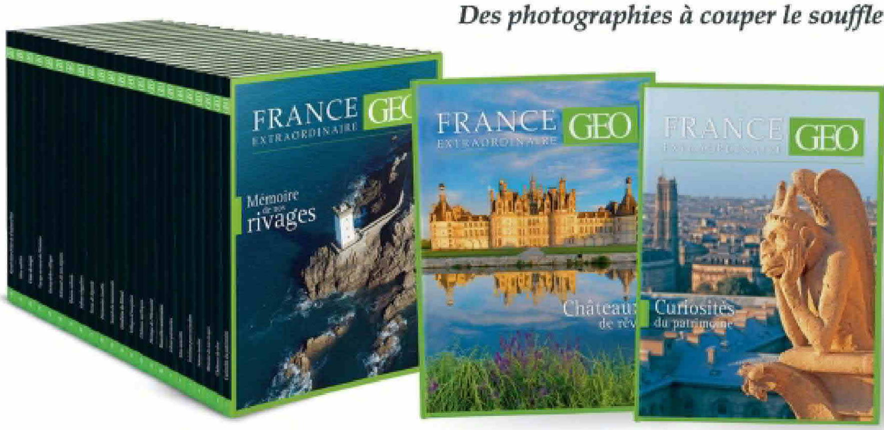
- **Le Mont-Saint-Michel**
- **La dune du Pyla**
- **Le canal du Midi**
- **La cathédrale de Chartres**
- **Le palais des papes d'Avignon**
- **Les fortifications Vauban**
- **La grotte Chauvet**
- **Le viaduc de Millau**
- **Les calanques de Cassis**
- **La place Stanislas à Nancy**
- **La baie d'Écalgrain**
- **La ville médiévale de Provins**
- **La ville fortifiée de Carcassonne**
- **Le château de Vaux-le-Vicomte**

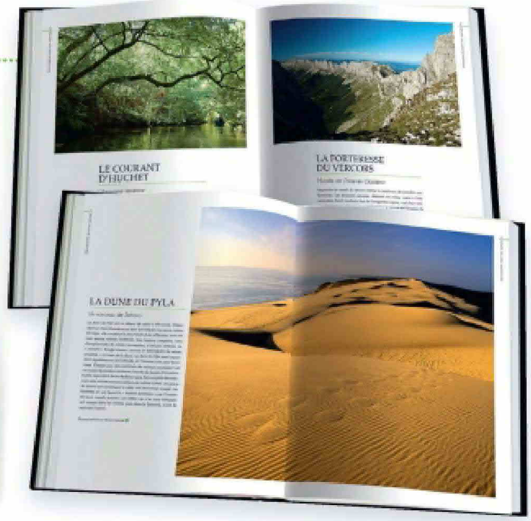






Des photographies à couper le souffle !





DE BEAUX LIVRES RICHEMENT ILLUSTRÉS

GEO vous invite à parcourir le plus beau des pays ! Émotions et surprises sont au rendez-vous. Vous pensiez connaître la France ? Oubliez tout, et ouvrez les yeux !

Des spécialistes des régions françaises ont sillonné le pays pour vous faire partager leurs secrets les mieux gardés. Lumières sublimes, angles de vue inédits... jamais vous n'avez vu ces sites à ce point magnifiés. La collection *France extraordinaire GEO* vous invite à entrer là où le touriste ordinaire n'est pas autorisé à mettre le pied : grottes préhistoriques interdites à la visite, coulisses des parcs ou des palais, etc. Sans oublier les somptueuses vues aériennes, qui vous livrent des panoramas inaccessibles.

DES TRÉSORS NATURELS ET ARCHITECTURAUX

Chaque volume retrace la découverte, l'histoire et les enjeux présents des sites explorés. Découvrez la genèse et l'évolution de chacun d'entre eux. Évadez-vous en admirant toutes ces merveilles. À travers ces lieux d'exception, promenez-vous dans plusieurs millénaires d'histoire de nos régions.

Pour compléter votre voyage, les nombreuses cartes et les informations touristiques sont autant d'incitations à préparer votre propre exploration.

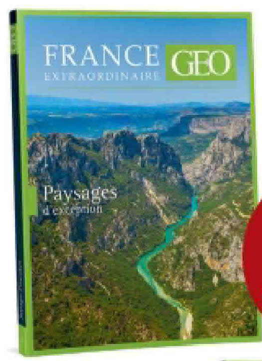
Une France à mille facettes

La collection France extraordinaire GEO *vous offre, entre autres, un panorama unique des richesses suivantes :*

1. **Chefs-d'œuvre de l'UNESCO**
2. **Paysages d'exception**
3. **Curiosités du patrimoine**
4. **Châteaux de rêve**
5. **Mémoire de nos rivages**
6. **Nature insolite**
7. **Sublimes parcs & jardins**
8. **Sites interdits**
9. **Arbres patriarches**
10. **Merveilles souterraines**

Et bien d'autres !

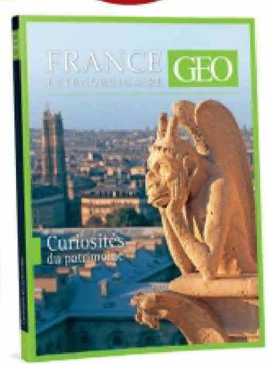
Édition
PRESTIGE
INTROUVABLE EN LIBRAIRIE



Le livre n°2
Paysages d'exception
dès le 22 septembre

9€,99 seulement

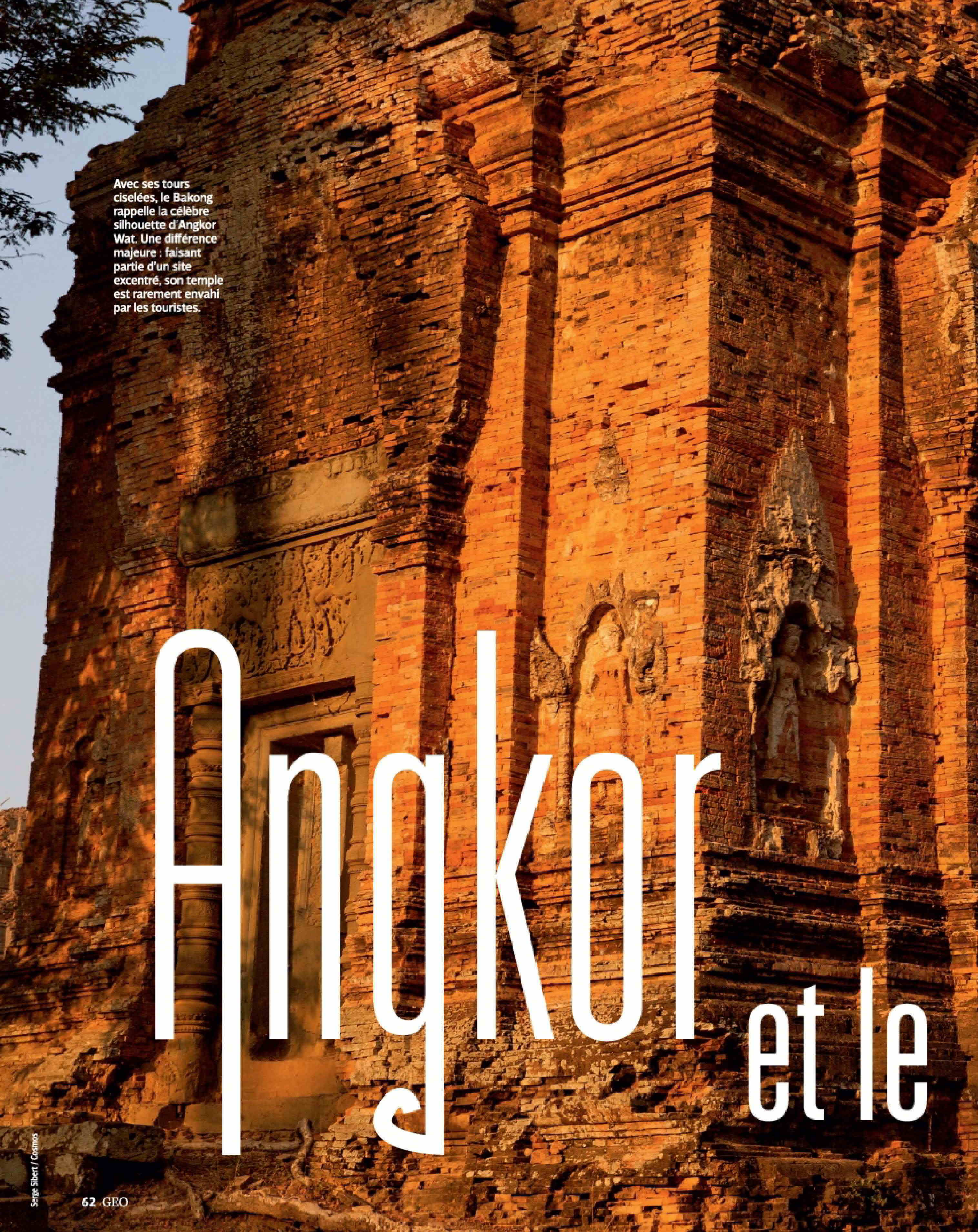
Le livre n°3
Curiosités du patrimoine
dès le 6 octobre



9€,99 seulement

Toutes les 2 semaines
chez votre marchand de journaux

Retrouvez la collection sur :
www.collectionfrancegeo.fr



Angkor et le

Avec ses tours ciselées, le Bakong rappelle la célèbre silhouette d'Angkor Wat. Une différence majeure : faisant partie d'un site excentré, son temple est rarement envahi par les touristes.

Serge Sibert / Cosmos



EN COUVERTURE

Cambodge

Temples engloutis par la jungle, divinités de pierre souriant au silence, plages tropicales où le temps s'est figé… Pour qui s'aventure loin de ses sites touristiques, le pays a gardé toute sa magie.

DOSSIER COORDONNÉ PAR ALINE MAUME AVEC CLÉMENT IMBERT



Photos : Serge Sibert / Cosmos

Veillée par 54 géants de pierre, cette chaussée mène à la porte sud d'Angkor Thom, ville édifiée au XIIe siècle. Plus qu'un musée à ciel ouvert, c'est un lieu de vie où



les familles se ruent le week-end pour pique-niquer.

Angkor… et toujours vivant

Un rêve de pierre englouti par la jungle ? Pas seulement. Le cœur de la mythique cité khmère palpite encore. On s'y promène, on y danse, on y prie. Et des armées de restaurateurs se pressent à son chevet.

PAR ALINE MAUME (TEXTE) ET SERGE SIBERT (PHOTOS)



Pieds nus et tête haute, les danseuses répètent chaque matin sous le toit de palme qui fait écran à la fournaise cambodgienne. Pas un battement de cil ne trahit leur fatigue. En sarong de soie, cheveux noués en chignon serré, elles effleurent le sol, aériennes, en dignes héritières des apsaras, ces nymphes célestes sculptées sur les bas-reliefs d'Angkor et dont le nom signifie, en sanskrit, «qui glisse sur les ondes». La troupe école des danseuses sacrées d'Angkor est enfouie parmi les bougainvillées et les jasmins, à une trentaine de kilomètres au nord de Siem Reap, la ville qui dessert la zone archéologique. A 20 ans, Srey Nin Sang, sarong indigo et visage de poupée, se sent investie d'une mission : «Je suis née sur le site sacré d'Angkor et je veux contribuer à préserver la culture khmère pour les générations futures», explique-t-elle. Comme elle, les danseuses de la troupe sont issues des villages pauvres des environs. Une vraie gageure au Cambodge, où le ●●●





A l'écart des circuits touristiques, certains temples ont conservé tout leur mystère

Les façades de grès rose du Banteay Srei, sanctuaire dédié à Shiva, resplendissent dans la lumière du soir. Les guerriers d'Hanumân, le dieu singe, montent la garde. Leur «vigilance» n'avait pas empêché André Malraux de dérober ici, en 1923, plusieurs bas-reliefs… remis en place depuis.

Au Bayon, il faut souvent se frayer un chemin parmi les forêts de perches à *selfie*

●●● ballet classique, art sacré, a longtemps été l'apanage exclusif de l'élite royale. Mais la détermination d'une femme a eu raison de l'étiquette. Ravynn Karet-Coxen, 65 ans, proche de la princesse Buppha Devi, elle-même ancienne ballerine, a fondé ce conservatoire en 2007 pour aider ces jeunes filles et leurs familles à s'en sortir (les artistes reçoivent cinquante-cinq euros par mois, l'équivalent du Smic local). Depuis, les danseuses sacrées ont triomphé à Phnom Penh, tourné aux Etats-Unis, et s'apprêtent maintenant à conquérir Paris. «Elles ont une responsabilité vis-à-vis de leurs dieux et de leurs ancêtres, à l'image des vestales romaines, affirme leur mentor. Chaque jour, elles méditent et prient avant de répéter.»

Au XIIIe siècle, un voyageur écrivit : «Je salue la perfection»

Lorsqu'elle danse, Srey Nin Sang esquisse le sourire énigmatique des apsaras ciselées dans le grès rose de Banteay Srei, tout proche, un bijou de temple du Xe siècle rendu célèbre en 1923 quand André Malraux, pas encore ministre de la Culture mais déjà amateur d'art, y arracha sans vergogne et à coups de burin deux sublimes sculptures. Pris la main dans le sac, le futur grand homme restitua son butin et échappa de justesse à la prison grâce à ses amitiés germanopratines (André Gide, François Mauriac, Jean Paulhan, entre autres) qui se mobilisèrent pour signer une pétition exigeant sa libération. Les Khmers ne sont pas rancuniers : à Siem Reap, le QG des Français s'appelle... Le Malraux. Dans ce troquet chic tenu par un colosse charentais, les oripeaux de l'Asie côtoient un antique gramophone mauve et une impressionnante collection de marques de cognac, tandis que le célèbre portrait de l'écrivain, crinière au vent et cigarette au bec, se tient tapi dans l'ombre d'un bouddha sculpté.

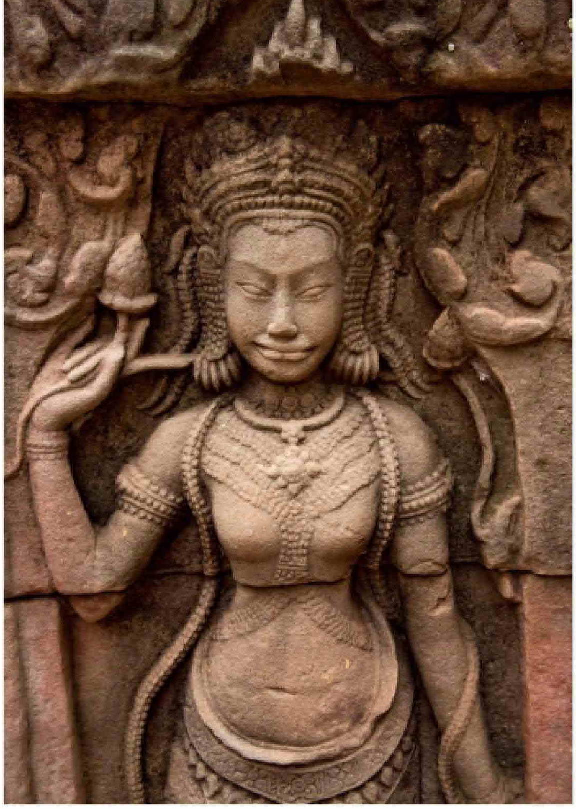
Que dirait Malraux s'il pouvait voir aujourd'hui s'animer ces apsaras plus vraies que nature ? Même s'il est assailli par les touristes du monde entier, Angkor, aujourd'hui, conserve sa part de sacré et de mystère. Ces derniers se contentent souvent du circuit obligé, réduit à quelques sites. Or en cherchant bien, il est toujours possible de ressentir le frisson de l'aventure, parfois à quelques kilomètres seulement des temples réputés incontournables. Et de saisir le rôle de premier plan que ce lieu joue encore dans l'identité khmère. Car Angkor n'est pas qu'un mythe de pierre, le plus grand site archéologique du monde (40 000 hectares), un patrimoine millénaire inscrit à l'Unesco et bichonné par une discrète armée de restaurateurs et de conservateurs cambodgiens mais aussi français, allemands, japonais, italiens, indiens, coréens... Ce trésor est bien plus que le cœur éteint d'un vaste empire khmer qui domina cinq cents ans durant – entre les IXe et XVe siècle – l'actuel Cambodge, une partie de la Thaïlande, du Laos et du Vietnam, et le témoin d'une civilisation qui inspira à Tcheou Ta-Kouan, voyageur chinois du XIIIe siècle, cet hommage lapidaire : «Je salue la perfection.» Comme une diva ●●●



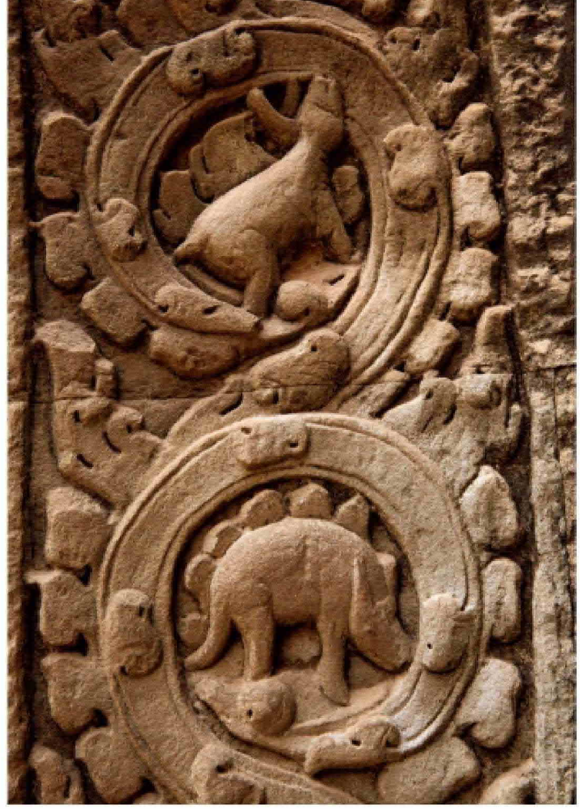
Avec ses tours ornées de visages divins, le Bayon est un



incontournable touristique. Les locaux ne voient pas toujours d'un bon œil ce flot de visiteurs… surtout quand ils escaladent, sacrilège, les colossales effigies.

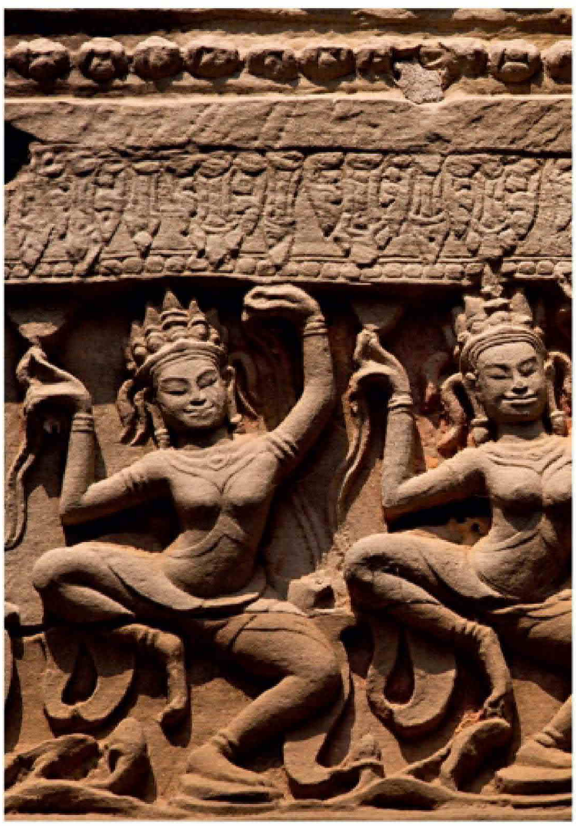


Les *devatas*, divinités gardiennes hindoues, sont les reines d'Angkor. Chaque sanctuaire (ici à Banteay Kdei) a les siennes.

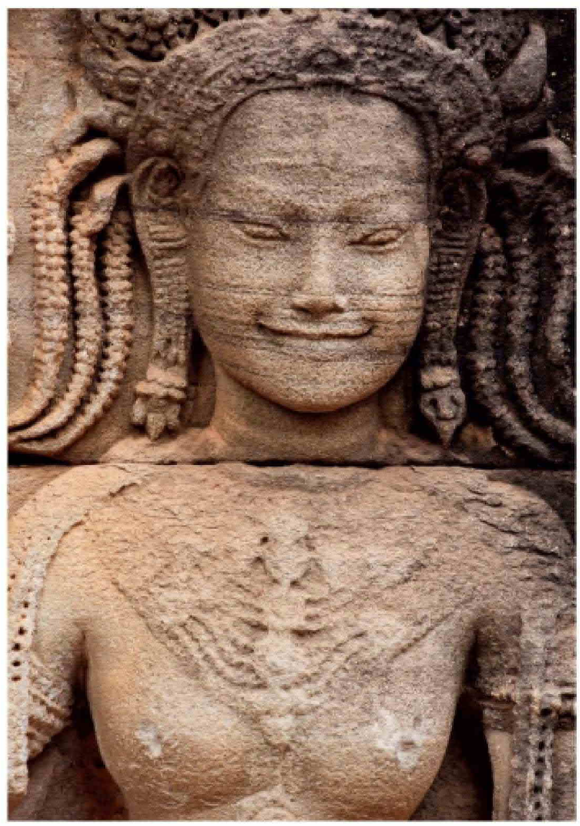


Un dinosaure à Ta Prohm ? Selon les hypothèses, il s'agirait d'un monstre mythologique… ou d'une vache sur fond de palmiers.

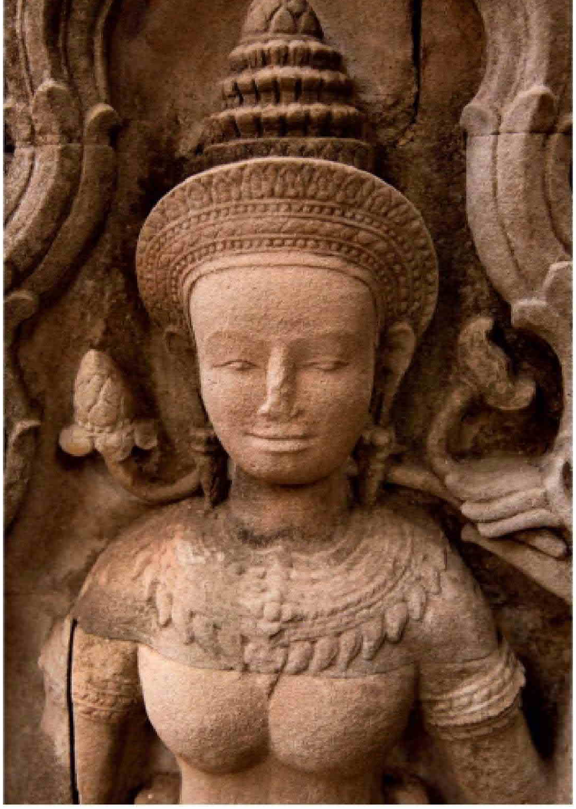
SUR LES MURS DES SANCTUAIRES, LE MINUTIEUX TRAVAIL DES RESTAURATEURS A



Une troupe d'apsaras, nymphes du panthéon hindou, exécutent leur danse sacrée sur ce bas-relief, à Preah Khan.



Sur une paroi d'Angkor Thom, le sourire de cette *devata* est si énigmatique que les guides la comparent à la Joconde.



Preah Khan fut un temple majeur du bouddhisme khmer qui intégra les divinités hindoues, comme les *devatas*.

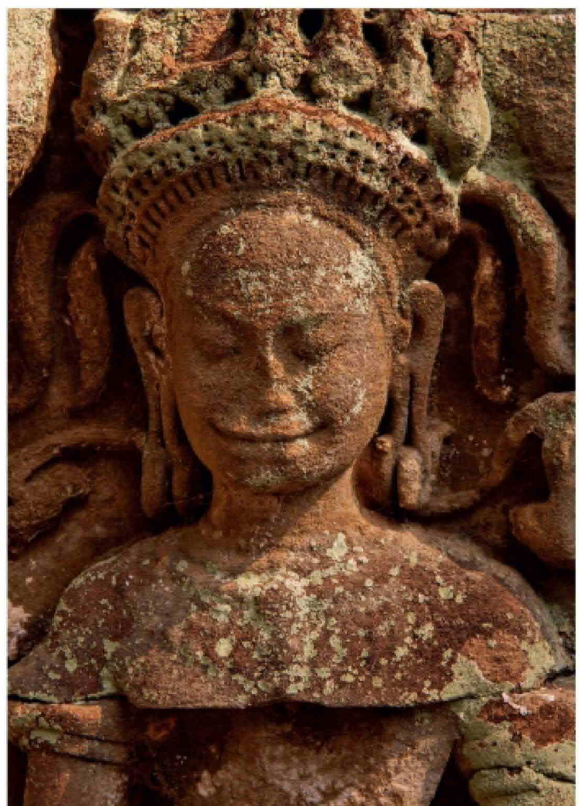


Etouffée par les racines d'un ficus cette déesse semble méditer sur l'impermanence des choses... y compris de la pierre.

FAIT SURGIR BAS-RELIEFS ET VISAGES QUI SEMBLENT SOURIRE AU NÉANT



Au XIIe siècle, le Bayon comptait 20 000 habitants. Ces fresques décrivent leurs activités : pêche et agriculture.



A Preah Khan, cette *devata* rongée par les lichens attend, impavide, de passer sous le pinceau des restaurateurs.

En 2015, Angkor a rapporté autant que la billetterie du château de Versailles



Dans l'enceinte du temple de Ta Som, un figuier étrangleur a poussé à même ce gopura (tour à l'entrée d'un temple hindouiste). Les restaurateurs hésitent à enlever l'arbre… et à rompre l'alliance subtile du minéral et du végétal.

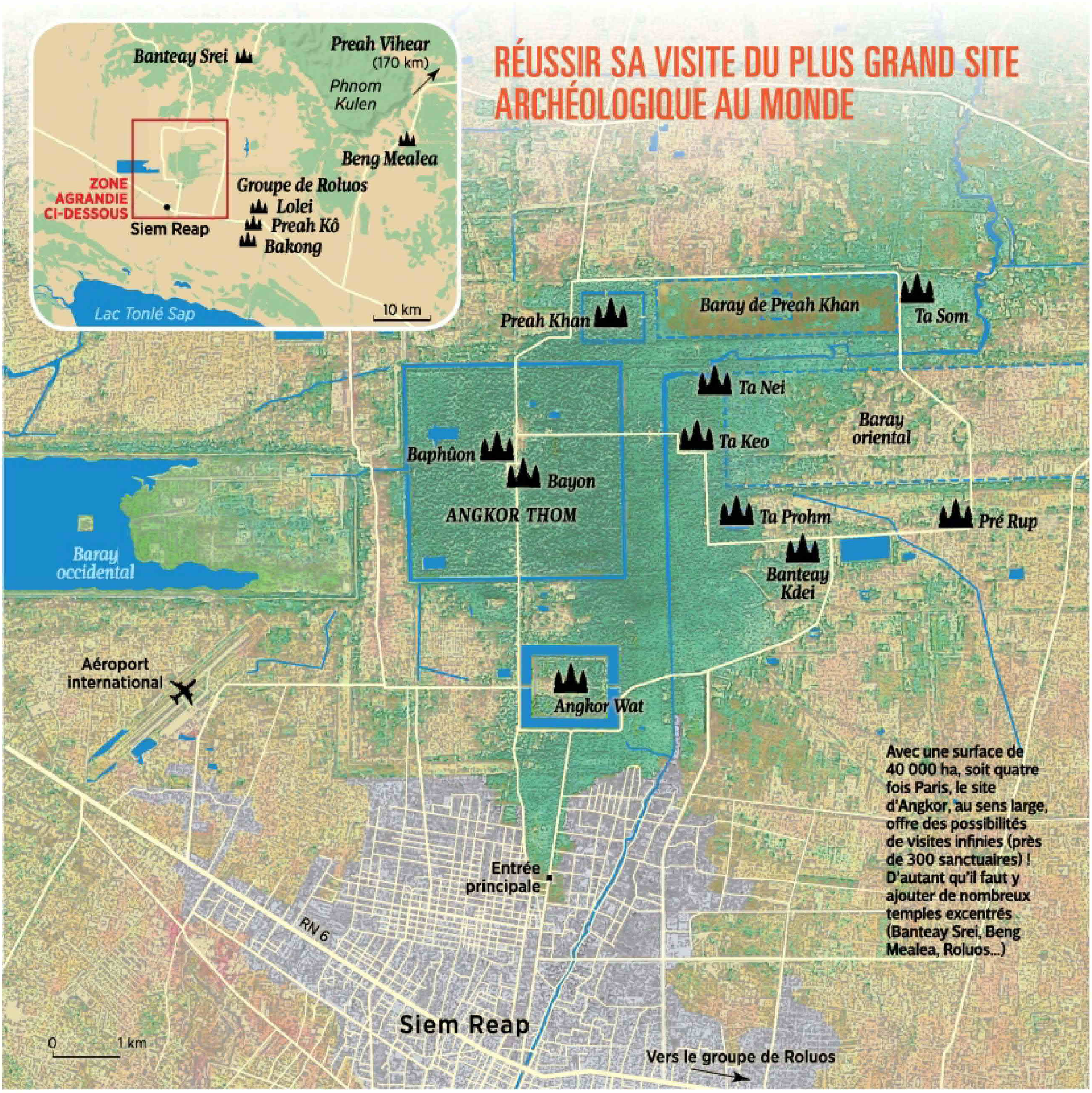
••• sur laquelle le temps n'a pas de prise, Angkor est une légende vivante. On habite ses villages de bois de palme, on pique-nique, glacières remplies à ras bord, le long des douves, on y tient commerce de jus de canne, de mangues et de noix de coco fraîches, on y fait la police, on y entretient les routes. Et l'on s'y recueille. Car pour les Cambodgiens, il s'agit d'un lieu sacré, la demeure des dieux de l'hindouisme et du bouddhisme (dont ils sont les dépositaires), en même temps que d'un emblème national plus fort que le roi lui-même : les dômes iconiques d'Angkor Vat, le plus grand des 287 temples recensés à ce jour dans la région, figurent sur les différents drapeaux du pays depuis les premières heures du protectorat français, en 1863. Même les Khmers rouges, prompts à saccager leur propre héritage, frappèrent l'étendard sanglant du Kampuchéa démocratique des célèbres tours en forme de tiares, entre 1975 et 1979.

Aujourd'hui, à qui appartient Angkor ? Aux Cambodgiens ? De moins en moins. A Angkor Vat, au Bayon aux 200 visages, au Ta Prohm prisonnier des figuiers étrangleurs, les monuments les plus fréquentés, c'est à travers une forêt de perches à *selfies* qu'il faut désormais se frayer un chemin. En 2015, 2,1 millions de touristes sont venus «saluer la perfection». Deux fois plus qu'il y a dix ans. En tête, de loin, se pressent les visiteurs asiatiques, Chinois (+24 % entre 2014 et 2015), suivis des Coréens et des Japonais. Puis viennent les Européens, Britanniques et Français aux premières loges. Pour ce royaume où 20 % de la population vivent avec moins de un dollar par jour, Angkor est une poule aux œufs d'or. L'an dernier, la vente des billets d'entrée a permis à l'Etat d'engranger cinquante-quatre millions d'euros, selon l'Apsara, l'autorité nationale qui gère le site. Presque autant que la billetterie du château de Versailles en 2015. En prenant en compte les revenus annexes (hôtellerie, restauration…), le tourisme des temples khmers a rapporté 2,7 milliards d'euros au Cambodge l'an passé, soit 15 % du PIB national.

Un code de conduite est affiché à l'entrée de chaque temple

Victime de son succès, dix siècles après sa création, Angkor doit faire face à une pression humaine pour laquelle elle n'a jamais été conçue : à l'exception d'Angkor Vat qui était un monastère, les temples étaient les sanctuaires exclusifs des dieux. Jadis, seuls les moines à la robe safran s'y rendaient pour déposer des offrandes, nourrir et vêtir les statues sacrées, que l'on sortait en procession une fois par an, le jour de leur fête. Désormais, ils n'y viennent presque plus. «Les monuments n'étaient habités ni par des monarques ni par des religieux, souligne Kerya Chau Sun, la porte-parole de l'Apsara. Ceux-ci se rendaient dans ces lieux uniquement pour organiser des cérémonies et rendre hommage à leurs divinités.» Le comportement de certains touristes a contraint l'Apsara à afficher, depuis décembre 2015, un code de conduite à l'entrée de chaque temple : une liste de dix interdits (ne pas importuner les moines, ne pas •••

Réussir sa visite du plus grand site archéologique au monde



Avec une surface de 40 000 ha, soit quatre fois Paris, le site d'Angkor, au sens large, offre des possibilités de visites infinies (près de 300 sanctuaires) ! D'autant qu'il faut y ajouter de nombreux temples excentrés (Banteay Srei, Beng Mealea, Roluos...)

Si vous voulez faire ce voyage

QUAND PARTIR ?
La saison sèche, de novembre à mars, est la meilleure d'un point de vue climatique. C'est aussi celle où l'afflux de touristes est le plus fort. Pour éviter les pics de fréquentation, certains privilégient donc les mois d'avril et mai, malgré les premières pluies et les températures en hausse.

COMMENT VISITER ?
Pour les temples les plus célèbres (Angkor Wat, le Bayon, Ta Phrom), il vaut mieux arriver au lever du soleil, avant la foule. Pendant les heures pleines (entre 9 h et 12 h, puis entre 14 h et 17 h), il est préférable de privilégier les sites un peu moins connus ou plus excentrés (Angkor Thom, groupe de Roluos...)

AVEC QUI PARTIR ?
La Maison de l'Indochine, qui nous a aidés à réaliser ce reportage, propose des voyages sur mesure en Asie du Sud-Est, et notamment un circuit «Grands sites du Cambodge», à la rencontre des trésors patrimoniaux du pays : quinze jours pour partir à la découverte des merveilles de l'architecture khmère, avec les temples d'Angkor en point d'orgue et les commentaires d'un historien spécialiste de l'art cambodgien pour enrichir les visites. A partir de 2 850 euros, vol compris. Contact : maisondelindochine.com



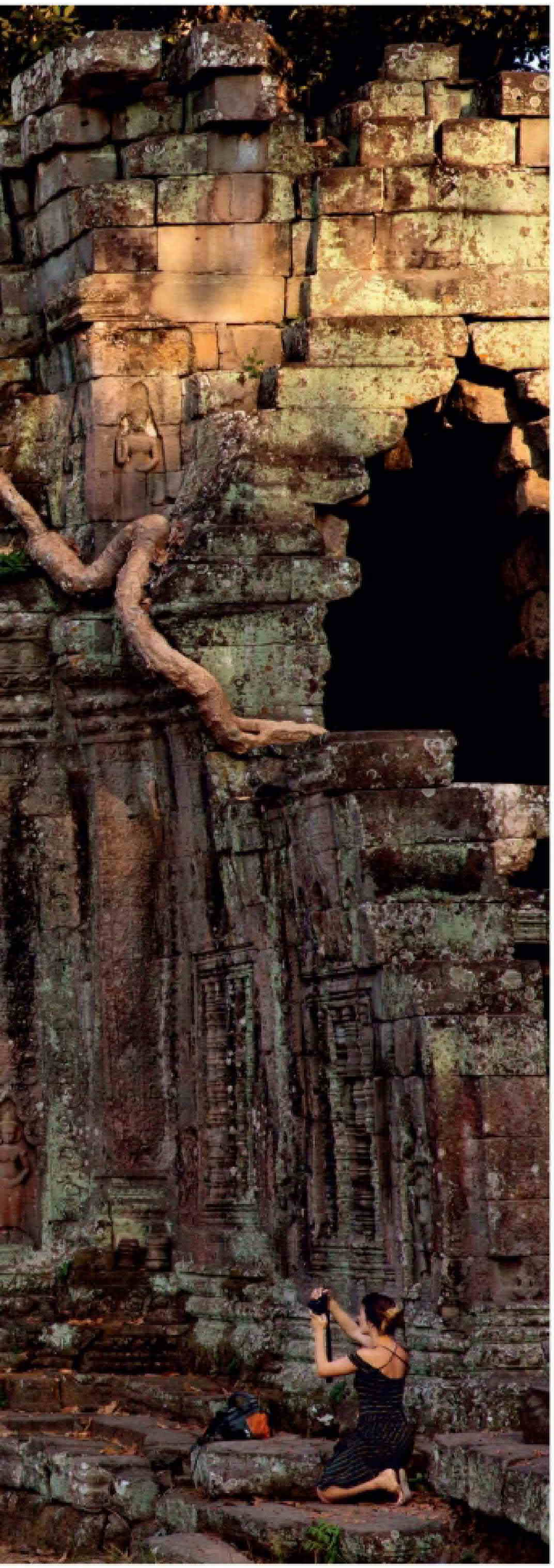


Même abandonnés, ces temples font partie de l'identité cambodgienne

Le temple de Preah Vihear fut édifié entre les IX[e] et XII[e] siècles, quand l'empire khmer contrôlait la majeure partie de la péninsule indochinoise. Situé aujourd'hui à la frontière avec la Thaïlande, le sanctuaire est l'objet d'une rivalité entre les deux pays, qui s'est soldée, en 2011, par des échanges de tirs.



A Preah Khan, ce fromager pose un dilemme aux archéologues : le laisser croître, et risquer que la voûte ne s'affaisse sous le poids ? Ou couper ses racines mêlées



à la pierre, créant ainsi un danger d'écroulement ?

Jadis, seuls les moines à la robe safran étaient admis dans ces lieux sacrés

••• détériorer les sculptures…) frappés au coin du bon sens, et pourtant… Au Bayon, Davy Tha, 23 ans, minois de chat sous son chapeau de paille, porte depuis deux ans la chemise bleu ciel et le blason des gardiens de l'Apsara. «Les gens font parfois des choses stupides, comme escalader les tours visages, au risque de se blesser grièvement, raconte-t-elle d'un air affligé. D'autres s'habillent de façon indécente.» Plusieurs fois au cours de la journée, la jeune femme prêtera un châle pour couvrir des épaules féminines impudiques, ou demandera à un touriste hilare de retirer sa main du sein de pierre d'une apsara. Un spectacle à mille lieues de la vision que le poète Pierre Loti donnait du Bayon dans son livre *Un pèlerin d'Angkor*, en 1910 : «De méconnaissables débris d'architecture apparaissent un peu partout, mêlés aux fougères, aux cycas, aux orchidées, à toute cette flore de pénombre éternelle qui s'étale ici sous la voûte des grands arbres. Quantité d'idoles bouddhiques, petites, moyennes ou géantes, assises sur des trônes, sourient au néant.»

A côté d'inscriptions antiques, des tags en chinois

Certains poussent l'outrage vraiment trop loin. En janvier 2015, trois étudiants français ont été expulsés manu militari d'Angkor Vat pour s'y être photographiés pantalons sur les chevilles. Sanction immédiate : six mois de prison avec sursis, 620 euros d'amende, et interdiction de territoire pendant quatre ans. Un mois plus tard, deux touristes américaines défrayèrent la chronique après avoir été surprises en tenue d'Eve, prenant des clichés scabreux dans le temple de Preah Khan. Même punition. Cette anecdote pourrait prêter à sourire mais elle a profondément blessé les Cambodgiens : «C'est une honte quand on pense à nos pauvres concitoyens qui doivent parfois économiser pendant des années pour pouvoir se rendre sur ce site sacré», déclare Kerya Chau Sun. Indécence, mais aussi vandalisme : à Angkor Vat, on peut voir des caractères chinois fraîchement gravés dans le grès d'une colonne, à côté de précieuses inscriptions en sanskrit.

A ces scènes peu reluisantes s'ajoutent d'autres problèmes : les cohortes de visiteurs piétinant les degrés de pierre des temples aggravent l'érosion ; le défilé de motos, de *tuk-tuk* – les motos-taxis locaux – et de 4x4 climatisés aux portes d'Angkor Thom, l'ancienne cité royale du grand roi Jayavarman VII, propage son lot de particules polluantes ; la multiplication des hôtels autour de Siem Reap épuise la nappe phréatique, au point, selon les hydrologues de l'Apsara, de menacer les fondations des monuments. Kerya Chau Sun, qui a récemment soutenu en France une thèse intitulée *Angkor, le poids du mythe et les aléas du développement*, connaît ces enjeux sur le bout des doigts. Et l'Apsara travaille à la gestion du flux des visiteurs, en instaurant des quotas pour les sites les plus fréquentés ou en encourageant les tour-opérateurs à orienter leurs clients vers des lieux moins connus. «Le site d'Angkor est •••





Certains sites sont boudés des foules, et chaque amoureux d'Angkor a son favori

Consacré en 881, le Bakong est le premier temple-montagne dressé par les Khmers. Ses escaliers, défendus par des lions en pierre, escaladent une pyramide à cinq degrés, symbolisant le mont Meru, l'axe du monde selon les hindous. Au fond, une pagode bouddhiste moderne a été construite pour les villageois.



Mélange de danse et de théâtre, le ballet khmer s'inspire du Râmâyana, grande épopée hindouiste. Les mouvements codifiés des danseuses miment l'histoire du roi Râma délivrant son épouse d'un démon.

Pour restaurer le plus fidèlement, les archéologues travaillent «en mode puzzle»

••• immense et ne se limite pas à quelques monuments phares», souligne-t-elle. Ces trésors boudés des foules s'appellent Prè Rup, Banteay Kdei, Preah Kô, Bakong, Ta Som, Beng Mealea, Ta Keo... Chaque amoureux d'Angkor a son temple favori.

Ta Nei, par exemple, qui se cache dans la jungle, au bout d'une piste impraticable par les *tuk-tuk*. Même pour un conducteur aussi chevronné que Piseth Rin, alias Mr Troll (tous les chauffeurs ont un surnom), qui arbore la dernière coupe à la mode, cheveux rasés sur les côtés. C'est donc à pied que l'on gagne ce charmant petit temple de latérite et de grès, qui fut édifié à la fin du XIIe siècle sous le règne de Jayavarman VII. A huit heures trente du matin, la chaleur est déjà anesthésiante. Pas un souffle d'air ne chatouille les feuilles des gommiers, des banians aux troncs obèses et des fromagers à l'écorce de nacre. A l'exception du gardien, personne. Seuls le hululement des gibbons et le tapage strident des grillons viennent contrarier le silence souverain.

Aux manettes du chantier, une architecte française

Ta Nei n'est sans doute pas le plus spectaculaire des temples d'Angkor, quoiqu'il compte quelques beaux linteaux aux thèmes bouddhiques et de graciles sculptures de *devatas* (divinités mineures hindoues). Mais il est l'un des rares à être resté prisonnier de la forêt et oublié des restaurateurs. Personne n'a encore cherché à mettre de l'ordre dans ce chaos de pierre endormi parmi les lianes. On peut le regretter. Ou pas... tant est savoureuse la sensation d'y goûter – modestement – l'émerveillement des découvreurs européens d'Angkor. Tous succombèrent au ravissement, du naturaliste Henri Mouhot au poète Pierre Loti.

A une dizaine de kilomètres à l'ouest de Ta Nei, c'est une tout autre histoire. Là, 130 personnes s'activent à la reconstruction du Mébon occidental, un petit temple érigé au XIe siècle sur une île artificielle au milieu du *baray* occidental, le plus grand réservoir d'eau (huit kilomètres sur deux) creusé par les rois d'Angkor. Hors de la mousson, de novembre à avril, le *baray* est à sec et l'on rejoint le sanctuaire dans un véhicule tout-terrain qui fonce bride abattue pour ne pas s'enliser dans les fonds sablonneux. Aux manettes de ce chantier, l'architecte française Maric Beaufeïst, tempérament d'acier sous son casque de sécurité, officie depuis septembre 2014 pour le compte de l'EFEO, l'Ecole française d'Extrême-Orient, créée en 1898. La jeune femme a repris les travaux entamés un an plus tôt au Mébon par Pascal Royère, un architecte virtuose qui a remonté pièce par pièce, entre 1995 et 2012, le Baphûon, l'un des plus grands temples d'Angkor. Pascal Royère, décédé subitement en 2014 à 48 ans, s'était notamment distingué en appliquant à ce casse-tête gigantesque la méthode de l'anastylose, c'est-à-dire tout remonter à l'identique avec les blocs épars trouvés au sol et combler les manques de façon à ce que l'on puisse distinguer l'ancien du moderne. Au Mébon, un temple bassin dont l'enceinte carrée mesure 100 mètres de côté, l'anastylose est aussi de rigueur, avec ses contraintes : «Pour le moment, on est en "mode puzzle", explique Maric Beaufeïst. Lorsque l'inventaire des blocs a été fait, on a d'abord pensé qu'ils y étaient tous. En réalité, il en manquait pas mal. Et parmi ceux qu'on a retrouvés enfouis, beaucoup avaient été

altérés par l'eau.» Une digue de protection a depuis été érigée autour du site pour le protéger des flots. Remettre le Mébon sur pied représente un défi pour les architectes, qui ne disposent que d'informations parcellaires à son sujet. Aucune stèle de fondation, comme il en existe dans la plupart des autres temples et qui indique aussi bien leur date de construction que le nom de leur fondateur, n'a été retrouvée. L'histoire du site est digne d'une intrigue à la Gaston Leroux : en 1936, alors que le temple souffrait de fréquents pillages, un paysan du cru vint trouver le français Maurice Glaize, le conservateur d'Angkor. Il lui expliqua que Bouddha lui était apparu en rêve et lui avait demandé de venir le délivrer des terres où il étouffait. Le brave homme se rendit alors sur l'îlot central du Mébon, creusa au fond d'un puits et, miracle ! exhuma une extraordinaire statue de bronze représentant Vishnou couché. Ce colosse de quatre mètres de long repose aujourd'hui au Musée national de Phnom Penh.

A défaut d'indices détaillés, l'équipe du Mébon doit faire appel à tous les talents. A commencer par celui des sculpteurs khmers. On les trouve facilement en suivant le «tac tac» des ciseaux et des gradines aux dents pointues. Avec ces outils, les hommes égalisent la surface et les arêtes des blocs de grès qui viendront combler les manques. Au millimètre près. Ils œuvrent accroupis, près d'un petit autel bouddhique improvisé où se consument des bâtons d'encens. Penché au-dessus d'eux, un grand bonhomme coiffé d'un bob, tout droit sorti d'un film de Jacques Tati. Dominique Thollon, chef de chantier que l'imminence de la retraite accable, est un personnage. Sa première pierre, il l'a taillée à l'âge de 5 ans, dans la carrière où travaillait son père. Devenu sculpteur, il fut victime d'un accident qui rendit sa main droite inutile. N'étant pas du genre à se laisser démonter, il s'aventura alors dans des rallyes en Afrique, remporta un prix au concours de sculpture sur glace à Fairbanks en Alaska... et finit par tomber sur un documentaire portant sur le projet de Pascal Royère au Baphûon. Ni une ni deux, il le contacta, puis collabora avec lui jusqu'au bout. La plupart des sculpteurs khmers employés sur le chantier du Mébon ont fait leurs armes au Baphûon, formés par lui.

Quand le Mébon sera achevé, début 2019 espère Maric Beaufeïst, on imagine la magie d'une traversée en bateau jusqu'au sanctuaire affleurant du *baray* en eau... Pour l'heure en marge des circuits touristiques, le site attire des curieux, comme ces lycéens khmers arrivés par grappes de trois ou quatre sur leurs Honda et qui lisent attentivement les panneaux détaillant l'histoire du temple.

«La surfréquentation permet de financer la restauration»

Pour l'instant, le financement du projet (500 000 euros par an apportés par le ministère de la Culture français et l'Apsara) est garanti jusqu'à la fin de l'année. Un budget alloué à la restauration. Pas à la recherche. Au Mébon, on reconstruit, mais l'essentiel des fouilles reste à faire. Qui sait quelles merveilles reposent encore sous les sables du *baray*... «Où que vous creusiez à Angkor, vous trouvez un trésor», lance l'ex-directeur de l'EFEO, Dominique Soutif. «Il y a ici une telle concentration de temples. C'est comme si l'on mettait toutes les cathédrales de France en région parisienne !» Le chercheur, qui a quitté son poste en juin dernier, reconnaît que l'explosion du tourisme à Angkor pose problème mais reste nuancé : «La surfréquentation permet aussi de financer la conservation de ces chefs-d'œuvre», rappelle-t-il.

La saison sèche tire à sa fin et les rizières assoiffées se succèdent le long de la route d'Angkor Vat. Au loin, les palmiers à sucre zèbrent l'horizon, tendus vers le ciel comme des totems. Un camion livre des pains de glace, découpés sur place à la scie. Des écoliers en uniforme rentrent à la maison, juchés sur des bicyclettes trop grandes pour eux. Les conducteurs de *tuk-tuk* piquent un somme dans leur hamac de toile en attendant le retour des touristes. Voyageurs partis explorer les temples pour s'incliner à leur tour, comme le pèlerin d'Angkor Pierre Loti, devant les «glorieux restes d'une nation éclairée». ■

Aline Maume

LES AVENTURIERS DE LA CITÉ PERDUE

«Lui, c'est la star», annoncent ses collègues de l'Ecole française d'Extrême-Orient (EFEO) de Siem Reap. L'archéologue Jean-Baptiste Chevance, 41 ans, enfourche sa moto et file avec son équipe en direction du Phnom Kulen, la «montagne des litchis» en khmer. Située à quarante kilomètres au nord-est d'Angkor, cette éminence de grès de 487 mètres de haut, enfouie sous la jungle, est le château d'eau de la région. Fief des Khmers rouges jusqu'en 1996, elle ne fut déminée qu'en 2008. Là, Jean-Baptiste Chevance et son homologue australien Damian Evans, explorent depuis 1999 les vestiges d'une ancienne capitale, Mahendraparvata, édifiée au IXe siècle par Jayavarman II, le fondateur du royaume d'Angkor. Ils utilisent une technologie révolutionnaire, le Lidar (un radar laser héliporté) qui a permis, en 2012, de percer l'épais couvert forestier et d'y révéler les traces d'une ville avec ses rues, canaux, digues, bassins... La campagne du Lidar en cours (2015-2020), livrera sans doute de nouveaux indices.



Erika Piñeros

Grâce à un système de radar révolutionnaire, l'archéologue Jean-Baptiste Chevance a exhumé les ruines d'une ville du IXe siècle cachée sous la jungle.

RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES SUR bit.ly/geo-photos-angkor

DÉCOUVREZ DES VIDÉOS D'ANGKOR SUR bit.ly/geo-video-angkor


DR

SEBASTIAN STRANGIO
Ce journaliste australien basé à Phnom Penh est l'auteur de *Hun Sen's Cambodia* (Yale University Press, 2014, non traduit en français), une analyse en profondeur de l'histoire récente du pays.

« Un mirage démocratique »

Ravagé par le régime totalitaire des Khmers rouges (1975-1979), puis ruiné par l'occupation vietnamienne, le Cambodge a été placé, entre 1992 et 1993, sous tutelle des Nations unies afin d'amorcer sa transition démocratique. Vingt ans après, l'objectif est loin d'être atteint : entraves répétées aux droits de l'homme, oligarchie corrompue, conflits d'intérêts, et un Premier ministre omnipotent qui freine l'émergence du multipartisme... La démocratie cambodgienne, une chimère ?

GEO : Dans quelle situation politique se trouve le pays aujourd'hui ?
Sebastian Strangio : Depuis la mission menée par les Nations unies, le Cambodge s'est doté d'un système politique démocratique : il a adopté une constitution libérale, et signé, plus ou moins de bonne grâce, la plupart des grands traités internationaux sur les droits de l'homme. Mais la réalité du pouvoir, elle, n'a pas évolué. Celui-ci continue de s'appuyer sur des relations étroites entre le monde des affaires et la sphère politique. La société est fortement hiérarchisée, avec une forme de clientélisme que l'on retrouve à tous les échelons. Si l'on regarde sous ce maillage de relations personnelles, on se rend compte que très peu d'institutions politiques fonctionnent correctement. La démocratie reste un mirage.

Il y a pourtant eu des améliorations notables depuis l'époque du Kampuchéa démocratique...
Tout est relatif. Evidemment, si l'on compare le Cambodge contemporain aux époques antérieures, on peut dire que les mandats successifs de Hun Sen, Premier ministre presque sans interruption depuis 1993, ont été plutôt positifs. Mais à l'aune des standards universels, en matière de droits de l'homme notamment, le bilan est loin d'être brillant. En plus de la très forte corruption, on assiste à des violations flagrantes de la liberté d'expression et de la presse. Cette année, la mort de Kem Ley, un opposant politique abattu en pleine rue, a ainsi suscité un vif émoi parmi les Cambodgiens. Beaucoup y ont vu la marque d'un assassinat politique commandité par le régime.

Comment expliquez-vous la longévité politique de Hun Sen, qui reste l'homme fort du pays depuis un quart de siècle ?
Contrairement à tous ceux qui ont dirigé le Cambodge avant lui, Hun Sen est né, en 1952, dans une modeste famille de paysans du Kampong Cham [région du centre du pays]. Il a connu la misère et les privations, et en a gardé cette capacité à s'adresser au peuple dans un langage qu'il est capable de comprendre, en lui parlant de la vie agricole et des caprices de la météo. Mais la principale raison de sa longévité politique, c'est son pragmatisme. Hun Sen a su composer avec le Cambodge tel qu'il était, plutôt que de mettre en avant un Cambodge rêvé. Il a su tirer parti du désir de ses concitoyens de sortir du chaos, en exagérant son rôle dans la chute des Khmers rouges, et en affirmant être le seul rempart contre un retour de la guerre et des massacres. Doté d'une idéologie flexible, Hun Sen se révèle un expert quand il s'agit de percevoir les faiblesses de ses opposants, de saisir l'opportunité décisive. C'est un maître ès manipulations politiques.



Heng Sinith / AP - SIPA

Le 11 juillet 2016, une foule immense s'est réunie pour les obsèques de Kem Ley, un commentateur politique très critique à l'égard du gouvernement, assassiné en pleine rue, à Phnom Penh.

Hun Sen se passionne pour les réseaux sociaux, et en particulier pour Facebook. Quelle stratégie se cache derrière cet enthousiasme ?
Il s'agit là d'un autre signe de sa flexibilité politique, celle-là même qui lui a permis de se maintenir au pouvoir depuis près de trois décennies. Au fil des années, Hun Sen a montré son habileté à changer de tactique rapidement afin d'améliorer ses perspectives. Il a trouvé dans Facebook un nouveau moyen de communiquer directement avec le peuple cambodgien – une technique que le parti d'opposition, le CNRP (Parti du sauvetage national cambodgien), avait déjà utilisée avec efficacité au cours des élections de 2013. C'est devenu pour Hun Sen un levier stratégique crucial pour tenter de reconquérir les votes perdus au profit de son mouvement, le CPP (Parti du peuple cambodgien). Reste à voir si cette stratégie sera gagnante ou non.

Le roi Norodom Sihamoni peut-il peser en matière politique ?
Le Cambodge est une monarchie constitutionnelle, dans laquelle le roi n'a aucun pouvoir politique. Certes, le peuple respecte Norodom Sihamoni pour sa fonction symbolique. Mais il n'est pas aussi populaire que son père, Norodom Sihanouk. C'est en partie dû au fait que le CPP a pris le contrôle sur le roi : il maîtrise son agenda et s'assure qu'il ne peut pas établir un lien direct et intime avec le peuple. L'autre élément d'explication, c'est que Norodom Sihamoni n'a jamais réellement voulu être roi. Son rêve, c'était de devenir un artiste à Paris !

Quelle est l'influence du Cambodge sur la scène régionale ?
C'est un Etat qui joue un rôle de plus en plus important dans la région en tant qu'allié proche de la Chine. Récemment, Phnom Penh a été accusée de prendre le parti de son puissant voisin dans les questions relatives aux conflits en mer de Chine du Sud, sabordant du même coup le consensus de l'ASEAN (Association des nations de l'Asie du Sud-Est) sur le sujet. Ce soutien inconditionnel envers la Chine témoigne d'un échange de bons procédés, lié aux centaines de millions de dollars de prêts et d'investissements consentis par la République populaire au cours des quinze dernières années. Pour Hun Sen, les largesses chinoises représentent également une soupape de sécurité qui permet d'évacuer la pression mise par les Occidentaux sur l'amélioration de la gouvernance et des droits de l'homme. Avec le risque de devenir le vassal de Pékin.

Si l'opposition gagne les prochaines élections, en 2018, peut-on s'attendre à une transition pacifique ?
Tout au long de son histoire, le pays n'a jamais connu de transition paisible d'un régime à un autre. Par ailleurs, Hun Sen n'est vraiment pas le genre d'homme à accepter d'abandonner le pouvoir sans combattre, et le mot «compromis» est absent de son vocabulaire moral et mental. Passer le relais à son successeur en évitant de mettre le pays à feu et à sang, cela sera le gros challenge auquel l'indétrônable Premier ministre devra faire face dans les années à venir. Le sort du Cambodge en dépend. ■

Propos recueillis par Aline Maume et traduits de l'anglais par Clément Imbert



Photos : Pascal Meunier / Cosmos

Dans la baie de Thaïlande, face à Sihanoukville, l'île de Koh Rong Samloem a gardé son côté brut. Sur un cordon de sable ivoire, s'échelonnent des bungalows



sur pilotis, raccordés à l'électricité deux heures par jour.

La douce nostalgie de la Riviera khmère

Plages paisibles, villas coloniales au charme désuet et le meilleur poivre du monde… A mille lieues de la frénésie balnéaire du voisin thaïlandais, flânerie le long d'un littoral encore tout vibrant de sa splendeur passée.

PAR LOÏC GRASSET (TEXTE) ET PASCAL MEUNIER (PHOTOS)



C'est un lieu à part, hors du temps et de l'espace, une ville fantôme posée, incongrue, entre la mer et la forêt primaire. Sur les collines de Kep, qui plongent en pente douce vers le golfe de Thaïlande, affleurent, entre flamboyants et fromagers, les vestiges émouvants d'une centaine de villas de maîtres, au dessin futuriste influencé par le mouvement Bauhaus ou par le modernisme de Le Corbusier. Aujourd'hui éventrées, recouvertes d'une végétation exubérante, ces demeures autrefois resplendissantes sont livrées depuis quarante ans aux macaques, aux chiens errants et squattées par de pauvres hères en guenilles qui dorment à même le sol, sur des nattes en feuilles de palmier. Sur les murs lépreux, apparaissent çà et là des impacts de balles et des trous d'obus, meurtrissures du régime des Khmers rouges. Contre un ou deux dollars glissés dans la pogne d'un gardien à la voix de rogomme, on peut y pénétrer et découvrir des trésors architecturaux. Ainsi, le palais du roi ●●●





Sur ces plages presque désertes, le luxe c'est de se sentir seul au monde

Les rares *guesthouses* de Koh Rong jouent à fond la carte de l'isolement en proposant aux plaisanciers de jouer aux Robinsons. Même si l'île compte une poignée de restaurants de plage, certains poussent leur désir d'autarcie jusqu'à tenter de pêcher leur repas à mains nues !



La culture du poivre fait la fierté de la région de Kampot. Ces précieuses graines furent le premier produit cambodgien à bénéficier d'une AOP.

••• Norodom Sihanouk : une terrasse réservée au bridge, un belvédère orienté vers le soleil couchant, avec vue panoramique sur une baie d'une infinie poésie, et l'île du Lapin, réputée pour sa plage de sable blanc, où Sa Majesté organisait, dit-on, de mémorables parties de cache-cache.

A trois heures de route mal carrossée et 170 kilomètres de la capitale, Phnom Penh, Kep était surnommée, dans les années 1960, le Saint-Tropez d'Extrême-Orient ou la Riviera khmère. «C'était, depuis le début du XX[e] siècle, le lieu de villégiature des colons français installés sur la Côte d'Opale, une région qui s'étend de la toute proche frontière vietnamienne jusqu'à Kampot, explique l'historien et linguiste Jean-Michel Filippi. Un littoral unique, courtisé autrefois par les marchands chinois et les envahisseurs annamites ou siamois, car il constituait aussi l'un des rares lieux de mouillage pour les bateaux.» Nulle part ailleurs au Cambodge, les couchers de soleil, tantôt mordorés, tantôt incarnats ne sont aussi beaux. Et nulle part ailleurs au Cambodge le souvenir, surtout architectural, du protectorat français (1863-1953) n'est aussi vivace. Mais ici, dans une région qui fut jusqu'au sortir des années 1990 l'un des derniers bastions des Khmers rouges, les stigmates des horreurs de la guerre sont indélébiles et, pour des populations restées miséreuses, le retour à la prospérité est lent et douloureux.

Dans l'île du Lapin, le roi Sihanouk organisait des parties de cache-cache

Majestueuse, rénovée avec soin, avec son fronton en meulière, la villa Thomas, du nom du premier gouverneur de Kep, Thomas Kieffer, est située en bord de mer. Achevée en 1908, elle est historiquement la première bâtisse de la ville. Mais l'âge d'or de Kep remonte aux années 1950-1960, quand le roi Sihanouk décide d'en faire «son havre de paix». La bonne société fraîchement émancipée de la curatelle française y fit alors construire ses maisons de



A Kep, le crabe bleu est la principale source de revenus. Dans cette famille de pêcheurs, quatre générations cohabitent sous le même toit.

vacances. Les architectes cambodgiens Vann Molyvann et Lu Ban Hap rivalisèrent de créativité et d'innovation en imaginant des villas minimalistes, aux lignes épurées, intelligemment ouvertes à la brise marine – l'air conditionné n'existait pas – en forme d'oiseau ou de dragon.

Puis la révolution khmère rouge coupa l'élan du renouveau architectural cambodgien et plongea Kep dans le chaos et l'oubli pour des décennies. Symboles de la bourgeoise corrompue, les maisons furent tantôt saccagées, tantôt rendues à la nature ou réquisitionnées par les soldats de Pol Pot. La superbe villa Romonea par exemple, propriété d'un chirurgien abattu d'une balle dans la tête en pleine salle d'opération, à Phnom Penh, le jour même de la chute de la capitale cambodgienne. «Transformée en poissonnerie pour les hauts dignitaires khmers rouges, puis saisie par l'armée d'occupation vietnamienne pendant dix ans, elle a souffert même si elle a eu plus de chance que d'autres propriétés, où vraiment tout, escaliers, châssis, fenêtres, a été démonté...», explique son directeur, Stéphane Arrii, un Français qui, après deux ans de rénovation, l'a transformée en maison d'hôtes chic tout en gardant son esprit originel.

A Kampot, on effectue un voyage dans le temps

De nombreuses demeures ont été ainsi restaurées, même si 120 d'entre elles restent à l'abandon. Les promeneurs du week-end reviennent. Et Kep a recouvré un peu de son lustre d'antan. Pour s'en convaincre, direction le marché aux crabes, sur le front de mer, le dimanche de bon matin. Brochettes de bonite ou de calmars, jarres de *teuk trey*, une sauce de poisson fermentée à l'odeur puissante, tout se négocie dans un joyeux tintamarre. A commencer par ces crabes, goûteux et à la chair ferme, qui font la réputation de la ville et sont transbahutés de la mer aux étals dans des paniers d'osier. Ici, il faut scruter, trier et marchander avec théâtralité. A peine le client a-t-il acheté ses crustacés – huit à douze euros le kilo – que des matrones coiffées du *krama*, le foulard traditionnel cambodgien, lui proposent de les faire cuire dans d'immenses cuves en laiton posées sur des fagots et du charbon de bois, dont l'eau est mise à bouillir dès six heures du matin. Les pêcheurs de crabes de Kep vivent quelques kilomètres en amont, dans des conditions très précaires, entassés dans des •••


"365"



Symboles de la bourgeoisie corrompue, les villas furent saccagées par les Khmers rouges

Dans les années 1960, Kep était appelée la Saint-Tropez d'Extrême-Orient. Mais ses prestigieuses demeures coloniales, bâties pour les élites françaises et cambodgiennes, sont en ruine. Certaines ont été restaurées, mais 120 sont toujours à l'abandon, livrées aux intempéries et à la végétation.



Cette villa de style Le Corbusier fut la propriété de l'ancien gouverneur de Kep. Depuis, elle a été rénovée, et fait partie d'un hôtel cinq-étoiles avec une vue imprenable sur le golfe de Thaïlande.

••• baraquements de tôle ondulée et de bois de récupération. «C'est un métier très dur, témoigne, visage parcheminé et panse de Bouddha, Kong Young, propriétaire d'un des pontons du village où sont arrimées une vingtaine de barcasses. Il faut pêcher de cinq heures du soir à cinq heures du matin et il y a de plus en plus de pêcheurs et de moins en moins de crabes. Les bons mois, on gagne 150 à 200 dollars (140 à 180 euros).» L'écologie, la pêche durable et responsable, personne ici n'y songe. «Mais a-t-on le choix ?» poursuit Chork Chun, trente ans de pêche derrière lui et père de six enfants. Des repos de trois à quatre mois devraient être respectés pour laisser les crabes se reproduire. Mais comment vivre alors ? Nous n'avons d'autre alternative que de pêcher, pêcher et pêcher…» De fait, la plupart de ses amis sont à la merci d'usuriers, les négociants en fruits de mer et poissons, qui leur rachètent le crabe entre trois et cinq euros le kilo, le revendent le triple et leur prêtent de quoi financer bateaux et matériel à un taux de 6 à 7 % par mois. A ce rythme-là, on ne pêchera plus de crabes à Kep dans vingt ans. On n'y trouve déjà plus de tortues de mer ou d'holothuries.

«C'est triste, regrette Neak Sovannary, le gouverneur de la municipalité de Kampot, capitale de la province. Avec le poivre cultivé dans la région depuis huit siècles et réputé le meilleur du monde, la pêche et particulièrement la pêche aux crabes constituent les principales ressources de nos populations. Ici, il n'y a aucune industrie. Nous avons toujours été très pauvres, il n'y a pas vraiment d'aide publique. Alors, nous devons nous débrouiller.» Un brin philosophe, cet ingénieur en bâtiment, la soixantaine, formé en dans l'ex-République démocratique allemande, savoure un verre de shiraz sur le sofa du Fish Market, l'ancienne criée de Kampot devenue un bar chic. Il est fier d'avoir réussi à grappiller, ça et là, entre la Banque asiatique pour le Développement ou l'Association des maires francophones, de quoi rénover les bâtiments construits il y a un siècle et qui font de Kampot l'une des villes d'Asie du Sud-Est où l'architecture coloniale française est la mieux préservée.

La balade sur les bords de la rivière, où se trouvent le bâtiment ocre de la Croix-Rouge cambodgienne, l'ancienne résidence du commandant militaire, et l'ex-palais du gouverneur transformé en un admirable musée de poche, permet de conclure que le travail a été bien fait. A Kampot, on effectue un voyage dans le temps, 140 ans en arrière, quand les colons français avaient fait de cette ville, alors peuplée pour un tiers de Chinois, leur principal comptoir maritime, en y développant la culture et l'exportation du poivre. Pour le voyageur habitué au vacarme et à la pollution des grandes villes d'Asie du Sud, Kampot est une oasis de calme incomparable. Le soir à la fraîche, on n'entend que le froufrou des ailes des lucioles qui se font la cour sur les bords de la rivière salée.

Pour les colons français, on construisit une station thermale en pleine jungle

Quarante kilomètres en aplomb de Kampot, à 1 080 mètres d'altitude, au sommet du Bokor, la montagne de «la bosse du zébu», on tombe sur une pièce montée de béton d'où l'on jouit d'une vue époustouflante sur le littoral, de l'île vietnamienne de Phu Qoc à la chaîne des Cardamomes qui

jouxte la Thaïlande. C'est là l'empreinte la plus effrayante et abracadabrante du protectorat français. En 1917, François Marius Baudoin, résident supérieur à Kampot, se lança dans un projet démentiel et pharaonique : la création, pour les 35 000 colons français d'Annam, du Tonkin, du Laos et du Cambodge, d'une station thermale au sommet d'un à-pic de forêt primaire humide, à côté des chutes d'eau de Popokvil – littéralement «là où les nuages s'amoncellent». La construction dura sept ans et causa la mort de 1 000 forçats cambodgiens. «Le clou de la station thermale était le Bokor Palace Hôtel, inauguré en 1924, avec trente-huit chambres qui devaient offrir un confort comparable à celui de la Côte d'Azur», raconte l'économiste Luc Mogenet dans son livre *Kampot, miroir du Cambodge* (éd. You-Feng, 2003). La clientèle visée : les passagers du navire Bangkok-Saigon qui faisait escale sur la Côte d'Opale, en aval de Kampot. Abandonné en 1940, puis transformé en casino dans les années 1960 par le roi Sihanouk, le Bokor Palace a aussi servi de base arrière aux Khmers rouges dans les années 1970.

Un magnat du pétrole veut ouvrir ici un parc d'attractions

A 300 mètres de là, 10 000 à 15 000 Chinois de Kampot ont été précipités par leurs tortionnaires dans le vide, depuis une falaise, sans autre forme de procès. On arrive au Bokor Palace par une route de montagne serpentant à travers la jungle. De l'ancien palace ne restent que des ruines plutôt bien entretenues et une gigantesque cheminée qui n'a probablement jamais servi. En contrebas, une église minuscule aux murs mâchurés de slogans de propagande, l'une des rares à n'avoir pas été mise à sac par les Khmers rouges.

Sok Kong, le magnat cambodgien du pétrole, a reçu de l'Etat la montagne en concession, en 2008. Depuis, la jungle a été largement déboisée. Un vaste projet immobilier avec des tours et un parc d'attractions est en projet. Son premier avatar est déjà en place, un casino hôtel jaune canari, kitsch et d'une grande laideur, destiné aux touristes chinois et vietnamiens. L'Histoire ? L'héritage ? On en fait peu de cas. Et le Bokor, fascinant et singulier, perd peu à peu de son mystère. ■

Loïc Grasset

En attendant le déluge

Phénomène climatique vital pour le pays, la mousson était encore en retard cette année. Conséquences : des pénuries d'eau et une sécheresse record.

PAR ALINE MAUME (TEXTE)



Sebastian Wasek / Alamy

Malgré les risques d'inondation, les pluies sont accueillies avec joie et gratitude par les Cambodgiens, comme ici, à Siam Reap.

Avec ses baraques de bois perchées sur pilotis, Chhouk Sor est un village cambodgien comme les autres, à une trentaine de kilomètres au nord de Siem Reap. Ici, on a toujours vécu au rythme de la mousson, d'un carré de patates et d'un papayer, sans eau courante ni électricité, pour l'instant. «La prochaine fois, peut-être...», ont coutume de plaisanter les Khmers, habitués aux promesses qui font long feu. Un camion équipé d'une citerne chinoise distribue de l'eau potable. Il y a pourtant un puits à Chhouk Sor, où vivent une vingtaine de familles, mais en avril dernier, il était quasiment à sec. La terre, elle, desséchée, ressemblait à une peau de crocodile. Début mai, date habituelle du début de la mousson, celle-ci n'avait toujours pas commencé. Le pays souffre en 2016 d'une sécheresse record, la pire de ces cinquante dernières années, a annoncé le gouvernement. Dix-neuf provinces (sur les vingt-quatre que compte le pays) ont été classées en situation d'urgence par le Centre national de gestion des catastrophes. Avec des températures extrêmes (jusqu'à 44 °C) qui ont poussé le ministère de l'Education à écourter les journées des écoliers. Dans la province de Ratanakiri, dans le nord-est du pays, les deux tiers des écoles primaires ont connu des coupures d'eau, a constaté l'Unicef. Selon les météorologues, le Cambodge, la Thaïlande, le Vietnam et le Laos subissent les conséquences du phénomène climatique el Niño.

Un bon présage : les bœufs de Sa Majesté ont mangé le riz

Sur quinze millions de Cambodgiens, 2,5 millions seraient affectés. Une tragédie dans un pays où 79 % de la population sont ruraux et où l'agriculture représente 34 % du PIB. Faute de précipitations, les paysans ont retardé les semis de riz. Les ONG soulignent les risques de pénuries alimentaires et d'épidémies, comme le choléra. L'an dernier, les pluies de mousson avaient été peu abondantes et la récolte de riz, médiocre. Selon l'association Caritas, on assiste à un phénomène d'exode rural lié à cette crise climatique. Le bétail, lui, succombe à la canicule : plus de 300 bœufs et buffles seraient morts dans la province de Stung Treng, dans le nord du pays, en avril. Le 26 avril, le Premier ministre Hun Sen a lancé un programme de distribution d'eau potable aux zones les plus touchées, promettant qu'il «ne permettra pas qu'un seul Cambodgien meure de soif».

Le pays, comme ses voisins, a toujours connu des aléas climatiques. A l'époque médiévale, quand la civilisation d'Angkor était à son apogée, un réseau hydraulique très sophistiqué, avec canaux et bassins de rétention, permettait de gérer l'alternance des saisons sèche et humide. Certains archéologues ont toutefois émis l'hypothèse que son déclin a été provoqué par de terribles inondations. Début mai, lors de la cérémonie du Sillon sacré, rituel agricole conduit par la famille royale qui est censé marquer le commencement des plantations, les bœufs de Sa Majesté ont mangé le riz, mais boudé l'herbe, l'eau et l'alcool, respectivement symboles de maladies, d'inondations et de guerres. Un présage de bonnes pluies et de récoltes abondantes, à en croire les astrologues. Les scientifiques de l'organisation météorologique mondiale, eux, redoutent que la Niña ne succède à el Niño, entraînant au contraire des inondations importantes à la fin de l'année. ■

Aline Maume



Photos : Pascal Meunier / Cosmos

Dans la capitale, 2 000 immeubles de plus de dix étages devraient sortir de terre d'ici à 2020. Ces résidences intéressent les spéculateurs étrangers, mais



restent hors de portée de la majorité des locaux.

La folie des grandeurs

Chantiers pharaoniques à tous les coins de rue, gratte-ciel poussant comme des champignons… Gagnée par la fièvre de la spéculation, Phnom Penh se rêve en nouveau Singapour. Au risque de laisser sur le trottoir les exclus de cette modernisation compulsive.

PAR LOÏC GRASSET (TEXTE) ET PASCAL MEUNIER (PHOTOS)



Longtemps, Koh Pich, «l'île aux Diamants» en khmer, fut indigne de son nom flatteur. Agrégat d'alluvions remblayés à coups de terre et de béton, elle a été pendant des années le refuge des migrants pauvres, venus de la campagne cambodgienne pour travailler sur les chantiers de la capitale. Ils s'y entassaient dans des baraquements de fortune multicolores et insalubres, à moins d'un kilomètre du palais royal et du quai Sisowath, l'esplanade qui serpente le long du fleuve Tonlé Sap et constitue le cœur de Phnom Penh. Aujourd'hui, cette île de 1 000 hectares est livrée aux grues et aux excavatrices des promoteurs chinois. Elite Road, Harvard Street ou Park Avenue, de nouvelles artères aux noms ronflants, censées évoquer la réussite et la richesse, viennent d'y être asphaltées. Une demi-douzaine de tours d'habitation de vingt à cinquante étages, Babel de verre et d'acier, des copies d'immeubles haussmanniens, et même une réplique de l'Arc de Triomphe sont en •••

Sur l'île aux Diamants, un projet est estimé à un tiers du PIB national

••• cours d'érection sur l'île aux Diamants. La mégapole cambodgienne était l'une des dernières capitales régionales à résister à la fièvre des gratte-ciel et à l'urbanisation. Elle rattrape désormais son retard de manière compulsive, avec des investissements immobiliers en plein boom.

Dans les showrooms de Koh Pich, de jeunes hôtesses en minijupe font visiter des appartements témoins meublés dans un style des plus m'as-tu-vu, avec fauteuils crapauds, angelots mordorés peints sur les plafonniers… Affalée sur des canapés de skaï, la clientèle, singapourienne et chinoise, étale des liasses de grosses coupures vertes. Toutes les transactions se font en cash et en dollars américains. «Si vous me payez 50 % en liquide tout de suite, vous avez droit à une remise de 10 %», assure Ko Sekyan, l'accorte vendeuse de *The Peak*, un programme immobilier de deux tours de cinquante-cinq étages à 4 000 euros le mètre carré livrable en… décembre 2020. A l'aune des prix de Paris ou de Hongkong, cela semble une bonne affaire. Mais ces tarifs sont indécents pour une ville sans infrastructures routières, submergée par les flots au moindre gros épisode de mousson. Et dans un pays où 20 % de la population vivent avec moins de un dollar par jour selon la Banque mondiale. En 2010, il n'y avait aucun programme immobilier neuf à Phnom Penh, et le prix du mètre carré plafonnait à 500 euros.

Il était interdit de construire plus haut que le palais royal

«Tout a été multiplié par dix en moins d'une décennie, souligne Tous Saphoen, chef de l'Association des architectes du Cambodge. La métamorphose est brutale, incroyablement rapide. Voire hallucinante quand on pense qu'en 1975, Phnom Penh, surnommée la perle de l'Asie lors du protectorat français, du fait de son architecture harmonieuse, fut vidée de ses habitants, pillée, mise à sac et laissée en déshérence.» Tous Saphoen planche, lui, sur un projet de tour de 505 mètres, la plus haute d'Asie du Sud-Est, sur l'île aux Diamants, avec un investissement extravagant de cinq milliards d'euros… Le tiers du produit intérieur brut cambodgien.

Une fois libérée des Khmers rouges, Phnom Penh a été repeuplée en 1979 par des paysans qui se sont attribué les logements selon le principe «premier arrivé, premier servi». Toutes les archives du cadastre avaient été détruites par les hommes de Pol Pot. Aujourd'hui, il n'existe toujours pas de certificats de propriété pour les appartements anciens. Juste un «titre mou», une sorte d'autorisation à occuper, qui se revend d'occupant à occupant. Il y a encore dix ans, la capitale du Cambodge semblait figée dans le temps, avec ses bâtisses coloniales Art déco, ses immeubles de quatre étages, le bourdonnement des *tuk-tuk*, les cyclomoteurs locaux. La vie s'écoulait, paisible, au bord du Tonlé Sap, du Bassac et du Mékong, les trois fleuves de la ville. «Il était interdit de bâtir un immeuble plus haut que la flèche du palais royal, soit la hauteur d'un quatrième étage, raconte Yvan Tizaniel, architecte français installé à Phnom Penh. Hongkong, Bangkok, Singapour ou Kuala Lumpur connaissaient des booms, des bulles ou des krachs mais à Phnom Penh, l'encéphalogramme immobilier restait plat.»

En 2005, tout a changé. Hun Sen, 63 ans, l'homme qui dirige le pays d'une main de fer de manière quasi ininterrompue depuis 1985, a autorisé la construction de gratte-ciel, rappelant que «si la ville était restée khmère rouge, elle ne serait qu'un champ de cocotiers» et affirmant qu'il était grand temps pour Phnom Penh «de devenir un nouveau Singapour». Sorti exsangue de la guerre puis de l'occupation vietnamienne, le pays avait déjà vu déferler à partir de 1992, avec l'arrivée de l'Apronuc, la mission des



La nuit de son ouverture, en 2014, le concessionnaire Rolls-Royce a écoulé, selon un témoin, 28 voitures, à 660 000 dollars l'unité. Et tant pis si la ville ne compte pas de voie rapide et presqu'aucune route goudronnée.



Sur la presqu'île de Chroy Changvar, un hôtel de luxe financé par les Chinois a remplacé les champs. Le terrain vague qui lui fait face est devenu un lieu de rendez-vous très prisé des jeunes couples.



Dans les quartiers populaires, on trouve encore ce genre de gargotes installées à même le trottoir, et qui servent jus de canne et *baba*, la soupe de riz traditionnelle agrémentée d'œufs ou de jarret de porc.

Nations unies au Cambodge, une aide internationale considérable, qui contribue à hauteur de 15 à 20 % au budget de l'Etat. La croissance est très soutenue avec, l'an dernier, selon la Banque mondiale, 7,5 % de hausse du PIB. Des fortunes considérables se sont bâties, donnant naissance à une nomenklatura proche du pouvoir, appelée *Aek Oudom*, les Excellences. Une élite qui aime à montrer sa richesse. «Quand le concessionnaire Rolls-Royce a ouvert il y a deux ans, il s'est vendu vingt-huit voitures en une nuit pour un montant moyen de 660 000 dollars l'unité, raconte l'urbaniste Serge Rémy. Payées cash.» Alors qu'il n'existe aucune voie rapide ni route à deux voies à peu près correctement goudronnée.

Les grandes fortunes veulent un gratte-ciel à leur nom

Aujourd'hui, grâce à l'afflux de capitaux chinois et coréens, mais surtout à l'orgueil des *tycoons* (les magnats des affaires) locaux, Phnom Penh est en train de se transfigurer. «Plus de 2 000 immeubles de plus de dix étages vont sortir de terre d'ici à 2025», assure l'architecte Tous Saphoen. «Tout cela est démentiel, s'insurge l'anthropologue Jean-Michel Filippi, auteur du meilleur guide en français sur la ville, *Déambulations phnompenhoises* (éd. Kam). Prenez les condominiums, ces appartements luxueux. Le parc est passé en cinq ans de zéro à 19 000 unités. Alors que dans le même temps la demande, venant d'Asiatiques expatriés à Phnom Penh, n'était que de 3 000 !» Les Cambodgiens, y compris les «Khmers rapat», ces anciens exilés ayant fui la terreur khmère rouge dans les années 1970 et de retour au pays, ainsi que leurs enfants, n'aiment pas les étages élevés et préfèrent les maisons ou les «compartiments chinois» : des immeubles de deux étages avec commerce au rez-de-chaussée, qui constituent 75 % de l'habitat de la ville. Les *Barangs*, les Blancs, ont •••



Inspiré par Le Corbusier, le White Building a été construit dans les années 1960. Il s'est depuis transformé en squat. Le gouvernement a ordonné des expulsions pour récupérer un terrain qui vaut de l'or.

Les travailleurs pauvres s'entassent dans des immeubles désaffectés

••• quant à eux un net penchant pour les appartements situés aux abords du fleuve, plus désuets mais avec un charme fou.

Qu'importe ! Les grandes fortunes du pays veulent toutes un gratte-ciel à leur estampille. Ainsi Sam Ang Vattanac, propriétaire d'une banque à son nom, qui s'est fait ériger au cœur de la ville, en 2015, pour 160 millions d'euros, une tour de verre de trente-neuf étages au design de dos de dragon. Aujourd'hui, les deux tiers des bureaux sont vides. Moins d'un quart des emplacements réservés aux boutiques ont trouvé preneur et les vendeuses de Hugo Boss, Clarins ou L'Occitane en Provence avouent mezza voce que les chalands sont peu nombreux. Les prix, européens, sont inaccessibles pour 95 % de la population, même pour la classe moyenne émergente (un instituteur gagne 145 euros par mois). Depuis 2005, les fiascos immobiliers sont nombreux. Comme la Tour 42, bâtie il y a dix ans près du monument de l'Indépendance, et qui n'a jamais été achevée. Ou Camko City, un ensemble de tours bigarrées édifiées dans le nord de la capitale il y a sept ans par des investisseurs coréens et qui ressemble maintenant à une ville fantôme.

Le summum de la gastronomie : l'utérus de truie

Cela n'empêche pas les gratte-ciel de pousser à une cadence effrénée. Ces chantiers transforment la circulation déjà chaotique en apocalypse. «Pour construire, il faut détruire, rarement rénover, témoigne Rong Ratana, une jeune architecte de 28 ans. Trop de constructions anciennes ont été rasées, notamment des édifices du début du XXe siècle ou des années 1950 érigés sous l'impulsion de l'architecte cambodgien Vann Molyvann, qui a été considéré comme l'un des plus novateurs du monde.» La mixité sociale qui faisait le charme de la ville disparaît peu à peu. Les travailleurs pauvres sont maintenant relégués dans les faubourgs, entassés dans des immeubles désaffectés, ouverts aux quatre vents.

Alors, fichue, Phnom Penh ? Pas complètement. La cité a été bien pensée, entre 1863 et 1930, par les Français avec un plan dit hippodaméen, en damiers. La frénésie bâtisseuse n'a pas encore détruit l'esprit d'une cité qui conserve un charme suranné et cosmopolite. On peut y musarder à pied et s'émerveiller du spectacle de la rue. Redécouvrir le Phnom Penh du protectorat français autour de la montagne du Vat Phnom et sa place de la poste coloniale ou le mythique hôtel Le Royal, maintenant propriété de la luxueuse chaîne Raffles. Une autre promenade, le circuit entre le vieux marché (Psar Chaa) et le marché central (Psar Kanda). Là, des gargotes chinoises servent la soupe de riz traditionnelle accompagnée d'œufs salés, de jarret de porc ou, summum de la gastronomie, d'utérus de truie.

Difficile toutefois, au vu de la spéculation immobilière, d'imaginer avec optimisme le futur de cette ville. «La population qui est officiellement de 1,5 million d'habitants, sans doute plus proche de deux millions, va doubler d'ici à 2030, explique dans un français parfait Vannak Seng, directeur adjoint de l'aménagement urbain à la municipalité de Phnom Penh. Il reste encore beaucoup à faire pour inventer le Phnom Penh des siècles à venir.» En effet. La capitale cambodgienne n'a quasiment pas de transports publics, tout juste trois lignes de bus, inaugurées en 2015. Et le gouvernement a déjà laissé entendre qu'il laissera au privé et à l'aide internationale le soin de construire les routes. ■

Loïc Grasset



UN CAMP DE BASE AU BORD DE L'ABÎME

Arrivée par les airs sur le toit du Sarisariñama, l'équipe a dû défricher une parcelle de forêt pour y atterrir et y planter sa tente, aux abords du sima Menor. Ce gouffre, profond de 248 m, n'a été exploré qu'une seule fois auparavant, en 1976.



LE MONDE PERDU DE SARISARIÑAMA

Dans la région la plus inaccessible du Venezuela trône le tepui de Sarisariñama, un mont tabulaire truffé de cavernes étranges. Des scientifiques accompagnés de nos reporters y ont découvert des formes de vie préhistorique. Un extraordinaire voyage dans le temps.

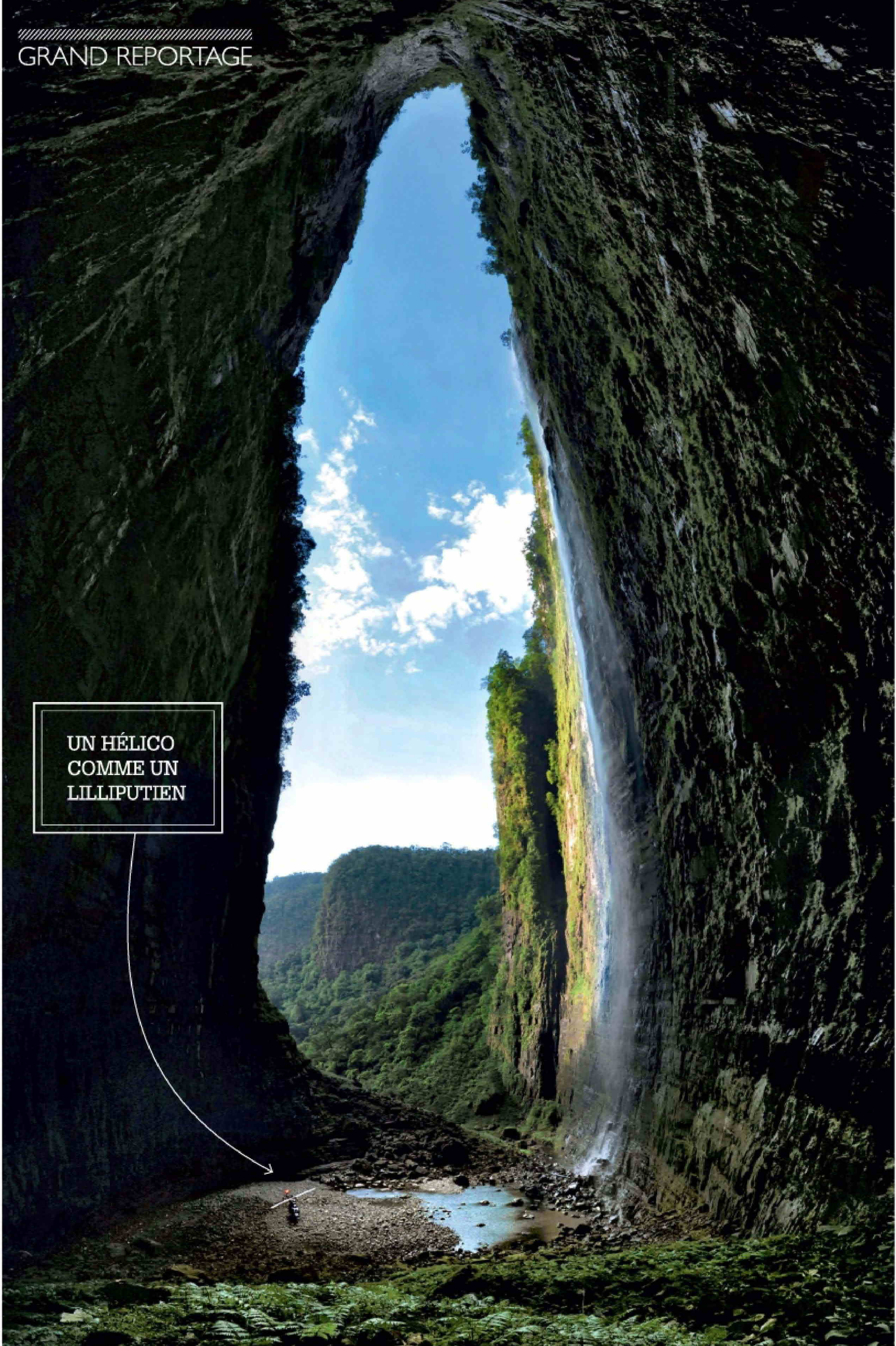
PAR LARS ABROMEIT (TEXTE), LAURENCE LE VAN (TRADUCTION) ET ROBBIE SHONE (PHOTOS)





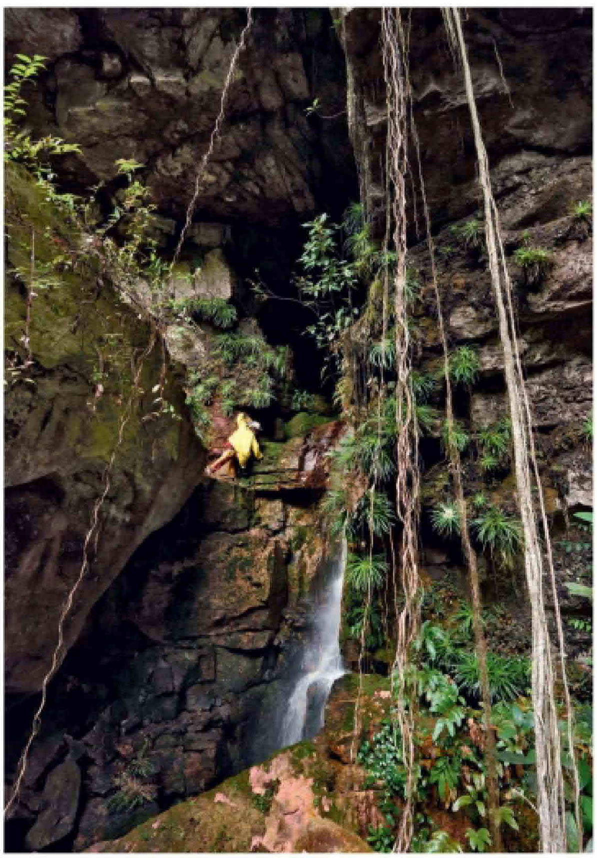
UNE FORTERESSE INEXPUGNABLE DANS LA GRAN SABANA

La brume se lève sur le Sarisariñama. Haut de 2 300 m, ce tepui est vénéré et redouté par les Yekuanas, les indigènes qui peuplent la plaine alentour, appelée Gran Sabana. Selon la légende, il est habité par un gigantesque aigle mangeur d'hommes.



Lors d'un vol de reconnaissance, le pilote Raúl Arias a remarqué ce trou béant dans le massif d'Aprada, un autre tepui de la région. Cette porte colossale (250 m de haut) donne sur la Cueva del Fantasma, une grotte plutôt petite, mais dotée d'un lac et de cascades.









Chaque spéléologue a mis 10 minutes pour descendre en rappel jusqu'au fond du sima Menor. Ce gouffre abrite un écosystème unique, riche en espèces inconnues et en sculptures rocheuses opalines. C'est la huitième fois depuis 1993 que les Italiens de l'association La Venta explorent les grottes des tepuis du Venezuela, taillées dans le quartzite, une roche d'une dureté extrême. Pour comprendre le processus de formation de ces cavernes d'exception, les géologues ont prélevé des échantillons de minéraux et de bactéries, comme ci-dessus, dans la Cueva de los Cristales.

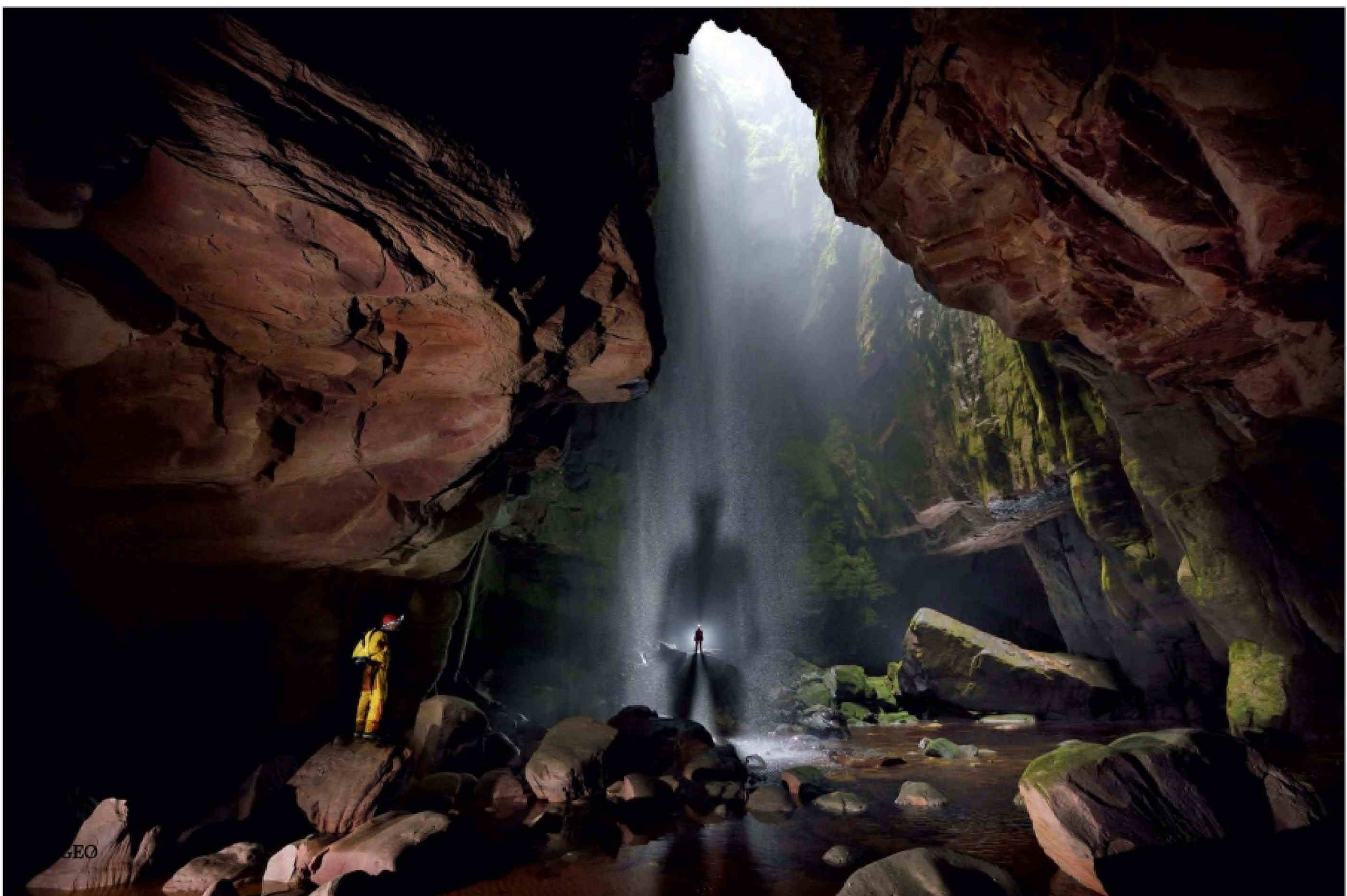




UN CAPHARNAÜM VÉGETAL

Inextricable est un mot bien faible pour décrire la forêt vierge qui recouvre le Sarisariñama. Les membres de l'expédition ont dû se frayer un chemin à travers un rideau d'arbres et de lianes, enjamber des souches moussues et d'énormes racines... Et le sol est tellement crevassé qu'il a cédé parfois sous leurs pieds.





Pendant deux semaines, les scientifiques ont tenté de percer les secrets de cette terra incognita qu'est le Sarisariñama (550 km², en h.). Puis ils sont retournés fouiller Imawarí Yeutá (en b.) : cette grotte, découverte en 2013 dans le tepui d'Auyán, est considérée comme la plus grande au monde constituée de quartzite. Une vingtaine de kilomètres de tunnels ont déjà été cartographiés.

Nuit blanche avant le départ. Le concert des cigales, des crapauds et des oiseaux nocturnes retentit depuis la jungle jusqu'au hameau de Kanarakuni, dans le sud du Venezuela. Près des huttes en terre, quelques Yekuanas, les autochtones, sont accroupis devant le feu. Ils fabriquent des pièges, tressent des casiers pour la pêche et taillent leurs flèches. Des chiens se disputent des os d'iguanes et de cerfs des marais. Un peu à l'écart, en bordure du village, Francesco Sauro est adossé à un mur poussiéreux, penché sur l'ordinateur, les yeux fatigués. Impossible de dormir. Il cherche des «trous noirs». Ce géologue italien de 32 ans, lauréat en 2014 des Rolex Awards (qui récompensent les meilleures missions scientifiques du monde), vérifie une dernière fois sur son écran les photos aériennes qu'il a prises le matin même depuis l'hélicoptère affrété pour l'expédition. Puis il les compare avec les cartes satellites, mesure les distances, marque les endroits qui semblent les plus prometteurs et note leur position géographique. Il espère trouver là une porte d'entrée vers un monde souterrain : celui de la mystérieuse montagne qui se dresse dans le crépuscule, derrière Kanarakuni, à 2 300 mètres d'altitude. Un tepui. Autrement dit, un gigantesque relief tabulaire, ceint de falaises de grès aux reflets rougeâtres. Une forteresse recouverte de forêt tropicale, entrelardée de crevasses, et encore très peu explorée.

Sarisariñama : c'est ainsi que les Yekuanas de Kanarakuni ont baptisé ce haut plateau à la forme étrange. Que peuvent bien renfermer les profondeurs de ce gros rocher ? Voilà justement ce que Francesco Sauro et son équipe italo-vénézuélienne, formée d'une douzaine de spéléologues et géologues, membres des associations La Venta et Theraphosa, veulent découvrir au cours des deux semaines à venir. Sarisariñama est l'un plus grands tepuis (550 kilomètres carrés, cinq fois la superficie de la ville de Paris) parmi la centaine qui s'élèvent dans cette contrée reculée, à cheval entre le Venezuela, le Brésil et le Guyana (voir encadré). Les Yekuanas, les Yanomamis et les Pemóns, les peuples qui vivent dans les vallées, vénèrent ces imposants monolithes. A leurs yeux, ce sont les maisons des dieux. Les scientifiques comme Francesco Sauro, eux, y cherchent des témoignages de la préhistoire. Les tepuis sont en effet les derniers vestiges d'un colossal plateau de grès qui recouvrait toute la région il y a plus d'un milliard d'années, quand les plantes terrestres n'existaient pas encore. Les continents étaient tous agglutinés en une seule masse géante, la Pangée. Et seuls des organismes unicellulaires peuplaient les océans. Très peu de couches sédimentaires datant de cette époque sont restées intactes. Sauf ici. La roche de ce qui formait jadis le «bouclier de Guyana» est partiellement constituée de quartzite, une roche siliceuse extrêmement pure et dure. Lentement, les forces tectoniques ont soulevé et étiré ce bloc. Les tempêtes et la pluie l'ont ensuite grignoté, façonnant ces montagnes tabulaires, aux allures d'«îles flottantes» trônant au-dessus des vallées. Après la dernière grande période des dinosaures, il y a soixante-dix millions d'années environ, ces plateaux sont restés isolés. Là, certaines espèces végétales et animales ont pu y survivre, alors qu'elles avaient depuis longtemps disparu des zones au pied des montagnes. Et dans ces hauteurs, l'évolution a emprunté des chemins différents, en développant des espèces particulières. Des plantes carnivores, comme les héliamphoras, prospèrent sur ce sol pauvre, et, dans la brume, attendent les insectes. De minuscules tortues noires, dont les cousins les plus proches vivent en Afrique, peuplent les mares. Des variétés de bromélias et d'orchidées, que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, s'accrochent aux flancs rocheux façonnés par l'érosion. Depuis plus de 150 ans, l'espoir fou de rencontrer dans ce «monde perdu» des ptérosaures (reptiles volants) ou d'autres monstres préhistoriques, mais aussi de dénicher des mines de diamants ou d'or, attire ici toutes sortes d'aventuriers et de rêveurs. Pourtant, ces montagnes témoins ne livrent pas facilement leurs secrets. Des parois verticales de 1 000 mètres de haut cernent les plateaux. Et là-haut, des éclairs s'abattent très souvent. Des pluies diluviennes peuvent balayer les tentes des explorateurs en un temps record, contrecarrer tous les plans de vols en hélicoptère, et finir par épuiser les hommes les plus déterminés... Certains tepuis, comme le Roraima de la Gran Sabana, situé lui aussi dans le sud du Venezuela, sont relativement faciles d'accès, grâce à des sortes de rampes rocheuses. •••

> DES ESPÈCES PARTICULIÈRES ONT SURVÉCU, ISOLÉES DE TOUT, DANS LE NOIR



DES PILIERS RONGÉS PAR DES MICROBES

Imawarí Yeutá, la «maison des dieux» en langue pemón, est une fabuleuse cité de pierre. Dans ce dédale souterrain, se cache la Galerie des mille colonnes. Il a fallu des dizaines de millions d'années pour que le très compact quartzite s'érode ainsi, notamment grâce à des bactéries.



Repères



••• Eux ont été assez bien explorés – en tout cas, à leur surface – et ont même pu être escaladés par des touristes. Mais la plupart n'ont jamais été foulés par l'homme. Et ce n'est que depuis quelques années que des scientifiques comme Francesco Sauro osent s'aventurer de façon systématique dans la partie la plus étrange, la plus dangereuse mais aussi la plus passionnante des tepuis : les crevasses et les gouffres qui percent leurs sommets et mènent au plus profond des forteresses. C'est là qu'ils ont découvert des labyrinthes, des voûtes et des cathédrales de roche. Comment ces réseaux de grottes ont-ils pu se former dans le quartzite, pourtant si résistant ?

En s'approchant par les airs du village de Kanarakuni, on voit des trous béants dans le Sarisariñama. Des puits en forme de cercle, comme découpés à l'emporte-pièce dans la montagne. Certains de ces conduits font presque 100 mètres de diamètre, d'autres sont si profonds et si abrupts qu'ils semblent ne jamais finir. Ce sont justement ces simas (gouffres) que Sauro a pointés sur sa carte. Il espère qu'ils nous conduiront dans le ventre du tepui. Le problème : il en existe des douzaines. Comment savoir lesquels choisir ? Lesquels ne mènent à rien ? Et comment faire atterrir l'hélicoptère sur les bords des gouffres pour y établir un camp, alors qu'une épaisse forêt recouvre presque entièrement le «toit» du Sarisariñama ?

Pas étonnant que Francesco Sauro ne trouve pas le sommeil. Il connaît les pièges qui guettent les explorateurs des tepuis. Six fois déjà il a plongé dans les entrailles des géants de quartz. Il a aussi participé à des expéditions de spéléologie au Kazakhstan, au Mexique ou aux Philippines, lors de téméraires avancées vers le «continent sombre» de notre planète. Mais le Sarisariñama est son entreprise la plus périlleuse. Situé à l'extrémité nord du bassin amazonien, à des centaines de kilomètres de toute route, ce tepui est particulière-

LES TEPUIS, LES «GALÁPAGOS DE LA TERRE FERME»

En langue caribe, leur nom signifie simplement «montagne». Pourtant, la centaine de tepuis dispersés entre les bassins de l'Amazone et de l'Orénoque ne sont pas des monts comme les autres. D'abord de par leur forme, tabulaire. Ensuite de par leur constitution, en grès quartzeux vieux d'un milliard d'années. Enfin, de par leur inaccessibilité : ces sommets sont ceints de parois si abruptes que très peu d'entre eux ont été gravis. Cet isolement a favorisé le développement d'écosystèmes distincts : les tepuis sont souvent comparés à des îles, notamment aux Galápagos, où le taux d'endémisme est impressionnant. Des espèces inconnues, et même un nouveau minéral (le rossiantonite), y ont été identifiées. Fantasme des aventuriers, les tepuis ont aussi inspiré à Arthur Conan Doyle son roman *Le Monde perdu* (1912).

ment difficile d'accès. A partir de la ville frontalière vénézuélienne de Santa Elena de Uairén, il a fallu survoler la forêt pendant trois bonnes heures à bord de petits avions à hélice pour atteindre Kanarakuni. C'est dans ce village de 140 habitants, au pied de la montagne, que l'équipe a installé un premier camp de base. La plus proche bourgade, un peu plus grande, est accessible uniquement par canoë. Depuis que la population de Kanarakuni dispose d'un bateau à moteur, le trajet prend un peu moins de temps qu'auparavant. «Seulement de cinq à huit jours, en fonction de la force du courant !» dixit un habitant. A présent, les étoiles s'illuminent au-dessus du plateau de Sarisariñama. A ce jour, une seule grande expédition – des spéléologues polonais et vénézuéliens – a bravé les obstacles que le tepui semble dresser devant les intrus. Et ont réussi à descendre dans certains de ses puits. C'était il y a... quarante ans ! Ces pionniers ont découvert alors plusieurs réseaux de cavernes et de rivières souterraines. Ils ont aussi décrit d'étranges formations rocheuses : des structures cristallines semblables aux stalactites des grottes de calcite ou de gypse. Pourtant, en principe, stalactites et stalagmites ne se forment pas dans les roches sédimentaires de quartz, bien trop coriaces. Alors, d'où viennent-elles ?

C'est le jour «J». Francesco Sauro, accompagné de deux chasseurs yekuanas, part le premier. Depuis l'hélicoptère en vol stationnaire, ils descendent en rappel sur le sommet boisé du Sarisariñama. Leur mission : dégager, à l'aide de scies et de machettes, une surface d'atterrissage aux abords des simas que le scientifique a sélectionnés. Dans la petite clairière ainsi créée, le débarquement est enfin possible, avec tout le matériel nécessaire, tentes et hamacs, cordes et équipement d'escalade, nourriture et eau potable. Une fois l'équipe sur place, elle se scinde en deux. Francesco Sauro emmène une partie du groupe vers un puits encore inconnu, au nord du plateau. Les autres suivent le géologue Marco Meccia en direction de l'ouest, vers le sima Menor, autrement dit le «petit gouffre», d'une profondeur de 248 mètres, en réalité le deuxième plus grand du Sarisariñama (derrière le sima Mayor, aussi appelé sima Humboldt). C'est là que nos prédécesseurs ont découvert un dédale de grottes, en 1976. Qui sait ? Ces cavités pourraient bien descendre encore plus profondément sous terre qu'ils ne le croyaient...

Sur le Sarisariñama, règne un silence de plomb. Comme si nous avions pénétré sur une autre planète. Des arbres et des arbustes recouverts de mousses et de plantes parasites entourent la clairière. Chaque pas à travers les fourrés ressemble à un numéro d'équilibriste. Des branches de la grosseur d'un bras qui semblaient assez solides •••

LE FAISCEAU DES LAMPES TORCHES RÉVÈLE DES





1 De magnifiques cristaux de gypse hérissent le sol et les parois d'Imawarí Yeutá, dans le tepui d'Auyán.

2 Non, ces drôles de champignons, en silice, n'ont pas été sculptés par l'érosion. Ils ont été édifiés par des êtres vivants, les stromatolites. Ces colonies microbiennes sont les plus anciennes formes de vie existantes sur Terre.

3 Une colonie bactérienne ciselée comme du corail noir envahit la roche rosée. L'étude de ces micro-organismes préhistoriques devrait donner des clés pour mieux comprendre les débuts de l'évolution.

4 Comme ce ver, qui a fabriqué des filaments de soie, nombre de créatures se sont adaptées à ce monde des ténèbres. La plupart sont inconnues de la science.

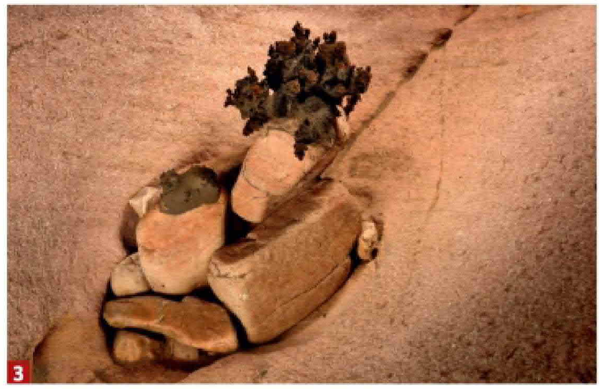
5 La dépouille d'un papillon, mangé par une colonie microbienne, reste accrochée à un pan rocheux.

••• pour pouvoir s'y accrocher se désagrègent comme du papier mâché. Soudain, le sol, lui aussi, cède sous mes pieds. A travers racines et feuillages, je tombe en m'enfonçant jusqu'aux hanches. Jusqu'où s'étend le vide ? Aucune idée, mais je parviens à m'extirper, à avancer avec prudence, tantôt en rampant, tantôt en me pendant aux branches ou en escaladant les obstacles. Jusqu'au bord du précipice : le sima Menor. L'entrée vers un monde de ténèbres. Sur les bords du puits, nous plantons nos tentes, et nous nous reposons en écoutant les chants des aras au plumage multicolore, qui ont installé leurs nids en contrebas.

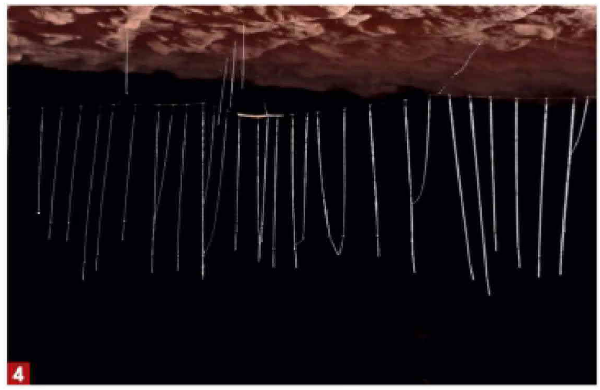
Le lendemain, à l'aide d'une corde, nous descendons en rappel vers l'abîme. Nous nous laissons glisser le long de parois qui n'offrent aucune prise et de jardins de mousse à la verticale. Nous nous balançons entre les palmiers et les fougères

«FOSSILES VIVANTS»





3



4



5

arborescentes qui émergent de minuscules saillies de quartz, et par-delà des pierres plates et glissantes. A notre passage, les colibris suspendent leur vol… Arrivés enfin au fond, nous découvrons un deuxième trou noir. De l'eau jaillit de l'un des pans rocheux. Une rivière souterraine, qui sillonne un réseau de grottes ! Marco Mecchia grimpe dans l'ouverture, suit les couloirs à contre-courant, traverse des bassins d'eau calme, se faufile à travers des rétrécissements et, chemin faisant, prélève ici et là des échantillons de minéraux.

«C'est formidable ! s'exclame-t-il. Exactement ce que j'espérais.» Le géologue italien pense enfin savoir comment ces grottes sont apparues. Il lui suffit d'observer les «murs» : les roches ici sont sablonneuses et rugueuses, au contraire de celles exposées à la lumière du jour le long desquelles nous sommes descendus, et qui, elles, sont lisses. Fantomisation. Tel est le nom donné par les experts à ce phénomène géologique : l'eau de pluie qui filtre doucement à travers le quartz emporte avec elle la silice qui sert de liant à la pierre. A cela s'ajoute l'action de minéraux plus agressifs, comme l'oxyde de fer et la pyrophyllite, présents dans les strates intermédiaires. Et probablement aussi celle de micro-organismes vivant dans les ténèbres, qui accélèrent la décomposition. Ainsi, le quartzite, pourtant très coriace, devient-il petit à petit poreux. Ce processus étant à l'œuvre depuis l'époque des dinosaures, on comprend aisément que de tels puits et systèmes de galeries aient pu se creuser dans les profondeurs des montagnes. «Voilà probablement les plus anciennes cavernes de la terre !» exulte Marco Mecchia. Mais d'autres questions restent en suspens. Pendant ces millions d'années de silence et d'obscurité, quelles sortes d'êtres •••



Avec son labo portatif, le chef de l'expédition, Francesco Sauro, réalise ses premières analyses. La teneur en silice des échantillons d'eau va permettre d'estimer l'âge des grottes – sans doute les plus anciennes de la planète.

••• vivants ont pu y apparaître ? Ce labyrinthe souterrain renferme-t-il son propre monde oublié ? Des créatures de l'ombre qui feraient écho aux spécimens uniques déjà rencontrés en surface, sur le plateau crevassé du Sarisariñama, tortues préhistoriques, bromélias et autres plantes carnivores ? D'un point de vue écologique, les grottes constituent des «îles à l'intérieur d'une île». Ici, différents organismes se sont développés sans influence extérieure, isolés du reste du tepui. Pour tenter de trouver des réponses, nous rejoignons, trois jours plus tard, le groupe de Sauro. Ensemble, nous descendons dans d'autres gouffres. D'abord sans succès. A chaque fois que nous atteignons le fond d'un puits, nous nous heurtons à des tas de pierres. Certains semblent si instables qu'on a l'impression qu'un simple regard déclencherait un éboulement. Et aucun chemin ne semble mener vers des galeries souterraines. Jusqu'à une dernière tentative, au tréfonds du sima de la Lluvia, le «gouffre de la pluie». Alors qu'à coups de machette, nous nous frayons un chemin dans un fourré, se révèle soudain une pente jonchée de cailloux. Entre les pierres, sont tapis des scorpions et des araignées grosses comme la paume de la main. Ici, débute un tunnel long de plusieurs kilomètres. Au fur et à mesure, il s'élargit, et nous traversons de somptueuses salles, aux murs décorés de cristaux d'opale. Dans les passages plus étroits, traversés par un courant d'air chaud et humide, les murs, le plafond et même le sol sont recouverts de ces étranges sculptures en forme de stalactites mentionnées par l'équipe des pionniers arrivée là en 1976. Certaines, qui font plusieurs mètres, évoquent des récifs coralliens. D'autres ressemblent à des champignons. D'autres encore, très noires et plus petites qu'un doigt, sont d'une consistance si friable que nous pouvons les écraser sans peine dans nos mains. «Des stromatolites !» se réjouit Francesco Sauro. Nous voici bel et bien en présence d'êtres vivants préhistoriques – une découverte bien plus excitante aux yeux des géologues qu'un tyrannosaure en train de rugir ! Le règne des stromatolites est en effet bien antérieur à celui des dinosaures (qui vivaient il y a 230 à 66 millions d'années) : il date précisément de l'époque où sont apparus les tepuis, il y a plus d'un milliard d'années. Ce sont des colonies microbiennes qui développent des structures minérales afin de capturer des nutriments. On ne les trouve plus que dans quelques endroits du globe, des lieux à l'écart, aux conditions extrêmes, par exemple des lacs saumâtres, des sources chaudes ou des eaux profondes. Dans ces cas-là, les colonies bactériennes fabriquent toujours leur squelette de roche à partir de calcaire.

LES OCCUPANTS DES GROTTES SONT APPARUS BIEN AVANT LES DINOSAURES

En revanche, dans les profondeurs des tepuis, les occupants des grottes, que nous venons de «réveiller» avec nos lampes frontales, ont élaboré leurs structures avec de la silice. S'agit-il ici d'une branche distincte de l'évolution qui s'est développée de façon autonome ? Les prémisses d'un monde sans os, sans cartilage ni carapace ? La vie a-t-elle pu s'épanouir simplement à partir de sable, pour aboutir à des êtres aussi complexes que *Homo sapiens* ? «Ces structures nous ramènent en tout cas aux débuts de notre évolution, à la première liaison entre le monde minéral et le monde biologique, explique Sauro, tandis qu'il prélève des échantillons de ces colonies, qu'il enferme dans un tube à essais, afin d'en étudier l'ADN une fois de retour en Italie. La particularité de ces grottes, c'est qu'elles invitent à voyager dans le temps.» Et d'ajouter, avant de repartir vers le camp : «La vie ailleurs dans l'univers pourrait bien avoir une forme similaire à ces micro-organismes. Il n'est pas exclu de trouver les éléments dont ils se servent, tels que la silice, dans les grottes d'une planète voisine.» Par exemple sur Mars. ■

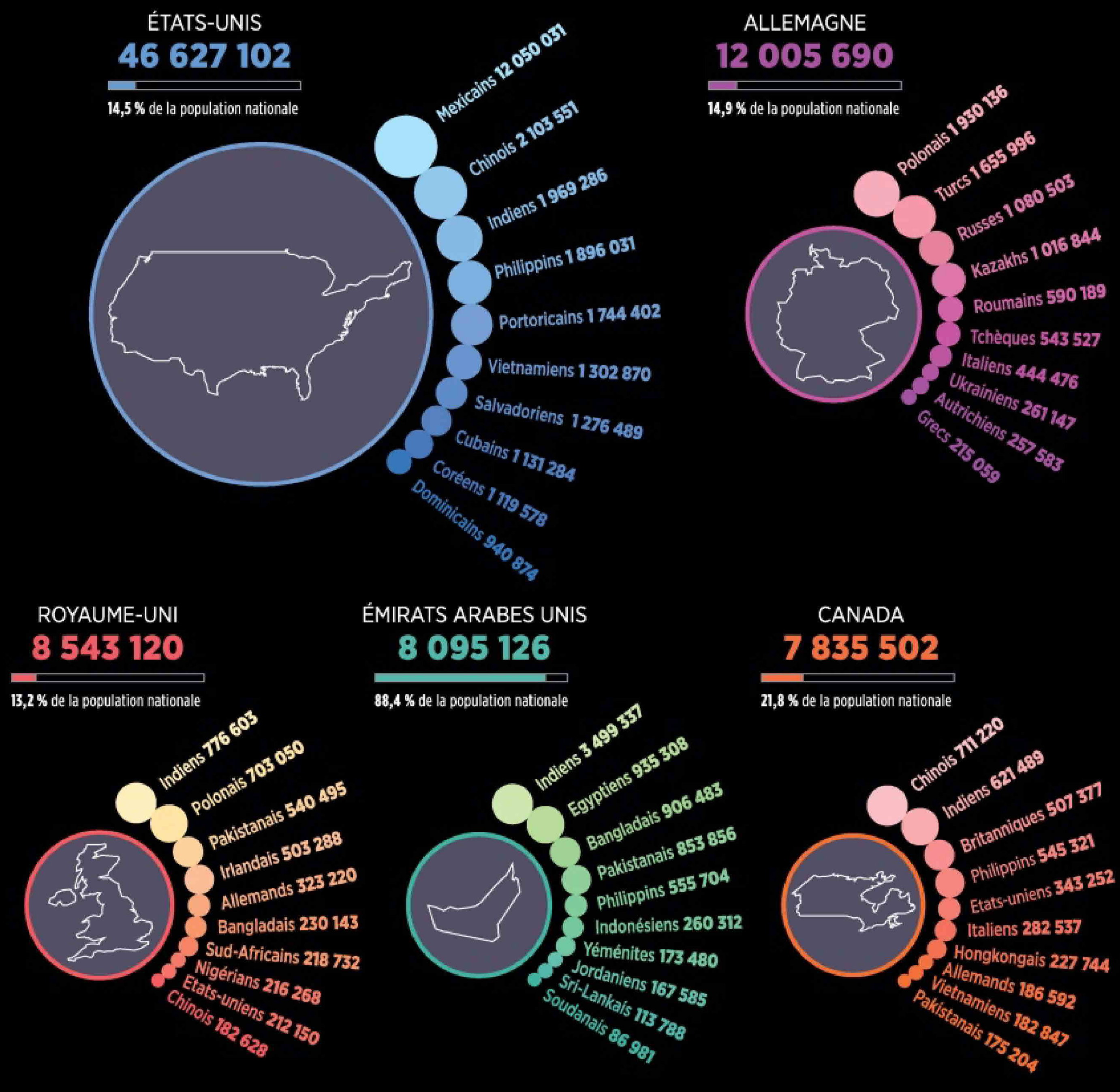
Lars Abromeit

RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES SUR bit.ly/geo-photos-venezuela

125 MILLIONS D'IMMIGRÉS…

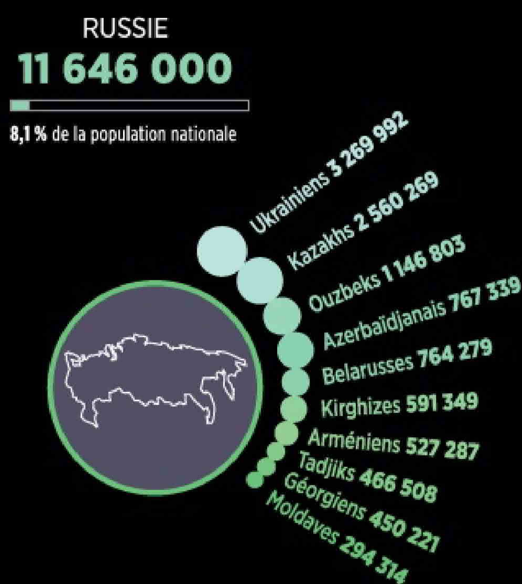
PAR BALTHAZAR GIBIAT (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)

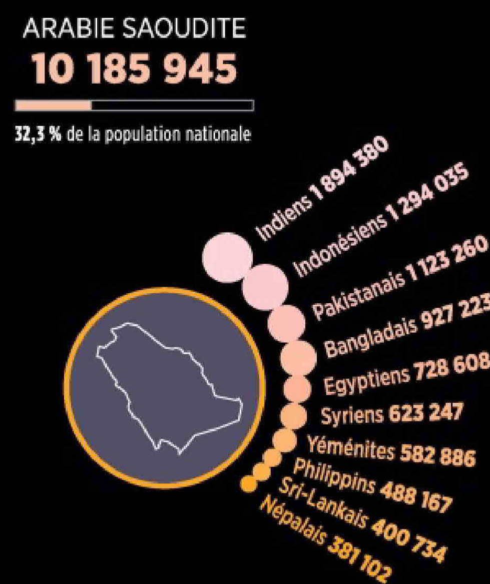
Voici ce que représentent les diasporas – les communautés d'immigrés installés durablement ailleurs que dans leur pays de naissance – dans les dix principales terres d'accueil de la planète. C'est plus de la moitié du total des immigrés répertoriés par l'ONU sur la planète, 244 millions, nombre lui-même en hausse de 60 % par rap-



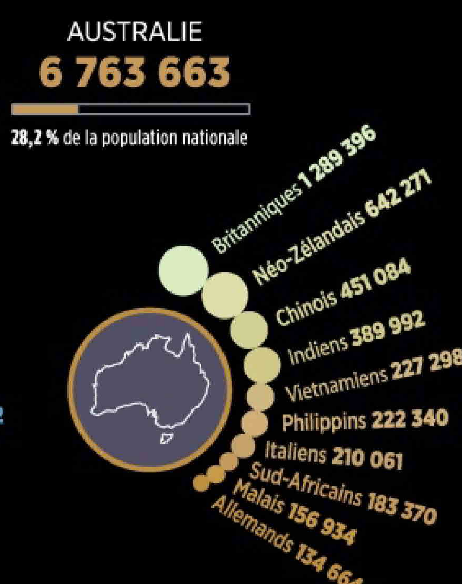
NOUVEAU : DÉCOUVREZ L'ANIMATION VIDÉO DU MONDE EN CARTES SUR TABLETTE ET SUR bit.ly/geo-video-diasporas

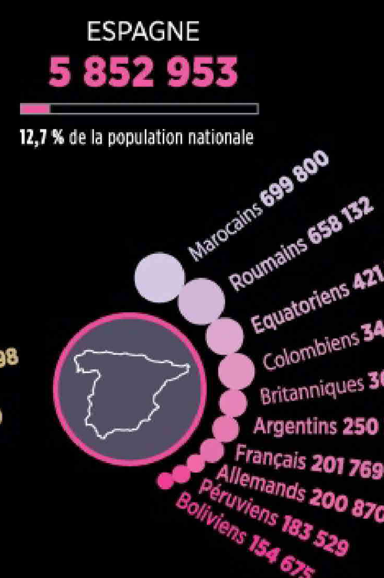
port à 1990. Les profils varient grandement selon les Etats d'origine. Parfois, une certaine nationalité est aimantée par un pays d'accueil en particulier, phénomène que les démographes appellent un «couple migratoire» : les Mexicains s'installent quasi exclusivement aux Etats-Unis, 90 % des ressortissants algériens immigrés en Europe choisissent la France… D'autres diasporas se répartissent dans une multitude de pays, ainsi 40 millions de Chinois ont élu domicile dans près de 130 nations différentes. Côté pays d'accueil, la Russie attire essentiellement des migrants issus des anciennes républiques soviétiques. Et les pays du golfe Persique font venir en masse des travailleurs du sous-continent indien, qui constituent une part importante de leur population. Chaque diaspora se forge peu à peu une identité nouvelle, trait d'union entre sa terre d'adoption et son pays d'origine. Ces communautés maîtrisent plusieurs cultures, possèdent parfois plusieurs passeports. Et finissent par représenter un poids économique important – en 2015, par exemple, la diaspora indienne a envoyé 72 milliards de dollars vers la mère patrie, l'équivalent de 3,8 % du PIB du pays. ■









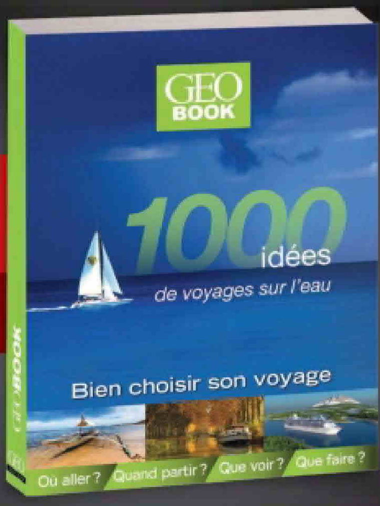


Pour chacun des dix principaux pays d'accueil figurent le nombre total d'immigrés et les dix principales diasporas.

Sources : Etat de la migration dans le monde 2015, ONU ; Organisation internationale pour les migrations.

GEO ÉDITIONS

DÉCOUVREZ **NOTRE** Tarifs privilégiés



Prix abonnés **25,55 €***

Prix non abonnés **26,90 €**

GEOBOOK 1000 IDEES DE VOYAGES SUR L'EAU

Des milliers d'idées de voyages

Que vous rêviez de sillonner fleuves et canaux, caboter le long de plages idylliques ou encore emprunter la route du Grand Nord, ce GEOBOOK répond à vos questions pratiques et vous propose de découvrir 1000 idées de voyages sur l'eau.

- 120 destinations pour voyager sur l'eau
- 120 cartes et plus de 150 photographies
- des tableaux sur les périodes à préférer, le voyage à choisir en fonction de ses centres d'intérêt, de son budget, de l'équipement nautique disponible sur place...
- un glossaire précis sur les termes de navigation

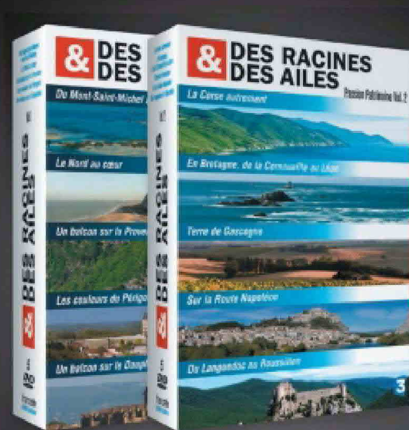
Editions GEO • Auteur : Collectif • Format : 18 x 24 cm • 320 pages • Réf. : 12950

LE DOUBLE COFFRET 10 DVD DES RACINES ET DES AILES

Découvrez la richesse du patrimoine français

Explorez des régions et villes légendaires de France grâce aux coffrets thématiques Passion Patrimoine de la célèbre émission diffusée sur France 3.
Les films de la Collection Passion Patrimoine sont consacrés à la sauvegarde et à la protection du patrimoine (naturel et architectural), à la transmission des savoirs et des métiers, et au travail des associations et des particuliers qui se mobilisent pour défendre et valoriser la culture et le patrimoine au cœur des régions.
Du Mont-Saint-Michel à la Provence, du Périgord à l'île de Beauté, les plus belles régions de France vous seront révélées.

Collection Passion patrimoine • 2 coffrets de 5 DVD chacun • Réf. : 13207 + 13208



Prix abonnés **59,80 €**

Prix non abonnés **79,80 €**

DVD

- **Passion Patrimoine Vol. 1**
  - Du Mont-Saint-Michel aux îles Chausey
  - Le nord au cœur
  - Un balcon sur la Provence
  - Les couleurs du Périgord
  - Un balcon sur le Dauphiné
- **Passion Patrimoine Vol. 2**
  - La Corse autrement
  - En Bretagne, de la Cornouaille au Léon
  - Terre de Gascogne
  - Sur la Route Napoléon
  - Du Languedoc au Roussillon



Prix abonnés **25,55 €***

Prix non abonnés **26,90 €**

LE VIN, TOUT COMPRENDRE TOUT SIMPLEMENT

Découvrez tous les vins et apprenez à les aimer !

Vous n'arrivez pas à sentir le chèvrefeuille ou le goût du tabac dans votre vin ? Vous ne faites pas la distinction entre les différents cépages ? Avec Le vin, tout comprendre tout simplement, décryptez ce que vous buvez !

Connaître, choisir, déguster, associer : ce livre enseigne le vin à l'aide d'une iconographie riche et pédagogique. Il donne les bases de dégustation à connaître et détaille les cépages et les régions productrices.

Facile à comprendre, avec de nombreux schémas et sans jargon professionnel, cet ouvrage s'adresse au plus grand nombre et a vocation à se concentrer sur la compréhension et le plaisir du vin, au-delà du partage des connaissances.

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération.

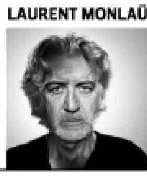
Editions Prisma • Format 20 x 24 cm • 256 pages • Réf. : 13134

Grande série 2016

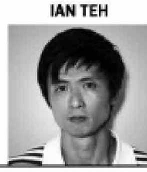
LA FRANCE Terre d'Histoire

C'est un pays que son passé lointain ou proche fait toujours vibrer, sous la houlette de passionnés, archéologues, marins, architectes, châtelains ou artistes, curieux et érudits. Toute l'année, **trois photographes de GEO**, Laurent Monlaü, Ian Teh et Paolo Verzone, sillonnent l'Hexagone et nous livrent un portrait vivant de cette France qui aime son Histoire.

LAURENT MONLAÜ

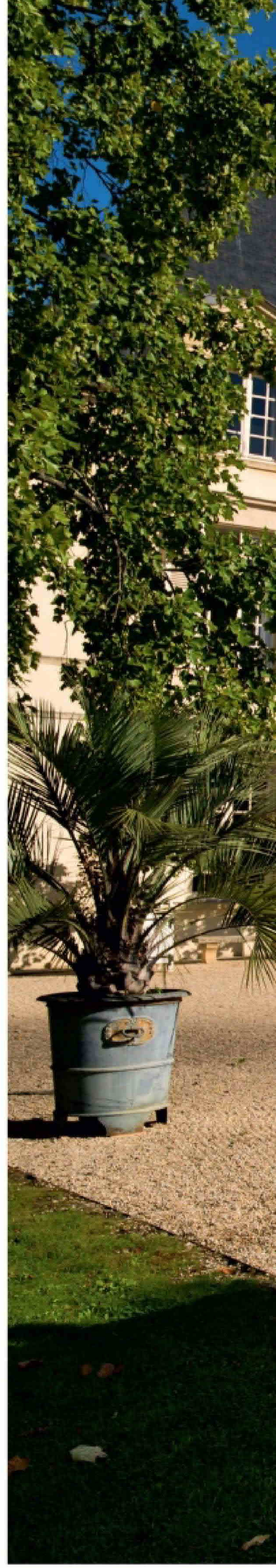


IAN TEH



PAOLO VERZONE





BORDEAUX ET SA RÉGION

PAR HUGUES DEROUARD (TEXTE) ET LAURENT MONLAÜ (PHOTOS)

→ A Pessac, le **domaine Haut-Brion** symbolise la civilisation du vin. → Sous la **dune du Pilat,** un trésor archéologique. → **Bordeaux** et son passé négrier. → Dans la crypte de la **basilique Saint-Michel** dansent les momies. → La forteresse médiévale de **Blanquefort** sauvée de l'oubli. → Dans l'**estuaire de la Gironde,** les îles retrouvent une raison d'être. → Une **base sous-marine allemande** reconvertie en galerie d'art. → **Mériadeck,** une bibliothèque hantée par Montaigne.



Sous le soleil de Pessac, en pleine agglomération bordelaise, l'élégant château Haut-Brion, cinq siècles au compteur et premier château viticole de l'histoire, constitue toujours une vitrine pour les vins — très renommés — du domaine.



A la pointe des techniques viticoles, le château Haut-Brion, propriété de la famille américaine Dillon, fut le premier domaine à introduire des cuves en acier inoxydable,





DOMAINE HAUT-BRION

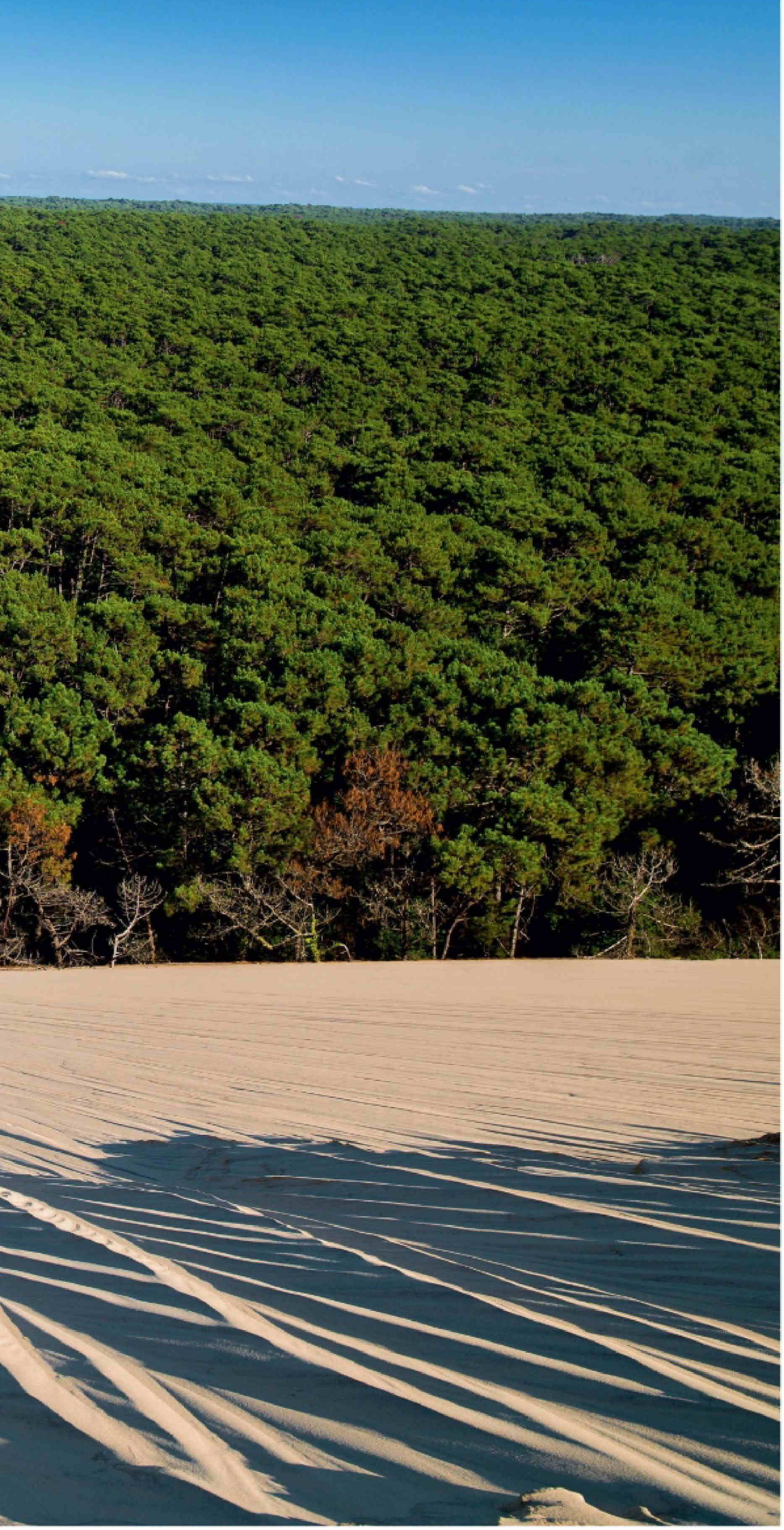
Cerné de zones résidentielles, le doyen des châteaux tient bon

Cinq siècles après sa fondation, il apparaît comme un symbole de cette «civilisation» célébrée à la Cité du vin, inaugurée à Bordeaux en mai. Premier grand cru classé sur la mythique liste de 1855, le château Haut-Brion, à Pessac, a été édifié au milieu du XVIe siècle par un bourgeois, greffier au parlement de Bordeaux. Ce qui en fait le pionnier des châteaux viticoles, préfigurant les folies architecturales qui fleurirent, un siècle plus tard, dans le Médoc. «Ce fut le premier domaine à allier un vignoble, des bâtiments techniques sophistiqués (chai, cuvier...) et un château, qui était une résidence secondaire à vocation viticole», explique Alain Puginier, responsable du patrimoine du Haut-Brion. La gentilhommière, avec son élégante façade, ses tourelles et ses frontons, est restée un lieu d'exception pour la production du vin. Seul le paysage environnant a changé : «Il y a encore un siècle, c'était une mer de vignes et de domaines viticoles, regrette Alain Puginier. Ils ont disparu avec l'expansion de l'agglomération bordelaise.» Heureusement, le fabuleux terroir de Graves qui lui a valu une renommée mondiale a permis au domaine de résister.

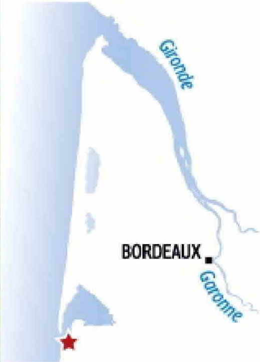
en 1961, pour favoriser le contrôle de la température. Primordial pour la vinification.



Sous ces 63 millions de mètres cubes de sable se trouvent peut-être les vestiges d'un village de l'âge du fer. A l'entrée du bassin d'Arcachon, entre Atlantique et



pinède landaise, le Pilat est la plus spectaculaire des dunes d'Europe (110 m de haut en 2016).



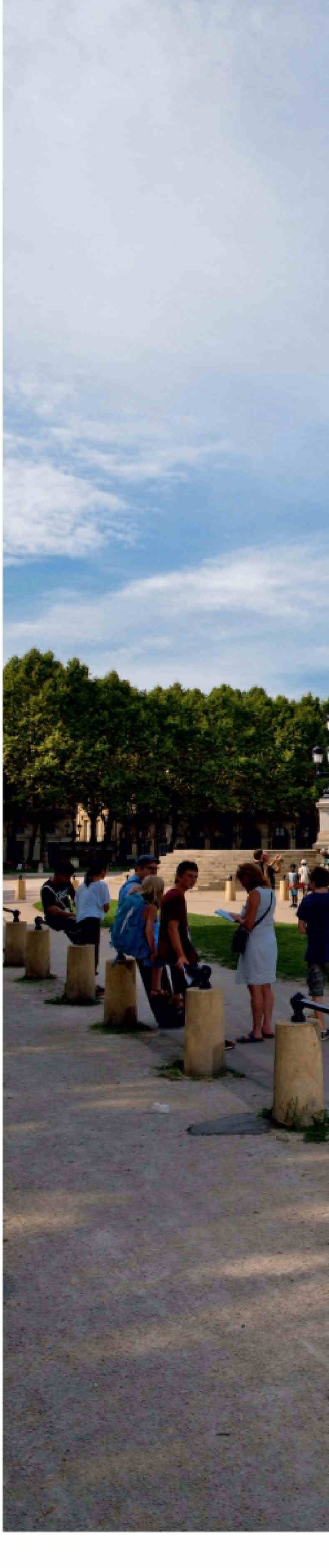
DUNE DU PILAT

Sous l'immense mer de sable, les archéologues mènent l'enquête

Les deux millions de visiteurs qui arpentent le Pilat chaque année ont-ils une idée de ce qui sommeille sous leurs pieds ? La dune modelée depuis 4 000 ans par le vent et les courants marins abrite un livre d'histoire qui fascine les archéologues. Profitant de l'érosion pour mener des prospections, Philippe Jacques, archéologue bénévole, explore depuis trente-cinq ans ce que conservent les soixante-trois millions de mètres cubes de sable. «On y a découvert des silex qui remontent à 4000-3000 avant J.-C, commente-t-il. De la fin du néolithique au XIXe siècle, l'occupation, à différents niveaux de la dune, a été quasiment ininterrompue.» Les recherches ont ainsi dévoilé que le Pilat accueillit au fil du temps des producteurs de sel et de résine, ainsi que des éleveurs. En 2014, la mise au jour d'une urne funéraire du VIIe siècle avant notre ère contenant des ossements humains a nourri l'espoir : y a-t-il, enfouis ici, une nécropole et un village sédentaire datant de l'âge du fer ? Les fouilles sont ardues, la dune étant en perpétuel mouvement. «Nous surveillons avant tout le trait de côte et l'érosion, afin que rien ne nous échappe», assure Philippe Jacques.







Karfa Diallo (à droite, sur la place des Quinconces) propose une visite du «Bordeaux négrier», qui passe notamment par la place de la Bourse et ses mascarons africains, et l'Opéra, au plafond peint représentant des esclaves noirs.





BORDEAUX NÉGRIER

Esclavage : une histoire sombre à découvrir à travers la ville

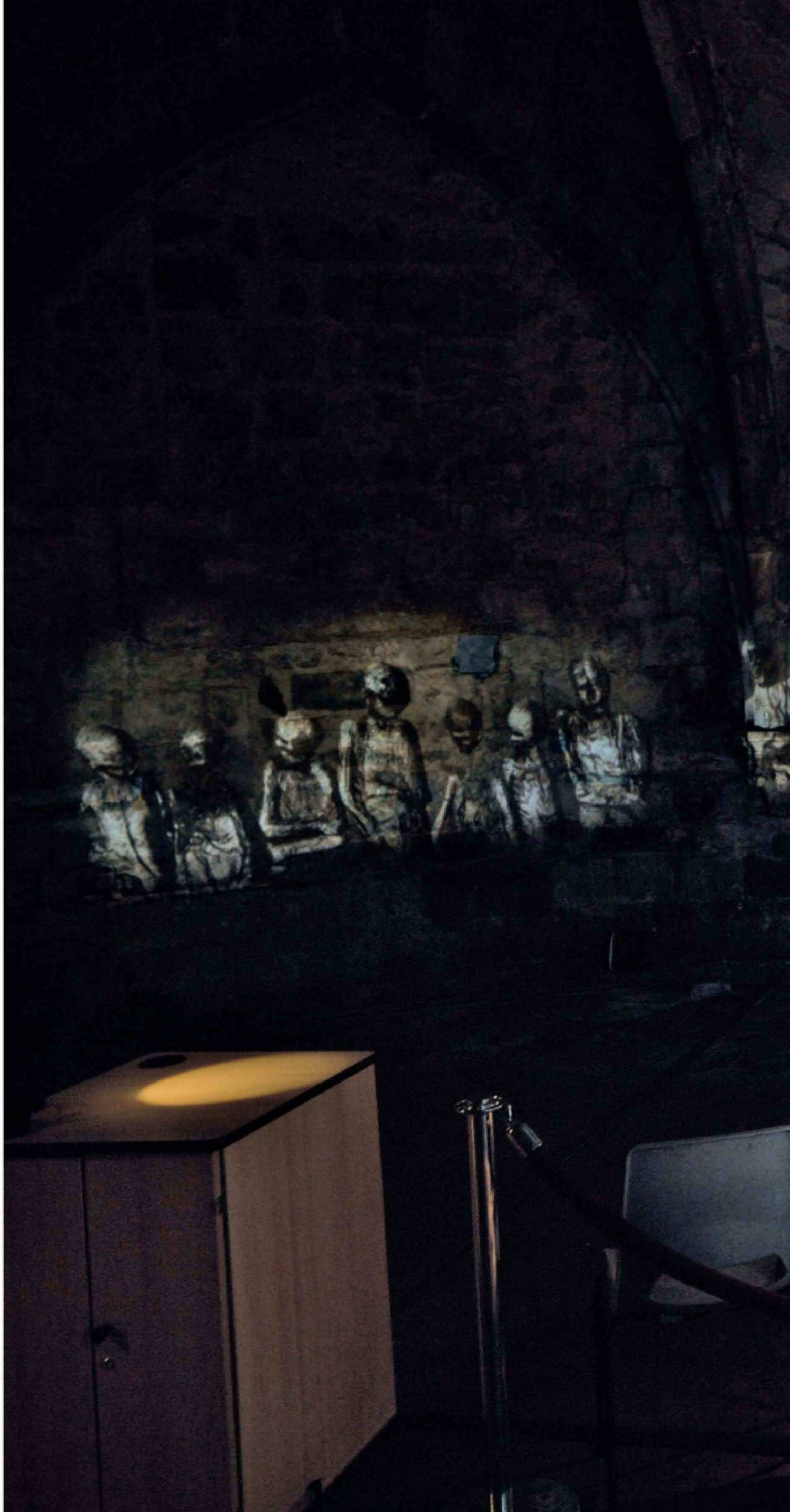
C'est un inlassable combat pour Karfa Diallo. Ce Bordelais né au Sénégal milite pour une reconnaissance officielle de la traite négrière et mène depuis vingt ans un travail, dit-il, «d'éducation populaire». Pour rappeler qu'entre les XVIIe et XIXe siècles la capitale de l'Aquitaine a déporté 130 000 Africains vers les Amériques et organisé quelque 500 expéditions négrières dans le cadre du commerce triangulaire. «Nantes, avec 1 714 expéditions, a davantage pratiqué la traite des Noirs, mais Bordeaux a beaucoup plus vécu de l'esclavage car les produits échangés étaient fabriqués par les esclaves. Elle doit en partie sa fortune, au XVIIIe siècle, à l'esclavage», explique Karfa Diallo, qui a mis en place une visite du «Bordeaux négrier» sur les traces des esclaves : du fort du Hâ, où ils étaient emprisonnés, aux bâtiments des anciens armateurs négriers. «La ville a eu plus de mal à reconnaître son sombre passé que Nantes ou La Rochelle», remarque Karfa Diallo. Le musée d'Aquitaine a bien ouvert quatre salles dédiées à l'esclavage, mais, poursuit-il, «les autorités locales continuent de minimiser le rôle de la ville dans l'esclavagisme». Alors son travail de mémoire continue.



BASILIQUE SAINT-MICHEL

Les «abominables spectres» font leur retour sur les murs de la crypte

Projetés dans la basilique Saint-Michel, ils surgissent par dizaines. La Ville a conçu un petit film à base de documents d'archives qui ressuscite les «abominables spectres» évoqués par Théophile Gautier dans son livre *Voyage en Espagne*, et qui firent frissonner des générations de Bordelais. Explication : en 1791, quand le cimetière de la basilique fut supprimé par crainte des épidémies, on y découvrit soixante-quatorze corps extraordinairement bien conservés. Très vite, les «momies de Saint-Michel», exposées dans la crypte, devinrent objets de curiosité. «Les légendes allaient bon train» : il y aurait là une famille empoisonnée, une femme africaine avec son enfant enterrés vivants, un général tué en duel…», énumère Jacques Lestage, de l'association Recherches archéologiques girondines. En 1979, la crypte fut fermée et les corps transférés dans l'ossuaire du cimetière de la Chartreuse. «Rien à voir avec un embaumement façon égyptienne, ce sont des momies naturelles», précise Jacques Lestage. On suppose que c'est la nature du sol qui aurait permis une telle préservation. Toutefois, aucune étude scientifique n'a jamais été menée.

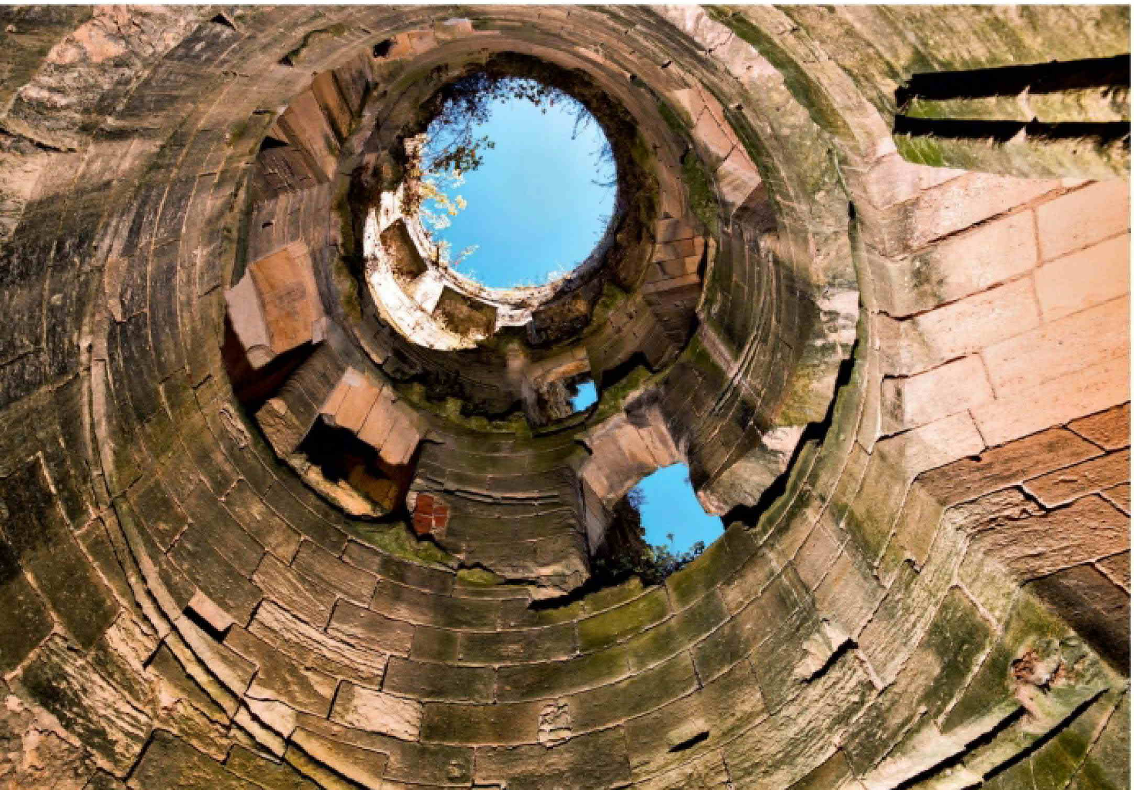


Dans la crypte de la basilique Saint-Michel, à Bordeaux, un film de huit minutes à base d'archives visuelles



et sonores ressuscite, d'avril à octobre, les fameuses momies de Saint-Michel qui fascinèrent Théophile Gautier, Victor Hugo... et des générations de Bordelais.







Les ruines aussi fragiles que spectaculaires de la forteresse médiévale de Blanquefort se dressent en plein champ. Propriété privée, le château est sauvegardé par des bénévoles du Groupe d'archéologie et d'histoire de Blanquefort.





BLANQUEFORT

L'ancien «verrou de Bordeaux» au passé glorieux est sauvé de l'oubli

Trônant au milieu des champs où paissent les vaches blondes emblématiques de la région, Blanquefort respire aujourd'hui la sérénité. Difficile d'imaginer qu'au Moyen Age ce château fort, surnommé le «verrou de Bordeaux», protégeait la capitale d'Aquitaine des attaques françaises. Ses ruines ont été sauvées de l'oubli par une association qui s'efforce depuis cinquante ans de maintenir debout la forteresse, et l'ouvre au public un dimanche par mois. Ce château fort construit à partir du XIe siècle fut tour à tour possession de la Couronne d'Angleterre et du neveu du pape Clément V, le puissant Bertrand de Goth. «Goth fit au XIVe siècle du simple donjon une forteresse, explique Marietta Dromain, directrice du chantier de sauvegarde. Tour en fer-à-cheval adaptée à l'artillerie de feu, tourelles pour une vision à 360 degrés… On y allia les techniques défensives les plus sophistiquées pour rendre l'édifice imprenable !» Bien national saisi à la Révolution, il finit comme… carrière de pierre. Prochaine étape pour l'association : la récolte de fonds afin d'entamer la restauration des salles souterraines, rongées par l'humidité, et d'une des tours du donjon.



ESTUAIRE DE LA GIRONDE

Des Robinsons épris de nature explorent les multiples possibilités des îles

Depuis le rivage, on les aperçoit, cernées par les flots limoneux, noyées dans la végétation, en apparence désertes. Depuis quelques années, les îles de la Gironde, des rubans de terre qui furent endigués, cultivés et habités au XIXe siècle quand le phylloxera ravageait les vignobles, et qui après guerre, furent abandonnés par leurs *îlouts* («îliens»), suscitent à nouveau l'intérêt d'une poignée de Robinsons. Sur l'île de Patiras, face à Pauillac, un passionné a pris possession de l'ancien phare pour l'ouvrir au public et partager avec lui l'atmosphère envoûtante de l'estuaire. Sur l'île Nouvelle, acquise par le Conservatoire du littoral, le village abandonné a été restauré et le sud de l'île rendu à la nature après la suppression des polders. Quant à l'île Margaux, elle a été achetée en 2001 par un entrepreneur, Gérard Favarel, qui explique avoir été attiré par «la musique de la Garonne et la grande beauté des paysages». Dans cet éden, il met en œuvre «une agriculture littorale de haute qualité environnementale». Le vignoble du Domaine de l'île Margaux est certifié bio depuis le millésime 2015, et le long de la digue, s'épanouissent des centaines d'arbres fruitiers.



Gérard Favarel est le propriétaire de l'île Margaux, 25 ha de vignes et d'arbres fruitiers bio. Ici, on cueille la



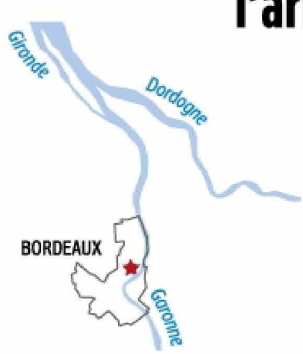
roussanne (un cépage blanc), la pêche de vigne et la pêche Grosse mignonne, les cerises bigarreau, cœur-de-pigeon et de Montmorency, à deux pas du célèbre château.



Chênes et fougères ont poussé sur le toit en béton de la base sous-marine de Bordeaux, aujourd'hui dévolue à la culture et la création artistique.

BASE SOUS-MARINE DE BORDEAUX

Un encombrant souvenir de guerre devient temple de l'art contemporain



Les pieds dans la Garonne, un mastodonte de béton est appelé à devenir l'un des hauts lieux culturels de Bordeaux : un bâtiment comprenant onze alvéoles reliées par une rue intérieure, conçu par la Wehrmacht entre 1941 à 1943 pour abriter une flottille de sous-marins U-Boote. Après guerre, ce symbole de l'occupation allemande fut cédé au Port autonome, qui y abrita ses ateliers métallurgiques. «L'idée d'une destruction avait été écartée en raison des risques liés à l'instabilité du sol et du coût impliqué», explique l'historien Mathieu Marsan. Dans les années 1960, cinéastes et artistes occupèrent épisodiquement le bunker, fascinés par son potentiel visuel et émotionnel, avant qu'il ne soit muré et abandonné. Cette friche militaire est devenue officiellement, en 2000, un espace dévolu à la culture et à l'art contemporain. Elle est vouée à accueillir des expositions d'œuvres monumentales ou des expériences artistiques utilisant la vidéo. Une reconversion qui participe à la reconquête du quartier Bacalan et des bassins à flot, sites de la nouvelle Cité du vin et du futur Musée de la mer et de la marine.



La conservation de «l'Exemplaire de Bordeaux» des *Essais* de Montaigne suit un protocole strict : 18 °C de température et 50 % d'humidité.

BIBLIOTHÈQUE MÉRIADECK

Montaigne, «superstar» girondine, livre enfin ses secrets

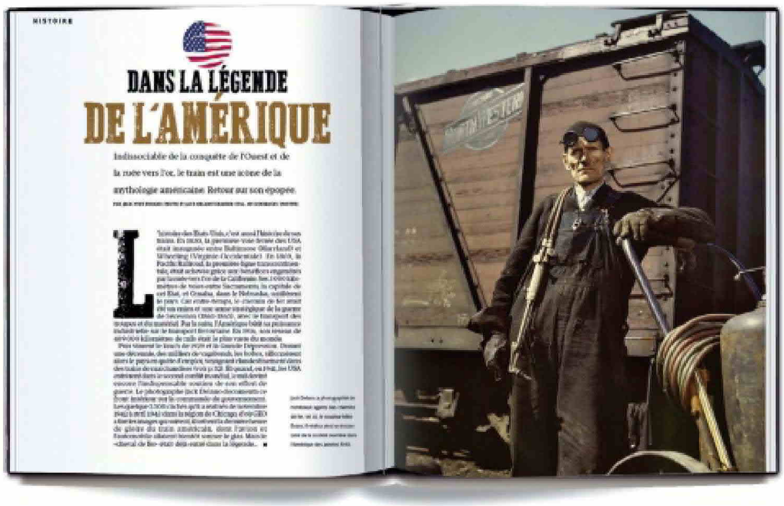


Un trésor inestimable est présenté pour la première fois au public depuis vingt-cinq ans à la bibliothèque Mériadeck. D'ordinaire, «l'Exemplaire de Bordeaux» des *Essais* de Montaigne est conservé dans une chambre forte. Dans cette dernière édition publiée du vivant de l'écrivain philosophe, en 1588, on trouve 1 300 annotations, corrections, ajouts et longs développements, d'une écriture nerveuse. «Ce sont les seuls éléments manuscrits connus des *Essais*, qui permettent d'entrer dans l'esprit de l'auteur et de comprendre sa façon de travailler», insiste Nicolas Barbey, responsable du fonds ancien de la bibliothèque. Issu d'une famille bordelaise, Michel de Montaigne commença son texte en 1572 et ne cessa de l'enrichir jusqu'à sa mort en 1592. L'exposition «Montaigne superstar» (jusqu'au 17 décembre) rappelle les vertus de l'homme — qui fut aussi fin diplomate et maire de Bordeaux — sa tolérance, sa volonté de pacifier les religions, de concilier les points de vue, de réfléchir et d'écouter avant de prendre des décisions... Une source d'inspiration particulièrement précieuse à notre époque.

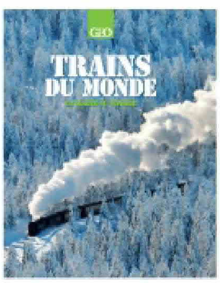
RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES SUR
bit.ly/geo-photos-bordeaux

➜ Le mois prochain : L'ALSACE ET LA LORRAINE

EN LIBRAIRIE



UN TOUR DE LA TERRE SUR LES RAILS

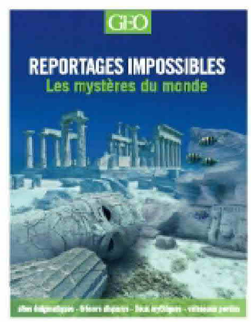


La magie du chemin de fer n'a jamais cessé de peupler les imaginaires. Vous la retrouverez au fil de cet ouvrage, sur le toit d'un wagon parmi les vendeurs ambulants au Bangladesh, dans un express se faufilant entre rizières et buildings au Vietnam, une locomotive qui serpente dans les hauts plateaux d'Erythrée ou un convoi qui traverse les cimes enneigées d'Allemagne. Tel un train filant entre de sublimes paysages de montagnes, déserts et forêts, ce beau livre vous embarque dans un fascinant tour du monde. Témoin de la conquête de l'Ouest américain et de la ruée vers l'or, le «cheval de fer» garde aujourd'hui toute sa mythologie. Les rails restent un formidable terrain d'aventure où imprévus et cahots riment avec liberté et goût du voyage. Découvrez également un panorama des trains d'exception – Orient-Express, Transsibérien, California Zephyr – et une sélection des plus beaux trajets en Afrique australe, en Inde ou au Moyen-Orient. Un livre qui ravira les amoureux des trains.

Trains du monde, éd.Prisma/GEO, 29,95 €, disponible en librairie.

CINQUANTE GRANDES ÉNIGMES DE L'HISTOIRE RÉVÉLÉES

Le monde fourmille de mystères non résolus et de trésors disparus. Les auteurs de cet ouvrage ont mené l'enquête, examiné les preuves scientifiques, démonté les théories du complot, pour lever le voile sur cinquante des plus grandes énigmes de notre planète. La collection *Reportages impossibles* retrace leurs investigations autour du globe et à travers les siècles afin de tenter de percer ces mystères. Au fil des pages, découvrez les jardins suspendus de Babylone, l'algorithme de Google, le mythe de l'Eldorado, le tombeau de Nefertiti ou les enregistrements de la mission *Apollo 11*. Autant d'histoires qui ont fasciné des générations d'explorateurs, archéologues, historiens et scientifiques.



Les Mystères du monde, coll. Reportages impossibles, éd. Prisma/GEO, 17,95 €, disponible en librairie.

EN KIOSQUE



GEO ADO : QUAND LES ANIMAUX SONT NOS BIENFAITEURS

Les abeilles fabriquent le miel, les chiens reniflent les explosifs, les mules portent les sacs dans l'Himalaya, les chevaux soignent les autistes, les termites nous montrent comment climatiser un bâtiment... Les animaux et leurs bienfaits sont en vedette de ce numéro de GEO Ado. Au sommaire également, un reportage à Terre-Neuve, où un million d'hommes traquent les icebergs avant de les découper et de vendre cet or blanc en bouteilles, et une rencontre avec des réfugiés syriens qui ont perdu leurs biens et leurs proches, victimes de la guerre civile. A découvrir aussi, le témoignage de Namaraj, un jeune Népalais qui tente de reconstruire sa vie après le terrible séisme d'avril 2015, ainsi qu'un portfolio étonnant sur les *gamers* du monde !

GEO Ado, octobre 2016, 5,40 €, chez les marchands de journaux.

SUR INTERNET

GEO LANCE SA CHAÎNE YOUTUBE

Vous connaissiez déjà notre page Facebook, notre fil Twitter, notre compte Instagram... Place aujoud'hui à notre chaîne officielle YouTube ! Au programme : les coulisses de nos grands reportages, nos vidéographies maison, les conseils de nos photographes, les vidéos de GEO Histoire...

Pour vous abonner : bit.ly/GEO-Subscription

À LA RADIO

Retrouvez la chronique **«Planète GEO»** sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci : ■ Dossier : Angkor et le Cambodge ■ Las Vegas ■ Shetland, le sanctuaire des oiseaux ■ Le monde perdu de Sarisariñama.
Le dimanche à 5h15, 8h25, 14h25, 20h50, 0h40.

À LA TÉLÉ

«GEO 360°», votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 20 h

1er octobre Vietnam, au secours des ours noirs d'Asie. *Inédit.* Pendant des années, les ours noirs ont été enfermés dans des cages au Vietnam, et exploités pour leur bile, un remède très prisé dans la médecine traditionnelle. Aujourd'hui, leur protection s'organise.
8 octobre Bird Island, le paradis des oiseaux dans l'Antarctique. *Rediffusion.* L'île subantarctique de Bird Island bat tous les records de population de pingouins, oiseaux et phoques. Pour les étudier, huit chercheurs y resteront un an et demi, à 1 400 km du port le plus proche.
15 octobre Venezuela, la ferme aux crocodiles. *Inédit.* Le crocodile de l'Orénoque, qui peut atteindre six mètres de long, est l'un des plus gros animaux d'Amérique du Sud. Mais les effectifs de cette espèce protégée ne cessent de reculer.
22 octobre Myanmar, un voyage inoubliable en train. *Rediffusion.* Chaque jour, une cohorte de moines, marchands, contrebandiers et voyageurs emprunte la ligne ferroviaire qui relie Mandalay, au nord-est de la Birmanie, en passant par l'Etat Shan.
29 octobre Thaïlande, l'hôpital des éléphants. *Inédit.* C'est le refuge de la dernière chance pour les éléphants d'Asie maltraités : à Lampang, dans le nord de la Thaïlande, on a posé la première prothèse de jambe destinée aux pachydermes.



M. Zwilling / Medienkontor-Arte

arte

ses hors-séries !



+

1 an - 6 numéros

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. De la découverte des balades en France aux médecines ancestrales en passant par l'exploration de l'univers de Tintin, **GEO Hors-Série** satisfera votre curiosité !



Si vous lisez la version numérique de GEO, cliquez ici !

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 - Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 - JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

☐ **Je m'abonne à GEO & SES HORS-SERIES**
GEO + GEO HORS-SERIES
(1 an - 18 n°s) pour 79€90 au lieu de ~~112€20~~*.

32€ d'économies*

☐ Je préfère m'abonner à GEO SEUL (1 an - 12 n°s) pour 55€ au lieu de ~~70€80~~*.

2 - J'INDIQUE MES COORDONNÉES (obligatoire**)

☐ Mme ☐ M

Nom : ____________________

Prénom : ____________________

Adresse : ____________________

____

Code Postal : ☐☐☐☐☐

Ville : ____________________

MERCI DE M'INFORMER DE LA DATE DE DÉBUT ET DE FIN DE MON ABONNEMENT

Tél. ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

E-mail ____________________

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.
☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

3 - JE RÈGLE MON ABONNEMENT

☐ Chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : M M / A A

Cryptogramme : ☐☐☐

Signature :

Si vous êtes à l'étranger et que vous souhaitez vous abonner :

Suisse
Par téléphone : (0041) 22 860 84 00
Par mail : Prisma-suisse@edigroup.fr
Site internet : www.edigroup.ch/fr/5156-geo

Belgique
Par téléphone : (0032) 70 233 304
Par mail : Prisma-belgique@edigroup.fr
Site internet : www.edigroup.be/5156-geo

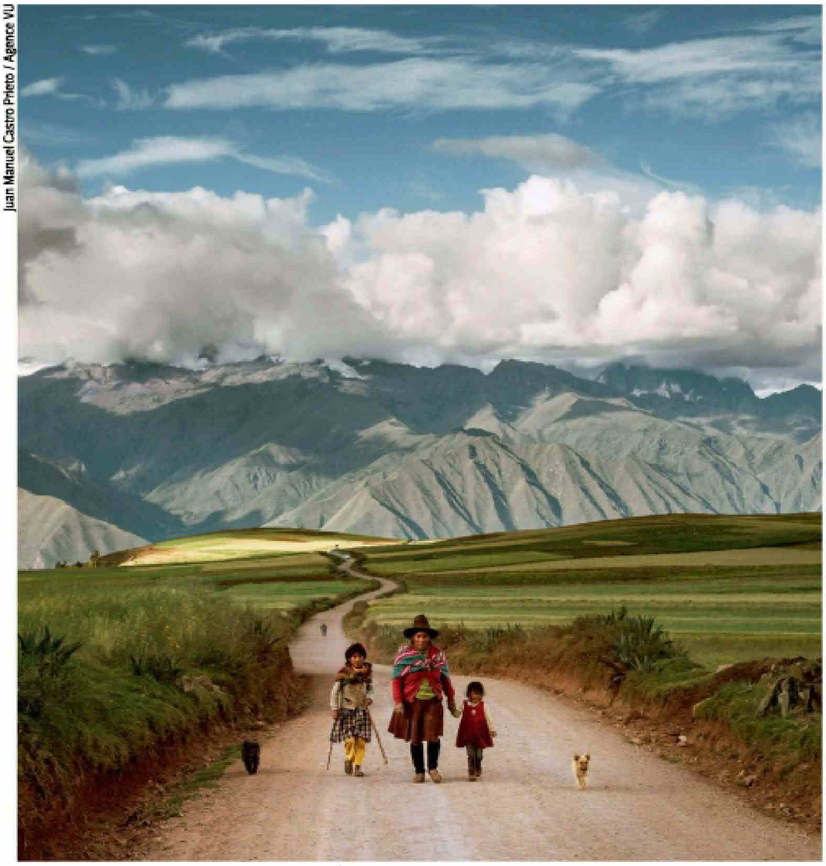
Canada
Par téléphone : 514 355-3333 ou 1 800 363-1310 (sans frais, service en français)
Par mail : expressmagSAC@ls-dna.com
Site internet : www.expressmag.com

*Prix de vente au numéro. **A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cil@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse – 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.

GEO452D

LE MOIS PROCHAIN

Juan Manuel Castro Prieto / Agence VU



LE PÉROU ET LA BOLIVIE

Les folies architecturales près de La Paz, les paysages de western de la Media Luna, la route archéologique du Nord et ses pyramides secrètes... Du Pacifique aux Andes, nos reporters ont exploré deux superbes pays, qui, désormais, affirment avec fierté leurs racines précolombiennes.

Et aussi...

- **Animaux.** Notre sélection des plus belles photos de l'année 2016.
- **Grand reportage.** Perle de l'Asie et bastion communiste, le Laos vit sa révolution capitaliste.
- **Découverte.** Enquête autour du monde sur une vieille amie de l'homme : la vache.
- **Grande série 2016. La France, terre d'histoire.** En novembre : l'Alsace et la Lorraine.

En vente le 27 octobre 2016

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Tél. 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale)
Site Internet : www.prismashop.geo.fr
Abonnement pour un an / 12 numéros : 64 €
Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5- 1050 Bruxelles.Tél : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 - e-mail : prisma-belgique@edigroup.be
Abonnement pour un an / 12 numéros : 59,90 €
Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg.
Tél. (0041)22 860 84 00 - Fax : (0041)22 348 44 82- e-mail : prisma-suisse@edigroup.ch
Abonnement pour un an / 14 numéros : 102 CHF
Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. (800) 363 1310 - e-mail : expsmag@expressmag.com
abonnement pour un an / 12 numéros : 103,37 CAN $ avec taxes
Etats-Unis : USACAN Media Corp 123A Distribution Way Building H-1, Suite 104 Plattsburgh, NY 12901. Express Magazine, PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. (877) 363 1310 - e-mail : expsmag@expressmag.com
abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US $

Editions étrangères :
Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo service@guj.de
Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gyj.es
Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45** Fax : **01 47 92 66 75**
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Corinne Barougier (**6061**)
Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal
Directrice artistique : Delphine Denis (**4873**)
Directrice photo : Magdalena Herrera (**6108**)
Chefs de service : Aline Maume-Petrović (**6070**), Nadège Monschau (**4713**), Jean-Christophe Servant (**4991**)
Chef de rubrique : Nicolas Ancellin (**6065**),
geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougui, chef de service (**6089**), Léia Santacroce, rédactrice (**4738**), Elodie Montréer, cadreuse-monteuse (**6536**), Claire Brossillon, community manager (**6079**)
Service photo : Christine Laviolette, chef de rubrique (**6075**), Nataly Bideau (**6062**), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)
Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (**6084**), Béatrice Gaulier (**5943**), Christelle Martin (**6059**), premières maquettistes
Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomarède (**6083**), Laurence Maunoury (**5776**)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (**6110**)
Comptabilité : Carole Clément (**4531**)
Fabrication : Stéphane Roussies (**6340**), Anne-Kathrin Fischer (**6286**), Gauthier Cousergue (**4784**)

Ont collaboré à ce numéro : Alice Checcaglini, Clément Imbert, Sarah Moulai (Web), Gladys de Micheli, Hugues Piolet, Alice Sanglier

Magazine mensuel édité par PRISMA MEDIA
13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.
Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S. et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz
Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis
Directrice Marketing et Business Développement : Julie Le Floch-Dordain
Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ
Directeur exécutif Prisma Média Solutions : Philipp Schmidt (**5188**)
Directrice commerciale : Virginie Lubot (**6450**)
Directrice commerciale (Opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (**4749**)
Directeur de publicité : Arnaud Maillard (**4981**)
Directrices de clientèle : Evelyne Allain Tholy (**6424**), Laetitia Barrau (**69 80**), Sabine Zimmermann (**64 69**)
Directrice de publicité (Secteur automobile et luxe) : Dominique Bellanger (**4528**)
Responsable back office : Katell Bideau (**6562**)
Responsable exécution : Rachel Eyango (**4639**)
Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (**6450**)

MARKETING DIFFUSION
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (**5338**)
Directeur marketing client : Laurent Grolée (**6025**)
Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (**6471**)
Direction des ventes : Bruno Recurt (**5676**). Secrétariat : (**5674**)
Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (**5342**)

PHOTOGRAVURE ET IMPRESSION
MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne

Dépôt légal octobre 2016, Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245
Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

Notre publication adhère à ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité *et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin -75008 Paris*

ACTUALITÉS COMMERCIALES

FESTINA HOMME



La collection Prestige se compose de chronographes exclusifs au design élégant et intemporel. L'excellence de ses finitions et son intemporalité sauront séduire les hommes les plus exigeants. Taillés dans l'acier inoxydable 316L et dotés d'un verre minéral, les différents modèles de la collection Prestige allient robustesse et durabilité. Dotés d'une large boite de 44,5 mm de diamètre et étanches 10 ATM, ils sont proposés sur un élégant bracelet en cuir travaillé ou sur bracelet en acier inoxydable. Le traitement IP de la boite (bleu ou noir) et de la lunette (bleu, noir ou or rose) offre un large éventail de combinaisons de couleurs afin que chacun puisse choisir le modèle le plus adapté à son style.

www.festina.com

LE RETOUR DU KONGA SHAKER RELOOKE PAR MONKEY SHOULDER



Avis à tous les amoureux des cocktails, Monkey Shoulder vous transforme en mixologue de talent grâce à un accessoire insolite : le Konga Shaker ! Cet objet vintage, permettant de réaliser des cocktails de façon originale et ludique, est remis au goût du jour par Monkey Shoulder, le Blended Malt qui réinterprète à sa façon les codes et les conventions du whisky ! Disponible en exclusivité et en version coffret bouteille ultra limitée à la Grande Epicerie de Paris (seulement 50 exemplaires en vente au tarif de 59 €)

www.monkeyshoulder.com

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération.

BOSCH



Les outils multifonctions Bosch, des outils polyvalents pour tous les projets. Qu'il s'agisse de poncer, couper, scier ou gratter, ces outils sont parfaits pour réaliser des travaux de moyenne ou grande ampleur. Polyvalent, les outils multifonctions sont à la hauteur de toutes les ambitions, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur. Le PMF 350 CES est, quant à lui, parfait pour mener de grands projets de rénovation : équipé d'un moteur de 350 W, il est puissant et dispose d'une gamme d'accessoires spécifiques.

PMF 220 CE : 99,99 € - PMF 250 CES : 139,99 € TTC / PMF 350 CES : 179,98 €

www.bosch-do-it.com



MARTINI® SCHWEPPES® : LA NOUVELLE STAR DE L'APÉRO DE L'ÉTÉ

En s'associant à SCHWEPPES®, marque emblématique du marché des soft drinks, MARTINI® compte bien bousculer les idées reçues. Avec ses arômes riches et rafraîchissants, le MARTINI® SCHWEPPES® va réveiller l'aperitivo ! Son histoire est avant tout celle d'un juste équilibre entre peps et simplicité, entre amertume et rondeur. Très facile à réaliser, MARTINI® SCHWEPPES® plaira à tous les amateurs de cocktails, que ce soit à la terrasse d'un café ou à déguster à la maison.

www.martini.fr

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération.

PARTENARIAT CARITATIF ESSILOR : VISION FOR LIFE



dans l'orphelinat de 60 enfants examinés et 28 avaient un problème de vue et équipés de lunettes à leur vue.

Essilor par le biais de son fond caritatif - Vision For Life s'est associé à l'Association Sportavie pour emmener 120 jeunes franciliens de quartiers fragiles aux JO de Rio 2016. Ils y ont tourné un documentaire qui leur a permis d'aiguiser leur regard sur fond de jeux olympiques mais aussi de mieux comprendre l'environnement économique et social du Brésil. Ils ont pu participer à des actions caritatives dont notamment celles menées en faveur des populations brésiliennes défavorisées pour leur permettre de mieux voir pour mieux vivre. Des soins visuels et des lunettes ont été offerts par les bénévoles du groupe d'optique mondial.

www.essilorseechange.com



FUJIFILM LANCE LE X-T2

Dernier-né des appareils photo numériques à objectif interchangeable de la Série X, le FUJFILM X-T2 sera disponible dès septembre 2016. D'une rapidité décisive, réactif en toutes situations et d'une qualité d'image du plus haut niveau tant en résolution qu'en rendu photographique, ce boîtier robuste, compact et mobile profite d'une ergonomie éprouvée en harmonie avec le style abouti de la tradition photo... Résistant aux intempéries (pluie, poussière, froid), ce nouvel appareil est résolument taillé pour l'exploit et enregistre même des vidéos au format 4K !

Boîtier nu : 1.699 € / Kit X-T2 + XF18-55mm F2.8-4 R LM OIS : 1999 €

www.fujifilm.fr

EMILY LOIZEAU



Micky Clément

L'Ardèche, pour moi, c'est un rite initiatique

Voilà neuf ans que la chanteuse Emily Loizeau s'est installée dans le sud de l'Ardèche, à la croisée des Cévennes et de la Lozère, pour y trouver, dit-elle, le silence et le rapport à la nature dont elle a besoin. L'artiste, en tournée après la sortie de son album *Mona*, nous parle de la force de son lien avec cette région.

GEO C'est la nature, omniprésente en Ardèche, qui vous a donné envie de vous y installer ?

Emily Loizeau J'ai été élevée dans un petit village en Ile-de-France, puis au bord de la mer en Vendée, et j'ai toujours eu un besoin fort de nature. Il me faut du silence et sortir du foisonnement urbain. J'ai trouvé sur cette terre à la fois une douceur méridionale et la dimension très sauvage dont j'ai soif. Je m'y sens petite face à la puissance des éléments : les orages, les pluies diluviennes, la sécheresse... Là-bas, on respecte la nature pour ce qu'elle offre et on sent bien que l'on n'a pas le contrôle, que les choses peuvent basculer. Vivre en Ardèche a été pour moi initiatique. J'ai eu l'impression de grandir.

De quel type d'expérience voulez-vous parler ?

Avant, mon amour pour la nature était assez naïf. Dans ce coin de France, il est devenu rationnel. J'ai compris combien on perd en lucidité sur ces questions en vivant en ville. Ma prise de conscience est aussi liée à des rencontres. Les Ardéchois ont une réserve, une pudeur, et un grand sens de la communauté et de l'entraide. Ça pourrait ressembler à une gentille thèse romantique et bobo-baba, mais au contraire, il n'y a rien de passéiste chez les gens que j'ai rencontrés. J'ai saisi le côté vital du commerce équitable, raisonné et local, et j'ai beaucoup réfléchi à notre besoin constant de dominer. J'ai aussi croisé des personnes très différentes, des scientifiques par exemple, mais aussi des dessinateurs, des graphistes : c'est un endroit où les artistes foisonnent.

Qu'est-ce que les paysages ardéchois ont de particulier qui vous touche tant ?

L'Ardèche est très verdoyante par sa végétation et l'omniprésence des châtaigneraies. C'est là que se situe Beaumont, mon village de cœur avec son église toute simple et des êtres qui m'ont ouvert les bras. Les paysages des Cévennes, eux, sont plus arides et rocailleux. J'adore Montcel, perdu dans les hauteurs, inaccessible quand il gèle. Dans le clip de mon dernier album, on voit une vieille dame du village, qui crée une crèche incroyable tous les ans dans l'église. J'aime aussi les paysages presque lunaires du mont Lozère et son froid extrême l'hiver.

Comment décririez-vous le bonheur de cette vie-là ?

Il est fait de spiritualité, de silence, de rivières, de montagnes, de vie sauvage. C'est là que pour la première fois, en ouvrant mes fenêtres, j'ai entendu des sangliers à 5 heures du matin. Et que je suis tombée soudain sur une tribu de moutons qui s'étaient égarés dans ma cour intérieure. De ma maison, on a une vue à presque 180 degrés sur les sommets et le matin, quand le soleil se lève, le ciel devient rouge. C'est plus prenant qu'un écran de cinéma. Cela me laisse sans voix à chaque fois. J'ai aussi assisté à mon premier lever de lune. Après cela, la vie change. Je me suis demandé comment j'avais pu vivre tout ce temps en ne sachant pas que cela existait.



Emily Loizeau passe beaucoup de temps à ramasser des galets, comme celui-ci qu'elle a trouvé au bord de la rivière Cèze. Elle en dispose partout sur sa terrasse et aime aussi les superposer pour former des sculptures.

Ce pays beau et sauvage est également pour vous une source importante d'inspiration...

Lorsque j'écris, je ressens le besoin d'aller travailler la terre, de bêcher, de planter. Faire quelque chose de très manuel me régénère et m'inspire. J'ai aussi utilisé des sons de la nature pour mon travail. J'en ai capté au Brésil et sur l'île de La Réunion. Et une nuit dans mon village, à Beaumont, où je vis dans la maison la plus paumée de la terre. On croit que les nuits sont silencieuses mais en écoutant l'enregistrement le lendemain, j'ai presque eu peur. On y entend des animaux émettre des sons improbables et pousser des cris sauvages. Les nuits ardéchoises sont belles mais c'est un silence très habité. ■

Propos recueillis par **Audrey Nait-Challal**



L'OR
ESPRESSO
LUNGO
MATTINATA
PRENEZ GOÛT AU MATIN
PETIT DÉJEUNER
LUNGO
L'OR
ESPRESSO
LUNGO MATTINATA
05
Jacobs Douwe Egberts FR SNC - 383 885 746 RCS Paris.
CAPSULES 100% COMPATIBLES
FRANCE
FOURNISSEUR OFFICIEL
L'OR